

POÉSIES COMPLÈTES

DE

CHARLES DOVALLE

OUVRAGES DE M. LÉON-SÉCHÉ

La Chanson de la Vie. poésies. Un vol. in-18, librairie académique Didier, 1888 (ouvrage couronné par l'Académie française), *épuisé.*

Le Petit Lyré de Joachim du Bellay. Un vol. in-8°, eaux-fortes par Pierre Vidal, librairie académique Didier, 1879, *épuisé.*

Œuvres choisies de Joachim du Bellay, édition du monument. Un vol. in-4°, 1892, *épuisé.*

Contes et Figures de mon pays. Un vol. in-18, librairie Dentu, 1881, *épuisé.*

Rose Époudry. roman, illustrations de Léofanti. Un vol. in-18, librairie académique Didier, 1881, *épuisé.*

Les derniers Jansénistes. Trois vol. in-8°, librairie académique Didier, 1891-1892 (ouvrage couronné par l'Académie française).

Les origines du Concordat. Deux vol. in-8°, librairie Ch. Delagrave, 1895.

La Morale janséniste, éducateurs et moralistes. Un vol. in-18, portrait de M^{me} de Barante, librairie Ch. Delagrave, 1895.

Jules Simon, sa vie, son temps, son œuvre. Un vol. in-8°, librairie historique des Provinces, Émile Lechevalier, 2^e édition revue, corrigée et augmentée, 1898.

Pour paraître prochainement :

Chanson Bretonne-Angevaine : *L'Amie*, poésies. Un vol. in-18.

Figures Bretonnes-Angevines : *Joachim du Bellay, Volney, Toussaint, Douville, Jules Vallès, Charles Monselet.* Un vol. in-8°.

Contes et Figures de la Vendée militaire. Un vol. in-18.

POÉSIES COMPLÈTES

DE

PUBLIÉES PAR

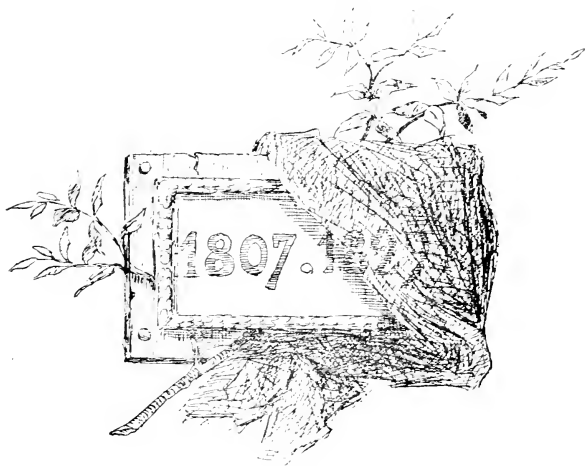
M. LÉON-SÉCHÉ

AVEC UNE NOTICE BIOGRAPHIQUE DE

M. C. BALLU

et des poésies-hommages de MM. Dominique CAILLÉ
Olivier DE GOURCUFF, Émile GRIMAUD, Paul MOUSTIER, Paul PRONIS
Eugène ROUSSEL et SONNIÈS

*illustrée d'un portrait de Charles Dovalle et de vingt-huit dessins à la plume
par M. René Aubelle*



PARIS

LIBRAIRIE HISTORIQUE DES PROVINCES

39, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS

1898

Il a été tiré de cet ouvrage :

300 exemplaires sur papier vélin,

60 sur Japon,

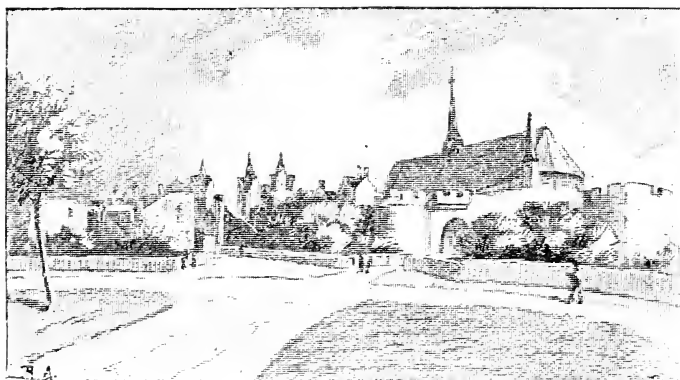
et 3 sur grand papier Japon.

Tous les exemplaires sont numérotés.

㊦ 



1911771



Montreuil-Bellay — Château et Église (côté de la ville)

PRÉFACE

Encore une fleur du jardin poétique de l'Anjou. Par malheur, la tige qui la portait fut trop tôt brisée, et c'est moins pour la fleur qu'elle a donnée que pour celles qu'elle promettait, qu'il est si déplorable

Que le soc imprudent ait blessé sa racine ¹.

Si Dovalle avait eu le temps de cultiver son jardin, quelque chose me dit que la rose de Montreuil-Bellay

¹ Dovalle : *Le Soupçon*.

eût égalé, sinon surpassé en éclat, la rose de Provins. Il y a peut-être, en effet, plus de spontanéité, plus de fraîcheur et de grâce natives dans le mincé recueil du *Sylphe*¹ que dans celui du *Myosotis*. En revanche, j'accorderai volontiers qu'il y a beaucoup moins d'art ; mais, comme la poésie est avant tout un don de nature et que l'art n'est souvent qu'un trompe-l'œil, les qualités naturelles de Dovalle me font l'excuser sans peine de n'être pas assez artiste, au sens où l'on emploie aujourd'hui ce mot.

Hégésippe Moreau avait subi l'influence d'André Chénier. Dovalle paraît avoir subi plutôt celle de Millevoye, dans l'élégie, et celle des petits conteurs du XVIII^e siècle, dans le fabliau et la chanson. Car il avait, comme Hégésippe, deux cordes à sa lyre : la corde sentimentale et la corde humoristique. Et, de même que, dans le *Myosotis*, on hésite entre les couplets de *Nicolas* ou ceux des *Modistes hospitalières*, qui provoquent le rire, et les beaux vers de la *Voulzie* ou de *Isolement*, qui font pleurer ; — de même, dans le recueil du *Sylphe*, on ne sait à qui donner la préférence, du *Premier Désir* ou du *Curé de Meudon*. M'est avis cependant que la vraie note de Dovalle était la note humoristique et que,

¹ C'est le titre sous lequel fut publiée la première édition des poésies de Dovalle. Paris, chez Ladvocat, 1830.

s'il avait vécu, il aurait délaissé l'élégie, chère à Millevoye, à MM^{mes} Tastu et Desbordes-Valmore, dont il s'était tout d'abord inspiré, puisqu'il leur a emprunté quelques-unes de ses épigraphes, pour s'adonner au conte, à la ballade ou à la chanson qui répondaient mieux à son caractère propre et au tempérament de sa race. Les Angevins, en effet, surtout ceux des bords de la Loire, ne sont guère enclins à la tristesse, à moins d'avoir été élevés à l'école du malheur comme Joachim du Bellay ; et Dovalle, en dépit des événements tragiques qui avaient jeté le deuil dans sa famille, pendant que sa mère le portait dans son sein, n'avait point eu une enfance malheureuse. Ses parents, au contraire, avaient reporté sur lui toute la tendresse qu'ils avaient eue pour ses petits frères qu'une main criminelle leur avait si cruellement ravis. Et il a dit lui-même dans le *Premier Chagrin* :

Un passé tout rempli de chastes jouissances,
Des baisers maternels, du calme dans le port,
Un présent embelli de vagues espérances
Et de frais souvenirs... ami, voilà mon sort !

J'ai avancé plus haut qu'il avait subi l'influence de Millevoye. Elle n'est effectivement que trop visible. On se rappelle les vers mélancoliques de la *Chute des Feuilles* :

Mais si mon amante voilée,
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer, quand le jour fuit... ;

eh bien, Dovalle les a transportés presque textuellement dans l'*Oratoire du Jardin* :

C'est là, quand le jour déclinait,
Qu'au détour de la sombre allée,
Cécile, à pas lents et voilée,
Paisiblement s'acheminait.

Et ce n'est pas le seul mauvais tour que lui ait joué sa mémoire. Lamartine, qu'il semble d'ailleurs avoir peu lu, car il n'en a pas retenu grand'chose, lui a inspiré également le dernier vers de sa *Muse romantique* :

Vole, jeune homme ! oui, souviens-toi d'Icare :
Il est tombé, mais il a vu les cieux ¹.

Pourquoi s'en étonner ? Quand on a vingt ans — et il ne faut pas oublier que Dovalle n'en avait que vingt-deux lorsqu'il mourut — il est bien difficile ne pas se souvenir de ses premières lectures. Et qui oserait affirmer que le jeune poète de Montreuil n'aurait pas jeté au feu — comme le fit un autre poète angevin de son temps, j'ai nommé Charles Loyson — quelques-unes des poésies

¹ C'est presque le vers célèbre de l'ode à Byron :

« L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux. »

qu'on a recueillies après sa mort ? Mais non, sa destinée a voulu qu'il ait chanté comme un oiseau, sans plus se soucier de son chant que le pinson ou la fauvette, et c'est un oiseau aussi, c'est sa petite *Bergeronnette* qui a le plus fait jusqu'à ce jour pour sauver sa mémoire, bien qu'à mon sens elle ne vaille pas le *Sylphe*, la *Chasse invisible* ou l'*Oratoire du Jardin*. Mais le caprice de la mode est tel que, dans le bagage d'un poète, quelque léger soit-il, ce ne sont pas toujours les meilleures choses qui vont le plus haut et qui durent le plus. Aussi la critique aura beau faire, elle n'empêchera pas Arnault de rester le poète de la *Feuille*, comme Dovalle celui de la *Bergeronnette*.

Et cependant que de choses exquises et neuves dans le recueil du *Sylphe*, auxquelles on pourrait faire les honneurs de l'anthologie ! Est-il rien de plus gracieux, de plus caressant et qui sente mieux le printemps et la femme, que la pièce intitulée : *Qu'aimez-vous ?* Je disais tout à l'heure que Dovalle manquait d'art ; il en a mis beaucoup dans ces strophes chantantes, et, qu'il l'ait voulu ou non, cette fois l'art l'a servi à souhait :

J'aime un œil noir sous un sourcil d'ébène,
Sur un front blanc j'aime de noirs cheveux :
Et vous avez de longs cheveux d'ébène
Sur un front blanc, et le jais est à peine
Aussi noir que vos yeux.

Cette façon de marier les rimes et d'user des mêmes mots donne à la strophe un tour musical, un air d'abandon que l'on ne trouve guère que dans les vers de la jeune école qui se réclame de Verlaine.

Et, puisque je suis en train de faire le tour de l'œuvre de Dovalle, j'en négligerais le côté le plus saillant, celui qui attira tout de suite mon attention, si je n'ajoutais pas qu'il est resté païen, et combien cela est étonnant chez un poète venu au monde en pleine période romantique.

Lamartine avait inventé Elvire pour personnifier l'héroïne du *Lac* et du *Crucifix*. Dovalle, qui semble indifférent aux choses de la religion et dont le seul dieu paraît avoir été l'amour (l'amour idéal et platonique plutôt que l'amour vécu), évoque encore, ainsi qu'on le faisait au XVIII^e siècle, au beau temps de la mythologie, les figures païennes de Chrysa, Velléda, Néala, Isnelle, etc., — ce qui ne laisse pas de donner à son recueil un air quelque peu vieillot. En cela aussi notre poète est bien de l'école de Millevoye qui fut un païen délicieux, le dernier des païens, si je puis dire, une manière d'Ovide avec quelque chose de moins diffus et de plus discret.

Mais, pour être resté fidèle à la mythologie païenne que Châteaubriand croyait bien avoir tuée, Dovalle ne

s'en rattache pas moins à l'école romantique par le caractère intime et personnel de la plupart de ses pièces de vers, par son culte de la nature, tout autant que par le choix de ses sujets. Il s'ennuie, il est triste, il rêve et regarde au fond de lui-même, comme faisaient René, Werther ou Adolphe. Et quand il est las de poursuivre en songe l'objet aimé, de soupirer après le baiser de la femme :

Oh ! toi que j'ai rêvée,
Femme, à mes longs baisers si souvent enlevée,
Ne viendras-tu jamais ? Viens, oh ! viens ! je t'attends ! !

il s'en va conter son mal à la Nature angevine qui fut sa première nourrice. Et il faut l'entendre chanter le printemps :

Les arbres vont fleurir : ils ont des boutons roses,
J'ai vu des papillons qui volaient alentour,
Dans un mois ce sera le premier temps des roses,
J'aime le temps des fleurs, les fleurs parlent d'amour.

Puis après, les longs jours d'accablante mollesse,
Où l'on cherche le frais, où l'on dort à midi ;
Où, parmi les coussins, le luxe et la paresse
Ont un bras nonchalant sous leur tête arrondi.

¹ *Premier Désir.*

Puis après, les beaux soirs, les tièdes crépuscules,
L'heure où l'on court aux champs avec ses jeunes sœurs ;
Où les petits enfants tressent des renoncules,
Et des frères pavots mélangent les couleurs.

Les beaux soirs, les beaux jours, les matins sans orage,
Le printemps embaumé, l'été resplendissant,
Tout cela rend joyeux !... Je sens comme un nuage
Qui s'étend sur ma tête et me glace en passant ¹...

Mais, pendant qu'il se promène autour de Montreuil,
sur les bords de la rivière ou sous les aunes du Marais,
qu'un héron « perdu dans la nue vienne s'offrir à ses
regards », c'en est assez pour que le spleen le reprenne.

Par un temps nébuleux et sombre,
Toujours errant ainsi qu'une ombre,
S'il semble fuir un long ennui ;
Mon œil terne, dans son voyage,
Le suit de nuage en nuage,
Et mon âme vole avec lui !

Mon âme qui gémit sans cesse,
Et qu'une invincible tristesse
Engourdit dans un froid sommeil ;
Mon âme toujours déchirée
Et qui languit, décolorée
Comme une plante sans soleil ².

¹ *Un Jour de Mars.*

² *La Halte au Marais.*

Pauvre Dovalle ! on dirait vraiment, quand on lit son histoire entre les lignes de son volume de vers — et c'est encore, hélas ! sa meilleure biographie ! — on dirait qu'il avait le pressentiment de son court destin. Et l'on ne peut lire sans émotion ses vers à une *jeune femme délaissée*¹, les derniers qu'il ait écrits et qui furent traversés dans son portefeuille par la balle stupide qui l'envoya dans l'autre monde :

Brillant d'un bonheur ineffable,
Pour moi commençait l'avenir,
Et ma jeunesse était semblable
A la fleur qui vient de s'ouvrir.

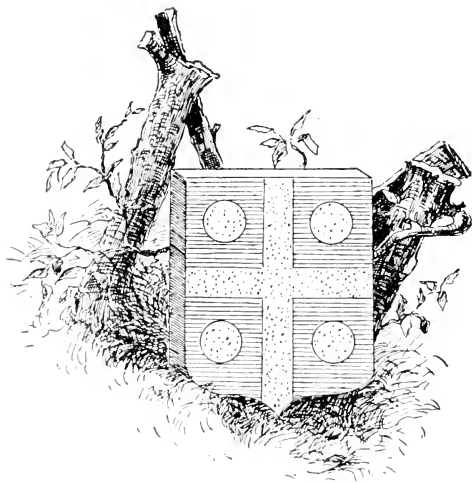
Mais les anciens avaient raison de dire que ceux qui meurent jeunes sont aimés des dieux. Dovalle a eu la bonne fortune d'aller à l'immortalité, porté sur les ailes du génie (Victor Hugo) qui domine la poésie lyrique de ce siècle. Qui sait ce qu'il fût advenu de lui, chargé d'années et d'un plus lourd bagage ?... La mort, en le fauchant dans sa fleur, en a fait une sorte de demi-dieu pour sa ville natale qui lui érige cette année même un monument. Et c'est un de ses concitoyens qui a illustré l'édition de ses œuvres que je présente aujourd'hui au public, comme c'est un autre enfant de Montreuil qui

¹ D'autant qu'ils rappellent à quelque chose près les circonstances dans lesquelles André Chénier écrit sa *Jeune Captive*.

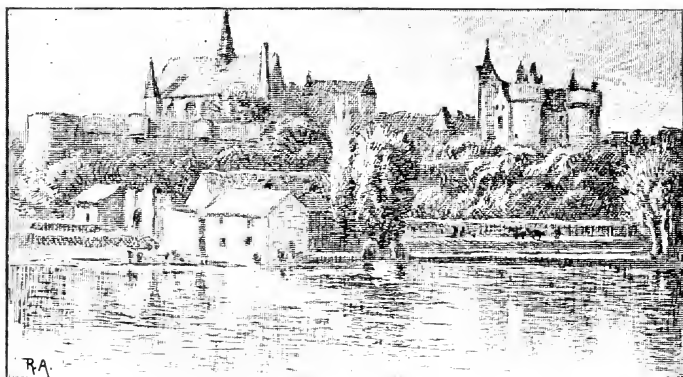
nous raconte sa vie dans la substantielle notice qu'on va lire. Dovalle aura donc eu tous les honneurs qu'on peut désirer en ce monde.

LÉON-SÉCHÉ.

Paris, 7 juin 1898.



Armoiries de Montreuil-Bellay



Montreuil-Bellay — Église et Château (côté de la rivière)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

Et vos regrets amers pour ce jeune poète
Emporté loin de vous par un vent meurtrier,
A sa lyre, à présent détendue et muette,
Ne refuseront point quelques brins de laurier.

Théod. DE BANVILLE.

AVANT-PROPOS

Le lecteur se demandera sans doute pourquoi cette notice biographique.

Le nom de Dovalle est peu connu, il est vrai, quoiqu'il mérite de l'être cependant ; mais que peut avoir été une existence de jeune homme mort à 22 ans ?

Il a brillé, un instant, dans notre ciel angevin comme un météore durant les chaudes nuits d'été, puis son lumineux sillage s'est effacé après avoir disparu tragiquement dans la tourmente révolutionnaire de 1830; c'est à peine si la renommée l'avait effleuré de son aile !

N'a-t-il pas d'ailleurs trouvé déjà dans son ami d'enfance, compagnon et confident de toutes les heures, Charles Louvet ¹, devenu le pieux légataire de sa réputation littéraire, le biographe le plus fidèle et le plus autorisé qu'il pût ambitionner ?

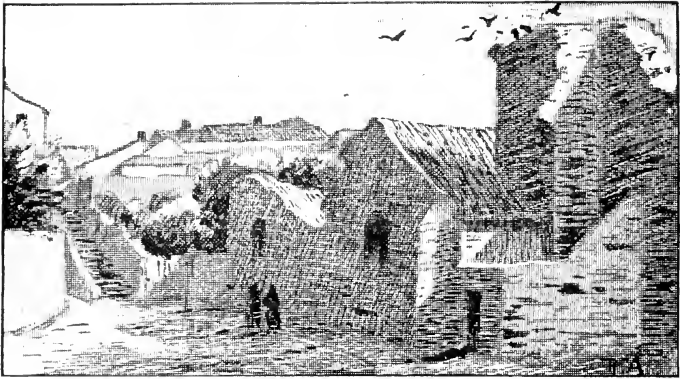
Il n'a même pas manqué à sa gloire éphémère d'être loué par la voix la plus puissante de notre siècle, Victor Hugo, et l'accent de leur émotion à tous deux retentit encore dans nos cœurs, douloureusement impressionnés par le récit de sa fin malheureuse.

Après des témoignages si élevés et si sincères rendus par ses contemporains, à des heures solennelles, à son talent naissant et plein de promesses, que peut être celui de notre génération, sinon l'écho affaibli de nos regrets pour une espérance trompée, le tribut d'hommages de notre persistante admiration, l'affirmation de la vivacité d'un deuil, que portent encore les lettres françaises, pour cette perte prématurée et dont son pays, qui est

¹ Ministre de l'Agriculture et du Commerce dans le cabinet du 2 janvier 1870, député et maire de Saumur.

fier d'honorer de tels enfants, ne s'est point encore consolé ?

C'est à ce titre que nous déposons cette nouvelle couronne sur son tombeau et que nous offrons au public de notre temps, curieux de connaître les moindres détails d'une vie même peu remplie, les renseignements que nous avons pu recueillir sur sa trop brève carrière.



Montreuil-Bellay — Ruines de l'Église Saint-Pierre
(Bénédictins)

I

La famille de Dovalle appartenait à l'Anjou depuis quelque temps déjà, au commencement de ce siècle, et tenait un rang honorable dans la petite ville de Montreuil-Bellay¹, à laquelle son titre de chef-lieu d'Élection² donnait une importance qu'elle a perdue depuis.

Il y existait une *maîtrise des Eaux et Forêts*, établie en 1640.

¹ Nous trouvons, en 1731, une dame veuve Dovalle, à Molay, où un incendie détruisit, à cette époque, 23 maisons, ainsi qu'un maire de ce nom, à Méron, mort le 30 pluviôse an XI.

² V. le *Mémoire* de Miroménil, intendant de la *Généralité* de Tours sur l'Anjou (Marchegay, *Arch. d'Anj.*, t. I, p. 31), et le *Rapport* de Charles Colbert sur cette province (*Ibid.*, p. 155).

Son aïeul, François-Charles, exerçait les fonctions de maître particulier des eaux et forêts de la baronnie, sénéchal, juge ordinaire civil, criminel et de police ; il prenait dans les actes les qualités « d'écuyer, conseiller du Roy, lieutenant de la conétablie et maréchaussée de France ».

Il avait épousé Marthe Dufour, qui le rendit père de plusieurs enfants, dont l'aîné, Charles, conseiller et procureur du Roy, marié, le 3 février 1771, à Marie-Julie-Andrée Delaville ¹, fut le grand-père du poète et le premier maire de Montreuil, en novembre 1791.

Son père, Charles-Louis, naquit de ce mariage, le 1^{er} mai 1776. Par suite de revers de fortune, il avait été élevé, à Thouars, chez son oncle maternel, M. Chastenet de Brénange, seigneur d'Argenton-les-Églises, ancien capitaine du régiment de Champagne et chevalier de Saint-Louis.

M. Émile Grimaud, dans la notice qu'il a consacrée à Charles Dovalle ², avec la famille duquel il eut les meilleures relations, a raconté un acte de dévouement

¹ Un Delaville était avocat-ducal de la duché-pairie de Thouars, lors de l'édit de 1696 (H. Passier, *Armorial du Poitou*, élection de Thouars, p. 386) ; un autre était notaire, en 1638 (*Hist. de Thouars*, par H. Imbert, p. 300).

² *Revue de Bretagne et Vendée*, 1857, et tiré à part, Nantes, Vincent Forest, 1857, 21 pp.

et de patriotisme, de sa part, qui l'honore grandement et témoigne d'une âme loyale et généreuse ainsi que de sa reconnaissance envers cet oncle.

Celui-ci ayant été, au début de la Révolution, à cause sans doute de son nom et de ses opinions politiques et religieuses, considéré comme suspect, puis inquiété et finalement incarcéré, le jeune Dovalle, qui venait d'atteindre ses dix-sept ans, se rend auprès des membres du Comité révolutionnaire, expose sa situation et réclame sa mise en liberté, les assurant qu'il ne prendra pas les armes contre la République et qu'en cas d'élargissement, il s'engage, lui, à la servir et à s'enrôler immédiatement.

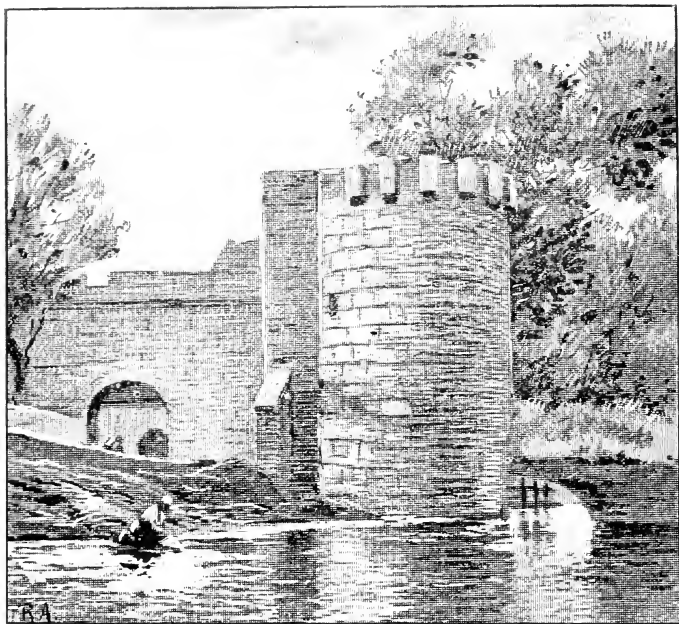
La proposition fut acceptée, M. Chastenet fut relâché et nos armées de la frontière comptèrent un volontaire de plus dans leurs rangs.

Estimé de ses chefs, Charles-Louis Dovalle, qui avait fait avec Kléber et Bonaparte les campagnes de la République et de l'Empire, fut nommé, durant l'expédition d'Égypte, secrétaire du général Regnier.

Puis, à l'expiration de son engagement, lors de la rentrée des Bourbons en France, il revint s'asseoir à ce foyer que si jeune encore il avait déserté, rêvant à son tour de constituer une famille et de goûter les joies tranquilles du ménage, dans ce pays de ses pères qu'il avait appris à aimer, au cours de ses lointains voyages, et

surtout à apprécier, pour son doux climat, ses mœurs patriarcales et ses reposants paysages.

Afin de ne pas rester désœuvré et d'utiliser ses services militaires, il se fit nommer à l'une des perceptions du canton de Montreuil avec résidence au chef-lieu, et, bien fait de sa personne, de figure intelligente et sympathique, il demandait et obtenait, peu de temps après, la main d'une jeune orpheline, M^{lle} Marie-Espérance Lecompte, qui habitait chez son grand-père, M. Noël Lecompte, propriétaire dans cette petite ville. L'union désirée accomplie, il ne restait plus à l'heureux couple que de choisir un nid pour abriter ses amours.



Montreuil-Bellay — La tour du Boële

II

Comme toutes les villes déchues de leur grandeur, Montreuil-Bellay a conservé de sa splendeur passée de vieux hôtels du xvii^e et du xviii^e siècles, aux murs massifs, aux logis confortables, assis entre un jardin derrière et une cour en avant dont un haut portail plein cintre ou en arc surbaissé, à claveaux apparents et réguliers, défend l'entrée. Ils bordent la grande rue, mainte-

nant silencieuse et déserte, qui conduit de l'une à l'autre porte de ville, dont l'architecture sarrazine rappelle, dit-on, les fortifications mauresques de Jaffa, en Palestine.

Sa ceinture de murailles élevées, bien conservées quoique découronnées, flanquée de distance en distance de tours rondes, démantelées, lui maintenait, il y a vingt ans encore, lorsqu'on arrivait jusqu'à leurs pieds par la route de Loudun, à travers la plaine nue de la *Champagne*, sans rencontrer une habitation, l'aspect d'une ville fermée, protégée par des remparts et groupée autour de son château fort.

Mais, si le voyageur pénétrait plus loin, par la rue qui fait suite à cette route, dans l'intérieur de la ville et s'avancait jusqu'à l'épaulement que forme le coteau qui borde la rivière, il était bientôt dédommagé de l'aridité de la plaine qu'il venait de parcourir ¹ par le plus riant paysage que l'on puisse souhaiter.

¹ On donne le nom d'*Ardenne* à tout le faubourg qui s'étend au midi de la ville jusqu'à la route de Thouars. Bodin signale l'ancienneté de cette dénomination, qu'on trouve, dit-il, dans une charte de 1223, et se livre à d'ingénieuses recherches étymologiques pour en expliquer l'origine (*arduo loco, ardennis silvis*) [V. *Recherches historiques sur Saumur*, édit. Godet, t. I, p. 170.]; mais bien auparavant (1080 *circa*), l'on rencontre déjà ce nom, sous une forme celtique, dans une autre charte (*Cartul. de Saint-Aubin*, ch. XIX, ch. II, Marchegay et Salmon, *Chron. des égl. d'Anj.*, p. 97), opposé à celui de *Aient*, que l'on sait être l'ancien centre celtique connu plus tard sous le nom de Saint-Hilaire-le-Doyen. Ces deux agglomérations distinctes devaient sans doute être séparées par la rivière dans les temps primitifs.

Du bord escarpé de la colline où il s'arrêtait, l'œil plonge dans la vallée que traverse le *Thouet*, coulant ses eaux profondes et tranquilles, parsemées de nénuphars, au milieu de cent îlots entrecoupés qu'ourlent les courraies et les aulnes; sur l'autre rive, apparaissent, parmi les rideaux de peupliers, les plantureuses prairies que couronnent les molles ondulations des coteaux vignobles du *Vau-de-Lenay*, se détachant sur l'horizon vert sombre de la forêt.

A droite, il aperçoit, fièrement campée en sentinelle, à la tête du pont, dont elle semble garder le passage, et dominant le front altier des peupliers, la masse imposante du château avec sa terrasse et ses deux tours crénelées, sa forêt de clochetons et de poivrières, d'où émerge la flèche de la collégiale, église gothique du xv^e siècle¹.

Et, en s'abaissant, il découvre à ses pieds, au milieu des lierres et des ronces qui s'accrochent en grim pant

¹ Le château de Montreuil, dit M. de Genoude, dans son *Voyage en Vendée* (p. 10), est sur un coteau au-dessus du Thoué, et des fenêtres du château la vue est ravissante. Des prairies coupées par des saules, un double rang de collines couvertes de pampres et qui entoure la rivière, des maisons sur l'une et l'autre rive, le cours du Thoué que la vue embrasse depuis Saumur; une vieille église en ruines, un couvent au-dessous, et près de là, dans un cimetière, des croix qui s'élèvent sur des tombeaux pour confirmer la leçon des ruines, une multitude de petites îles que coupent la rivière de mille manières, rien n'est à la fois plus grave et plus riant (1821).

aux flancs du coteau, le couvent bénédictin de Saint-Pierre ¹, dit le grand et le petit *nobis*; l'ancien cimetière abandonné, que hantent les herbes folles recouvrant les tombes renversées, le liséré d'argent des cascates que dessine le flot écumeux en se heurtant contre la chaussée; puis, au-delà, la porte d'entrée de l'enceinte du château, et près d'elle la *boire* où les habitants viennent, le soir, en chantant, baigner et abreuver leurs montures dans les eaux sans cesse renouvelées par le clapotement des aubes de la roue du vieux moulin, aujourd'hui reconstruit.

A gauche se déroule le cours de la rivière que l'on suit en ses méandres capricieux, et au loin se profilent les flèches jumelles de l'église du Puy-Notre-Dame, un des lieux privilégiés de la dévotion de Louis XI.

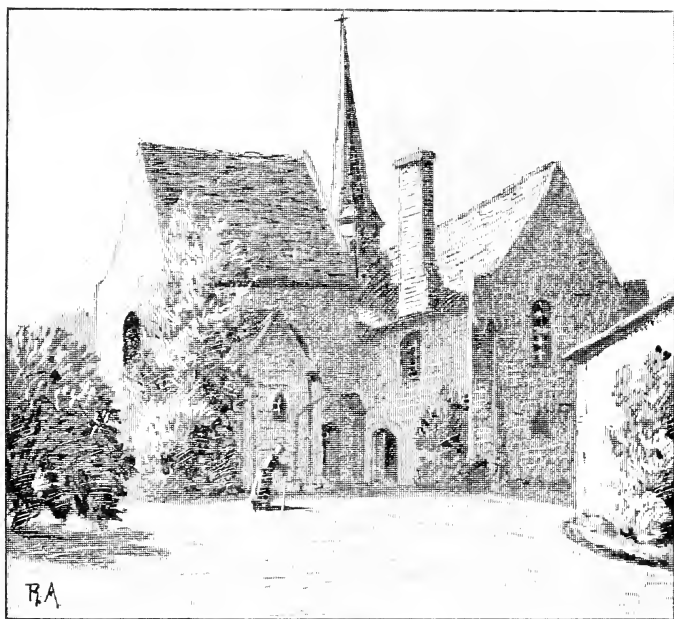
C'est là, sur cette crête ², dans une gentilhommière du xvi^e siècle, placée comme un nid au faite de l'arbre, regardant, avec sa tour hexagonale et ses fenêtres à meneaux, la campagne par de larges baies, que nos jeunes époux vinrent cacher leur bonheur. Une terrasse où s'alignaient des caisses d'orangers, une tonnelle en

¹ Relevant de l'abbaye Saint-Nicolas d'Angers (charte de fondation par Berlay, seigneur de Montreuil. *Epitome foundationis S^{ti} Nicolai* de Laurent Le Peletier, p. 40), Angers, *apud*. Adam Mauger, 1635.

² Rue des Bancs, aujourd'hui rue Dovalle, où est encore la perception.

berceau de chèvrefeuille et de vigne vierge, que rougissent les premiers frimas de l'automne, un petit jardin découpé par des allées qu'un sable fin décore et bordées d'un buis toujours vert, tel est le cadre simple et charmant dans lequel devait s'élever la famille (car des enfants étaient promptement nés de cette union) et grandir notre futur poète.

Mais tant de bonheur, tant de joie de vivre accumulés dans cet intérieur semblaient défier le destin, qui paraît dès lors l'avoir marqué pour de fatals événements.



Montreuil-Bellay — Église et Hospice

III

M^{me} Dovalle avait à prétendre, outre l'héritage de son grand-père, celui d'une tante, M^{me} Irma-Marie Lecompte, sœur de son père, mariée à M. Bricheteau, de Saumur, qui n'avait pas eu d'enfants.

Cette dame avait à son service, depuis l'âge de 15 ans, une fille fort jolie, originaire de Montreuil, Anne Robineau, qui ne tarda pas à avoir pour amant un cousin de

M^{me} Bricheteau, lequel lui promit de l'épouser si elle parvenait à le faire hériter de sa maîtresse ; mais, pour réaliser ce criminel dessin, il ne fallait rien moins que faire disparaître son héritière présomptive, M^{me} Dovalle, et avec elle toute sa famille.

C'est à l'accomplissement de cet infernal projet que la cupidité mise en éveil de cette domestique et sa précoce perversité s'obstinèrent avec un esprit de suite, une fourberie et une férocité sans pitié. La sauvagerie instinctive et l'obscurcissement du sens moral, oblitéré par les honteux calculs d'une position à conquérir, peuvent seuls expliquer de tels forfaits que l'imagination a peine à concevoir.

La première victime de cet horrible drame fut le grand-père de M^{me} Dovalle, qu'à cause de son grand âge l'on crut mort de vieillesse et qu'après la découverte du crime l'on soupçonna bien avoir été empoisonné par elle. Mais ce qui ne paraît pas douteux, c'est que la lente consommation dont périt M^{me} Bricheteau fut le résultat de cette machiavélique tentative d'héritage et que, cinq ans durant, afin d'écarter toute suspicion, la belle Annette, comme on l'appelait à Saumur, versa goutte à goutte le poison (de l'arsenic qu'elle ne pouvait se procurer à haute dose, en ce temps-là), afin de la supprimer.

Maintenue dans la confiance de la famille par ses

larmes hypocrites et les regrets qu'elle manifestait si hautement de la mort de « sa chère maîtresse » dont elle portait le deuil avec affectation, M. Dovalle la laissa dans la maison, afin de la faire visiter aux personnes qui se présenteraient pour la louer, et, comme M^{me} Brichteau touchait en nature les fermages d'une propriété voisine, elle fut chargée de les recevoir des colons et de les faire monter au grenier afin de les vendre au marché de Saumur.

Ce fut pour elle occasion ingénieuse de se procurer du poison. Sous prétexte, en effet, que ces grains attiraient les rats, elle demanda au pharmacien, qui la connaissait, une certaine quantité d'arsenic pour les détruire, prétendant qu'ils troublaient son sommeil et l'effrayaient pendant la nuit, parce qu'elle se persuadait que c'était l'âme de sa maîtresse qui revenait.

Ne pouvant supposer tant de cynisme chez une aussi jolie fille et d'apparences si honnêtes, croyant d'ailleurs facilement, au contraire, à cette hantise de la part d'une imagination campagnarde, le pharmacien accorda, sans ordonnance, l'arsenic demandé.

Ainsi munie de l'agent destructeur, comme il lui restait pour voir son rêve ambitieux aboutir à faire mourir M^{me} Dovalle et ses enfants, elle ne recula pas devant cette sinistre hécatombe.

Un dimanche, qu'elle était venue de Saumur à Montreuil pour voir son frère, elle fut reçue dans la famille Dovalle et, profitant d'une absence de surveillance que la trompeuse sécurité de ses maîtres et des autres domestiques lui accordait, elle empoisonna l'aîné des deux enfants, le petit Charles.

Devant ce qu'on croyait être une indisposition subite, le médecin, qui n'avait guère de ce titre que le nom, fut appelé et diagnostiqua une attaque de croup. Les père et mère, ignorants de la cause du mal, s'inclinèrent devant son opinion et l'enfant mourut.

Quelques mois plus tard, l'autre enfant leur était enlevé de la même manière sans qu'aucun soupçon s'élevât contre la misérable ou que l'étrange coïncidence de son passage dans la maison avec ces événements éveillât l'attention des parents, tant étaient aveugles les sentiments d'attachement pour cette fille, qu'on supposait devoir les reporter sur la famille.

Aussi, pour les entretenir dans l'esprit de ses maîtres et se les conserver, elle ne manquait jamais de revêtir ses paroles du masque menteur du plus pur dévouement et, de sa voix câline, de dire aux chers petits, lorsque sa main meurtrière leur servait le potage empoisonné : « Allons, soyez bien sages, mangez bien afin de grandir
« vite ! »

Pour achever son œuvre diabolique, M^{me} Dovalle était maintenant la dernière survivante qui gênât ses vues ; il fallait se hâter d'en finir, l'heure pressait, car l'infortunée mère portait dans son sein un nouvel enfant qu'il importait de détruire avec elle ; mais son impunité enhardissant son audace devait enfin la perdre.

Sous le fallacieux prétexte d'apporter des menues faïssances que les fermiers de la *Vallée* de la Loire avaient acquittées, Annette Robineau vint de nouveau, peu de temps après, à Montreuil.

M^{me} Dovalle, désireuse de reconnaître son attention, la retint à dîner, à la cuisine, avec ses domestiques, qu'elle se mit aussitôt en devoir d'aider parce qu'on recevait une amie ce soir-là. Cette considération ne devait pas d'ailleurs l'arrêter dans l'exécution de son épouvantable résolution. Pendant un instant d'isolement qu'elle s'était ménagé, en envoyant la cuisinière au jardin prévenir ses maîtres que le dîner était servi, elle versait rapidement le poison dans la soupière. Puis, guettant sur le seuil de cette maison où elle avait jeté la mort et le deuil, sa nouvelle victime, elle cherchait par un baiser de Judas à consoler cette pauvre mère éplorée, dans le cœur de laquelle sa présence ravivait sans doute de récents et douloureux souvenirs, et disait : « *Allons, ma chère*
« *dame, ne pleurez donc pas toujours comme cela, surtout*

« dans la situation où vous vous trouvez (faisant allusion
« à sa prochaine maternité), celui qui va venir vous
« consolera des autres petits mignons qui sont morts ;
« allez donc vous mettre à table et mangez bien pour
« prendre de la force ! »

Déjà les convives s'étaient attablés devant le potage fumant, en célébrant son appétissante odeur, et M. Dovalle incitait sa jeune femme à vaincre sa répugnance habituelle à prendre des aliments, qu'expliquait facilement son état de grossesse avancée ; mais, ne pouvant dominer cette répulsion naturelle, elle n'en mangea, comme d'ordinaire, que fort peu heureusement, ce soir-là, en déclarant à son mari qu'il lui faisait mal au cœur ; et, M. Dovalle se hâta de reconnaître, « par sympathie sans doute, ajoutait-il gaîment », qu'il lui trouvait, en effet, un singulier goût.

Lorsqu'on le rapporta à la cuisine, la fille Robineau essaya de dissuader ses compagnes d'en manger, disant en riant, qu'il était empoisonné ; mais les deux servantes, avec l'honnêteté indignée de personnes sûres d'elles-mêmes, répliquèrent : « Et ! qui est-ce qui aurait bien pu y mettre du poison donc ? » Et, comme pour protester de leur innocence, devant le refus d'Annette de les imiter, elles vidèrent, à elles deux, la soupière.

Cependant les vomissements ne tardèrent pas à se

produire, et l'une de ces filles s'étant empressée, dans ses souffrances, d'aller conter le fait à une voisine, celle-ci accourut et pressa Annette Robineau de prendre une tasse de tilleul qu'elle avait préparée à l'intention de M^{me} Dovalle, l'assurant ironiquement que cela faciliterait les vomissements qu'elle lui voyait simuler, puis joignant le geste à la parole, elle lui tendit la tasse ; mais le mouvement de recul instinctif qu'elle fit à la vue du breuvage empoisonné qui s'offrait à elle trahit son crime.

Il n'y eut plus de doute dès lors dans l'esprit de cette perspicace voisine : la coupable s'était révélée ; forte de sa conviction, elle court chercher un médecin et prévenir le juge de paix.

La malheureuse, après avoir été interrogée, fut fouillée et l'on trouva encore sur elle le lâche instrument de son crime. Incarcérée et jugée, elle fut condamnée à mort, ainsi que son complice, et exécutée à Angers, malgré la confiance qu'elle avait conservée jusqu'à la fin des débats, « que les jurés ne voudraient pas détruire une aussi belle fille qu'elle ¹ ».

¹ M. J. Claretie a raconté ce drame, d'après les notes de M^{me} Clara Dovalle, dans le journal *Le Temps*, de septembre 1881, sous le titre : *Une famille tragique — Charles Dovalle et ses parents*.



Montreuil-Bellay — La grand' rue, il y a 30 ans

IV

L'enfant auquel M^{me} Dovalle devait donner le jour, et qui naissait prématurément, le 23 juin 1807¹, au milieu de ces circonstances tragiques, était notre poète à venir,

¹ Acte de naissance de Charles Dovalle, du 23 juin 1807, fils de Charles-Louis Dovalle et de Marie Lecompte.

que la mort semblait avoir ainsi marqué, dès son entrée dans la vie, comme une victime prédestinée.

Il reçut en souvenir de son aîné, si malheureusement enlevé à l'affection de ses parents, le prénom de Charles, et sur lui se reporta dès lors toute la sollicitude de ce père et de cette mère cruellement éprouvés, qui ne cessaient de déplorer la cause de la perte de ceux qu'une volonté humaine dépravée avait voulue, et non la maladie en ses mystérieux et inflexibles arrêts.

Son enfance s'écoula dans leur modeste intérieur, qui faisait des joies familiales toutes ses délices, sous la surveillance, désormais constamment en éveil, d'une mère intelligente et bonne, dont le dévouement s'exerçait à tout propos et vis-à-vis de tous.

Là, en même temps que se forma son cœur par l'éducation maternelle, se développèrent aussi son goût et son intuition particulière de la nature, dans le contact incessant des yeux avec le ravissant panorama qui se déroulait à sa vue et dont nous avons parlé ; communion intime des choses et de l'homme où, par l'observation, s'épanouit la pensée, s'épurent les sensations et mûrit la raison.

Il est dans cette attirance irrésistible entre l'âme et le monde réel de secrètes affinités qui poussent le poète et l'artiste à rechercher partout le beau et le vrai ; les

conceptions idéales de leur imagination, toujours disposées à exalter les sentiments ou à grandir les événements, peuvent en exagérer les proportions, mais n'arrivent pas à en altérer la lumineuse vision.

Lorsque vint l'âge des études classiques, le père, désireux d'utiliser les brillantes facultés dont son fils faisait preuve, l'envoya au collège de Saumur où, dès 1819, il se montrait élève studieux, intelligent et appliqué à remplir ses devoirs.

Chaque année, les succès couronnaient les efforts¹ et marquaient un nouveau triomphe sur les condisciples d'un collège qui comptait des élèves distingués, comme Charles Louvet et l'historien des *Paysans*, Eugène Bonnemère, plus jeune que lui de quelques années².

De bonne heure, il lia commerce avec les muses et ses aptitudes poétiques se révélèrent en de petites pièces de circonstance auxquelles il aimait à s'essayer, donnant ainsi forme et couleur plus brillantes à sa pensée. Mais il signala ces dispositions surtout dans une occasion

¹ Nous possédons, grâce à l'amabilité d'un ami, son parent, l'un de ses volumes de prix (version grecque), en troisième, à la distribution du lundi, 3 septembre 1821 : *Les révolutions de Portugal*, par l'abbé Vertot. Le collège était alors sous la direction de M. Maillet, principal.

² V. l'article qu'il lui a consacré, sous le titre de *Charles Dovalle* (*Rev. de Bretagne et d'Anjou*, t. II, 1887, p. 336).

mémorable pour ses camarades et qui lui valut une réelle popularité parmi eux.

A l'un de ces congés que les jours gras ramènent, chaque hiver, pour la satisfaction des parents et des élèves réunis alors en famille, la neige se mit à tomber en si grande abondance que le principal crut devoir, par mesure de précaution, suspendre les départs des enfants étrangers à la ville.

Aussitôt Dovalle, que cette mesure atteignait péniblement dans son amour pour les siens et l'espoir trompé, après l'avoir longuement caressé à l'avance de les revoir prochainement, se renferme à l'étude et compose vite une requête en vers au principal pour fléchir sa clémence.

La pièce terminée, quelques élèves se détachent d'un groupe et se hâtent d'aller, en délégués, la lui porter, escomptant le résultat d'une telle demande qui ne se fit pas attendre.

Après l'avoir lue, le principal, vaincu par la touchante manifestation des désirs si légitimes et de la réelle déception de ces pauvres enfants, fit appeler Dovalle, le remercia et leva l'interdit, ne voulant pas ajouter à l'intempérie de la saison une aussi vive privation que cette suppression de congé.

Nous avons de cette époque, datée du 9 août, une lettre, en vers, à sa mère, pour sa fête, où son cœur

impatient de lui dire tout ce qu'il ressent pour elle de tendresse, devance l'échéance du bienheureux jour, tant il a besoin de s'épancher, tant son âme aimante déborde d'amour filial :

C'est aujourd'hui que je fête ma mère ;
Cueille pour moi tes bouquets parfumés,
Reine des fleurs, exauce ma prière,
Pare mon front de festons embaumés.

Et toi, Phœbus, que ton sacré délire
Touche mon cœur, enivre tous mes sens,
Descends des cieux, viens accorder ma lyre
Et de ta flamme chauffe mes accents.

Venez, venez, ô nymphes du Permesse,
Accourez tous, venez voir mon bonheur !

On le voit, si Dovalle était encore tout nourri des souvenirs classiques, ce flirtage d'écolier en débauche appelant à son aide les nymphes du Parnasse, qui murmuraient à son oreille précoce des paroles provocatrices, était bien près de tourner à mal, car il joignait l'audace de Chérubin à la grâce qui attire.

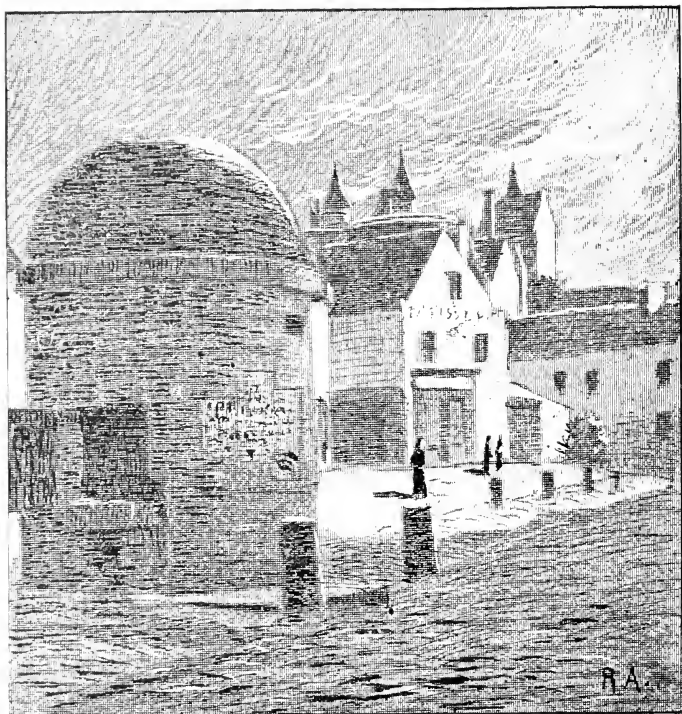
Toutefois, qui eût pu songer à l'en blâmer ; il ne s'agissait point encore de galants marivaudages, mais seulement de bégayer dans le langage des dieux d'instantes prières à son maître pour attendrir sa rigueur ou, dans des missives pleines d'affection, des vœux à une mère qu'il adorait et qui, après avoir allumé elle-même en son cœur le feu sacré de l'ambition, entretenait l'huile.

de la lampe sur l'autel du devoir par ses sages recommandations et ses encourageantes exhortations ?

Aussi, loin d'arrêter cet essor vers l'idéal, professeurs et parents s'accordèrent-ils pour le favoriser et, au grand scandale de dame Université, le principal, qui n'était pas soucieux sans doute de se brouiller pour elle avec Apollon et sa sainte cohorte, n'hésita pas à décerner exceptionnellement, en rhétorique, un prix de poésie française à ce jeune libertin qui courtisait les muses et à cet âge en recevait déjà les faveurs.

Après une dernière moisson de couronnes à la fin de l'année scolaire 1824¹, ses études terminées, Dovalle vint passer son baccalauréat à Poitiers ; puis, comme il n'avait encore que 17 ans, son père décida de l'y renvoyer, à l'expiration des vacances, afin de commencer son droit à la Faculté.

¹ Du mois de juin de cette année est datée sa jolie petite pièce : *Corinne et Zulmis*.



Montreuil-Bellay — Place du Marché

V

Poitiers n'avait point encore perdu son caractère de vieille ville de province et d'étude qui en rendent le séjour morne et triste pour une jeunesse joyeuse, mais où se forment, par la régularité de la vie, les habitudes de travail, et dans laquelle l'enseignement, dispensé à

un petit nombre d'étudiants, était particulièrement renommé en ce qui concerne les chaires de législation de l'École, qui avait produit autrefois des jurisconsultes remarquables comme Tiraqueau et le président Brisson. Les jours s'y succédaient donc dans une monotone tranquillité que les événements de la ville ne parvenaient guère à troubler.

Dovalle se montra sur ces bancs aussi laborieux qu'il l'avait été sur ceux du collège et ses succès n'y furent pas moindres ; il ne délaissa donc point, ainsi qu'on l'a dit, les *Institutes* et le *Digeste* en faveur de la poésie ou pour courir les ruelles et l'alcôve, comme quelque gai compagnon des « *franches repues* » ; mais, dans ses moments de loisir ou aux heures de solitude, il aimait à s'entretenir dans le culte du beau et l'admiration de la nature, soit qu'il leur demandât en poésie ses gracieuses inspirations, soit qu'il cherchât dans leur expression l'élévation de ses sentiments ou la fixation de ses souvenirs par la reproduction des monuments de l'homme ou des grands monuments de notre sol¹, soit qu'enfin, accompagné de quelques camarades, il s'efforçât d'entrer, par la connaissance des fleurs et des plantes², en relations

¹ Il dessinait avec goût et facilité.

² Il est curieux de constater combien l'étude de la *botanique* a d'attrait pour les poètes, qui semblent vouloir par elle s'initier plus

plus intimes avec le monde végétal, qui présentait à son imagination contemplative son magnifique spectacle.

Aussi les promenades à travers champs étaient-elles sa distraction favorite ; amant passionné de la nature, s'arrêtant au gré de sa fantaisie et de ses caprices devant ses mouvants aspects, avec des ravissements d'enfant émerveillé : lac, étang, *marais*, *cascade* ou vieux donjon ; *chasse* dont la meute jette aux échos ses abois, ou *convoi d'enfant* qu'on enterre ; *sylphe* ou *papillon* qui voltige, *bergeronnette* qui sautille. Un *soir de mai*, un *jour de mars* qui brille, *la campagne après une pluie d'orage*, sont pour lui autant de motifs de petits tableaux délicieux, dont la touche délicate nous captive parce qu'ils sont vrais et reflètent les fraîches impressions d'une âme jeune, toute mouillée encore de rosée matinale, ou traduisent fidèlement, en leurs accents plaintifs, les naïves émotions d'un cœur tourmenté par *le premier désir*, *l'ennui*, *l'insomnie*, *la volupté* !

Et parmi ses promenades, il préférerait celles que lui

familièrement à la vie de ces grandes voluptueuses qui flattent tous nos sens. M. André Theuriet est un de ces fervents disciples et Dovalle promettait comme une récompense, à sa jeune sœur Clara, en 1825, de lui donner « *les lettres d'un frère à sa sœur sur la botanique* », afin qu'il puisse, dans leurs courses à la campagne, lui apprendre le nom des plantes qu'ils cueilleraient ensemble.

offrait sa chère rivière, le *Thouet*, dont le murmure avait caressé son imagination d'enfant et dont les rives ombreuses abritaient les espérances d'avenir de sa jeunesse, entremêlées, hélas ! de noirs pressentiments.

Paresseusement étendu le long de ses bords il laisse courir sa pensée qui, sous le charme enivrant du rêve et du site, s'égrène en strophes inspirées :

Souvent alors mon front se penche,
Docile au vent comme la branche
Du saule qui frémit là-bas ;
Et, las des plaisirs éphémères,
Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas !

Là, nul bruit ne vient me distraire !
Mélancolique et solitaire,
Je me hâte de sommeiller,
Là, je peux rêver tout mon rêve,
Sans crainte qu'avant qu'il s'achève
La raison vienne m'éveiller ¹.

En lisant toute cette pièce, on reconnaît aisément l'un de ces gris paysages de notre Anjou, doucement estompé par une fine brume d'automne s'élevant au-dessus de l'étang qu'encadre la lisière aux tons de rouille de la forêt.

Puis, quand, descendant le cours du fleuve jusqu'à Thouars pour aller visiter sa famille, il rencontre ses

¹ La halte au marais.

eaux emprisonnées entre les rochers et rejaillissant en flocons neigeux, son enthousiasme éclate ; il respire à pleins poumons dans ce lieu désert, son sang court plus vite et, pour rendre le flot tumultueux des impressions qui le pressent, il fait appel tour à tour à la cadence du vers et à son crayon qui reste impuissant ; alors, son tempérament rêveur et ami de la solitude reprend le dessus ; il souhaite d'aller s'asseoir sous les grands chênes pour se laisser bercer par le bruit de la cascade que rien ne viendrait troubler.

Qui ?... peut-être un lézard, au soleil endormi,
 Qui court, en s'éveillant, sur des herbes froissées
 Et se cache à demi ;

.....
 Ou bien peut-être encore, une bergeronnette
 Capricieux oiseau qui voltige toujours
 Et chante, par les prés, ainsi qu'une fillette
 Heureuse en ses amours...

.....
 Je dirais au lézard, à la bergeronnette
 Au joli papillon :
 Hôtes de ces rochers, vagabonde famille,
 Si jamais elle vient, oh ! parle-lui de moi,
 Et dites-lui : « C'est là qu'il s'assit, jeune fille,
 Pour mieux songer à toi... ! »

Une année même, lors de son départ en vacances, il résolut, afin de donner cours à ses goûts d'excursion, d'abandonner la banale et traditionnelle diligence pour aller à pied de Poitiers à Montreuil. Ce rêve d'étudiant fantaisiste, rompant avec les sentiers battus, était auda-

cieux à cette époque où les déplacements, plus rares et moins lointains que maintenant, faisaient de ce véhicule, pour les parcours un peu longs, le mode de transport obligé de la petite bourgeoisie qui n'avait pas d'équipage.

Notre voyageur partit donc pédestrement, quelque hâte qu'il eût de se retrouver au milieu des siens, bâton de pèlerin à la main, carnet dans la poche, gibecière au côté et boîte d'herboriste au dos, bien décidé à ne laisser échapper aucune de ses impressions et à conserver souvenir des lieux qu'il traverserait ainsi que des paysages qui frapperaient ses yeux.

Voyage de jeune homme artiste, comme on le voit, où l'imprévu et le pittoresque, le hasard des rencontres et l'attrait de la découverte prennent la place de la routine ou de l'ornière.

C'est ainsi qu'un matin il se vit surpris, assis sur une pierre, devant un château, l'album sur les genoux, par un curieux qui s'était indiscrètement approché de lui, sans qu'il le remarquât, pour juger de son talent et suivre les progrès du croquis, quand il s'entend interpeller par son nom.

Aussitôt Dovalle de se retourner, présentant à son interlocuteur sa physionomie intelligente et vive, puis marchant à lui et, de sa taille bien prise s'inclinant avec distinction, de le saluer.

La conversation s'engage et, quelques instants plus tard, notre touriste apprend de la bouche du visiteur qu'il n'était autre que le propriétaire du château lui-même, M. le comte de Cissé, qui, pris de sympathie pour lui, le fit son prisonnier et le garda une semaine entière, à sa très vive satisfaction !

Une active correspondance s'établit depuis lors entre le châtelain quelque peu poète et l'étudiant dont les qualités l'avaient séduit, ce qu'il exprime en ce vers :

Vous reçûtes du ciel la franchise en partage.

Dovalle s'était fait un ami de plus.

Et qui ne l'eût aimé non seulement pour sa franchise, mais pour sa cordialité, sa droiture et sa jovialité. A Poitiers comme à Saumur, il avait vite conquis l'estime et l'affection de tous ceux qui le connaissaient, quoiqu'il vécût d'une vie très retirée : c'étaient Massé qui, après avoir été professeur de droit distingué, devint conseiller à la Cour de cassation ; Chabot de Bouin, auteur dramatique, collaborateur de Scribe ; Philibert Dusouil, docteur-médecin à Melle ; Dury, Bernier, etc.

De son séjour dans cette ville datent vraiment ses premiers essais en poésie ¹.

¹ Ils forment dans la série de ses manuscrits le cahier qui a pour titre *Poésies* et où il avait réuni ses premiers vers de Saumur et de Poitiers.

Dans le mouvement littéraire qui entraînait alors la France vers le romantisme et la poésie, les femmes n'avaient pas été les dernières à y prendre part. M^{me} Tastu, Louise Colet, M^{me} Desbordes-Valmore, la fille de Nodier, celle de Bertin, Hermance Lesguillon, Éliisa Mercœur, disputaient aux hommes le sceptre de la versification et on les appelait les dixièmes muses ¹.

Dovalle semble s'être complu dans la société de ces beaux esprits et avoir recherché leur lecture. C'est sans doute dans leur fréquentation qu'il prit ce genre un peu mièvre qui caractérise son pinceau et ce qui lui inspira l'idée d'emprunter le masque féminin pour abriter ses débuts littéraires.

Quoi qu'il en soit, c'est sous le pseudonyme de M^{lle} Pauline A..., de Poitiers, qu'il envoya au *Journal de Modes* et au *Mercur* de ce temps ses premiers poèmes, notamment l'*Oratoire du Jardin*; et tels en étaient le tour heureux et la grâce aisée qu'ils trompèrent jusqu'au Directeur lui-même, qui, lorsque parut ce charmant conte, en 1827, l'accompagna de cette note :

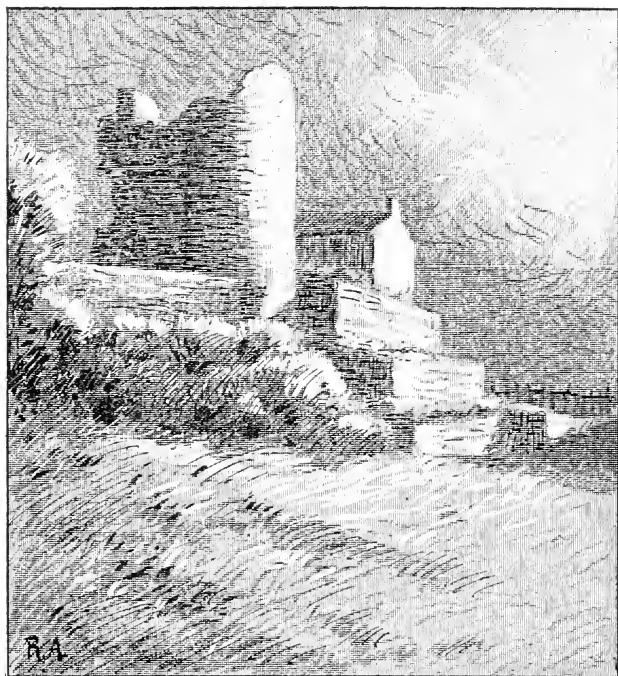
L'auteur de ces jolis vers a, dit-elle, dix-neuf ans; c'est l'âge de l'indulgence; elle nous pardonnera donc le léger changement que nous

¹ Cf. Ed. Fournier, *Souvenirs poétiques de l'École romantique*, 1880, Paris, Laplace, préf. p. II; — August. Challamel, *Souvenirs d'un hugo-lâtre*, pp. 199-200.

nous sommes permis. Nous nous joignons à ses amis pour l'engager à suivre ses poétiques inspirations. A Poitiers, si l'art des vers est interdit aux femmes, à Paris, c'est pour elles une chose très permise. On y défend aux demoiselles de monter sur le trépied, mais non pas de manier la lyre.

La supercherie renouvelée de la *Métromanie* de Piron réussit au point, comme dans *Modeste Mignon* de Balzac, que la correspondance du Directeur avec sa jeune collaboratrice revêtit bientôt les formes de la plus sincère galanterie, jusqu'à ce que Dovalle se décida enfin à ne pas pousser plus loin la plaisanterie et à lever le voile de l'anonyme ; aussi c'est sous son nom que furent publiés, la même année, des fragments d'un poème héroïque en plusieurs chants, le *Troubadour*, que le Directeur, sur sa demande, l'encouragea vivement à continuer, applaudissant à cet heureux début, tout en regrettant « qu'il n'ait pas choisi un sujet plus conforme aux mœurs graves et au goût de l'époque ».

Dovalle termina son droit après trois ans d'études à Poitiers, passa sa thèse et fut reçu licencié en 1827.



Montreuil-Bellay — La tour du Guichet

VI

Sa famille ayant à pourvoir à l'éducation de trois autres enfants et n'étant pas riche, il dut songer à prendre une carrière. Son père et lui inclinèrent vers le barreau; il fut donc convenu qu'il irait à Paris et qu'avant de se faire inscrire comme stagiaire, il entre-

rait dans une étude d'avoué, afin de se familiariser avec la procédure.

De tous les rêves ambitieux qui peuvent éclore dans la tête d'un jeune homme de 20 ans arrivant à Paris, le plus fréquent peut-être est de conquérir la grande ville à sa réputation et, au milieu de ce monde d'inconnus, de se faire un nom connu.

Impatient de prendre rang dans la phalange des poètes, enivré d'ailleurs par ce souffle de liberté qui animait alors une grande partie de la jeunesse parisienne, il court droit à son chantre favori, Béranger, dont la popularité excitait son admiration, et lui dédia *Son Rêve*¹, chanson dont le refrain :

Ah ! laissez-moi rêver la liberté !...

était animé d'un souffle généreux.

Dovalle espérait par là se concilier la bienveillance du maître et donner à son talent la consécration de sa haute autorité.

Le célèbre chansonnier, charmé sans doute par l'heureuse inspiration de la pensée et le rythme bien cadencé du vers, se mit en frais de coquetterie et répliqua en ces termes, non moins flatteurs pour leur auteur que pour celui qui en était l'objet :

¹ Janvier 1828.

MONSIEUR,

Je suis heureux lorsque des hommes de votre âge me donnent des marques d'intérêt. Le suffrage de la jeunesse est celui qui me satisfait le plus. Aussi, je vous dois de doubles remerciements pour vos éloges et pour votre chanson qu'il m'est doux d'avoir inspirée. Je me garderai bien « d'en faire des papillotes même à Lisette ¹ », en supposant, toutefois, qu'il y ait encore des Lisette pour un chansonnier de 47 ans. Mais je vous engage bien à entremêler vos copies de jugements d'actes aussi agréables que celui dont communication vient de m'être faite. C'est ainsi que Collé, notre devancier, en usait chez le procureur, et vous savez, Monsieur, que Collé était un grand clerc dans notre basoche.

Cette lettre, pleine de cette fine bonhomie qui avait valu son surnom à celui qui l'avait écrite, encouragea notre jeune poète à continuer dans cette voie, et bientôt à cette première chanson en succédait une autre composée sur l'air du *Carnaval* du chansonnier et intitulée le *Curé de Meudon* ².

Elle parut dans le *Mercur*e de 1828 et eut une telle vogue qu'elle fit le succès d'un vaudevilliste qui l'avait glissée, comme nous le faisons actuellement pour nos *revues*, dans une pièce du Palais-Royal portant le titre de *Rabelais*.

Le *Tout-Paris* frondeur de cette époque se renvoya le refrain de cette joyeuse ballade inspirée évidemment par le pamphlet de P.-L. Courier paru quelques années auparavant.

¹ Sans doute Dovalle avait accompagné son envoi d'une lettre où il faisait allusion à Lisette.

² Rabelais.

En possession dès lors de la renommée, il commença à avoir confiance dans cet avenir que son âme anxieuse interrogeait avec inquiétude :

De l'avenir, si vous percez les voiles
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?
Sous le rocher, ma nacelle enchaînée
D'un vain roulis tourmente son repos,
Au port banal est-elle condamnée ?

Quoique son activité lui permit de mener de front ses travaux littéraires et ceux de l'étude, nous n'oserions pas affirmer que l'invincible attrait qui le poussait vers les uns n'ait jamais fait tort aux autres et qu'il n'ait parfois regretté l'aridité de ces derniers.

Mais, dit Louvet¹ qui partagea sa vie à Paris, quand il avait assuré le présent il se délassait en travaillant pour l'avenir. Quelque chose d'inconnu l'avertissait de ne point laisser reposer son génie et de presser sa destinée.

.....
Ses plaisirs étaient simples. Quelques riantes causeries qu'il aimait par sa douce gaieté, quelques promenades avec un ami, tels étaient les délassements qui variaient son existence. Quelquefois, l'hiver, assis au coin du feu ², près d'un camarade d'enfance ³, il se plaisait à rappeler des souvenirs de collège et à faire revivre un passé qu'il embellissait de toute la fraîcheur de ses idées. Peu à peu les souvenirs faisaient place aux projets, les deux causeurs s'animaient en formant des plans de vie future ; on faisait des rêves de gloire, d'amour, de bonheur ; on se

¹ Notice en tête de l'édit de 1830 et de celle de 1868, pp. 24-25.

² Il occupait dans l'hôtel d'Harcourt, situé rue de la Harpe, 93, une modeste chambre d'étudiant.

³ Louvet habitait, 30, rue de Vaugirard.

berçait de brillantes chimères ; on souriait à un avenir improvisé par des imaginations de vingt ans... !

Ses amitiés de collègue et de l'école de droit le suivirent à Paris, parmi les camarades qu'il y retrouva, et il ne tarda pas à s'en faire des nouvelles dans le milieu où il se produisit, par l'aménité et la loyauté de son caractère. Ce ne sont point ses compatriotes, Charles Louvet, dont nous venons d'invoquer le témoignage, Camille Clément, son parent, mort peu de temps avant lui, le 18 mai 1829, Barthélemy, médecin à Saumur, Eugène Bonnemère, Stanislas Bouchard, docteur-médecin, visiteurs accoutumés de cette petite chambre de la rue de la Harpe qui pourraient me désavouer.

La popularité qu'eut le *Curé de Meudon* valut à Dovalle son entrée à l'ancien *Figaro*.

Puis, lorsque Louis Desnoyers, esprit d'initiative, qui devait devenir l'un des « trois hommes d'État du Charivari », songea à fonder un journal d'opposition politique et littéraire, avec Alexandre Dumas¹, Vaillant², Cartillier, etc., il s'attacha immédiatement la collaboration de Dovalle, qu'il fit entrer dans le comité de direction, si tant est qu'on puisse appeler de ce nom pompeux la coopération de quelques amis communs en vue d'uti-

¹ V. préface du *Capitaine Paul*, édit. M. Lévy, 1895, p. xxxvi.

² Nommé s.-officier en Afrique après la révolution de juillet.

liser leurs efforts et de créer un journal à eux, indépendant de la tyrannie de l'argent et de la toute puissance des directeurs.

Eugène de Mirecourt nous a gaiement conté dans la biographie de Louis Desnoyers les péripéties de l'enfancement de cette héroïque entreprise, où pour tout capital social devant servir d'entrée de jeu on n'avait pu réunir que 300 francs, grâce encore à la générosité de quelques amis.

Devant un tel résultat, les collaborateurs de Desnoyers accueillirent par un éclat de rire ses ouvertures et s'écrièrent en chœur :

— Mais tu es fou, nous sommes logés dans des mansardes ; or, jamais on n'a vu installer un bureau d'abonnement au sixième étage.

— Bah ! nous louerons un entresol, répliqua Desnoyers.

— Et des meubles ?

— Il nous faut une table et trois chaises, rien de plus.

— D'accord, nous voilà tous à la besogne..., mais un administrateur ?

— Nous administrerons nous-mêmes.

— Un caissier ?

— Pour le moment ce serait un hors-d'œuvre.

— Où trouveras-tu le teneur de livres, le correcteur, le faiseur d'adresses ?

— Toutes ces fonctions diverses seront remplies par nous mystérieusement et les portes closes. Allons, du courage !

La foi robuste de L. Desnoyers finit par triompher des objections de ses contradicteurs, la création du journal fut décidée et il en fut institué *Rédacteur en chef*.

La petite feuille reçut d'abord le nom de *Journal des Salons* et fut imprimée sur papier rose, non « parce que le besoin d'un journal rose se faisait généralement sentir », comme le disait plaisamment le programme, mais pour flatter l'œil du lecteur, et il dut à cette circonstance, si l'on en croit Alexandre Dumas, autant qu'aux noms de ses rédacteurs peut-être, de recruter un grand nombre d'abonnements féminins.

Mais, comme elle ne s'occupait pas seulement de littérature légère, mais aussi de politique ; qu'elle paraissait plus d'une fois par mois et qu'elle était d'ailleurs périodique, elle tombait, en conséquence, sous l'application du *Timbre*.

Son directeur eut alors l'ingénieuse idée, pour éluder les dispositions de la loi fiscale, d'en changer le titre et de la publier sous trois noms différents : le lundi et le jeudi, avec cette appellation : le *Sylphe* (journal des

.

salons) ; le mardi et le vendredi, sous celle du *Lutin* (écho des salons), et le mercredi et le samedi, de *Trilloy* (album des salons).

C'est sous cette triple incarnation que, nouveau caméléon, parut transformé, le *Journal des Salons*, qui vécut jusqu'à la Révolution de 1830¹ en se dérochant à l'impôt du timbre.

Dovalle, malgré le succès de ses deux chansons et de sa coopération à la formation de divers recueils de pièces inédites² auxquels il envoyait des poésies qui le rangeaient parmi les plus brillantes recrues de la nouvelle *École*, avait compris vite que, pour rester dans cette populeuse et grande cité parisienne en possession de la faveur d'un public chaque jour renouvelé, il fallait être en communication constante avec lui par le journal.

Il avait donc accepté avec empressement la proposition de Louis Desnoyers³, lequel lui confia dans la

¹ Le titre du *Sylphe*, qui, l'on n'en peut douter, avait été indiqué par Dovalle, a été repris de nos jours par une petite revue littéraire de l'Isère.

² L'*Almanach des demoiselles*, notamment, à la rédaction duquel il contribua avec d'autres Angevins (V. Pavie, F. Henry, Albéric Deville, Mordret, etc.), en donnant : *Un jour de mars* ; — *La Psyché*, choix de poésies en vers et en prose, 10^e volume, 2^e année, où parut, en 1829, *La Baigneuse*, *Le Diamant*, et qui contenait aussi une poésie de lui, mais qui ne parut qu'après sa mort.

³ Ce fut lui aussi qui, devenu rédacteur du *Siècle*, qu'il avait contribué à fonder, ainsi que la *Société des gens de lettres* — grâce à laquelle il

rédaction ce qu'on appelait alors le *courrier des théâtres*, attribution qui lui donnait droit à ses entrées gratuites dans les principaux théâtres de Paris.

Cette faveur n'était point de nature à déplaire à un jeune homme ami des lettres, de figure agréable, dispensant à son gré l'éloge ou le blâme et devenant ainsi l'arbitre du talent et de la réputation des petites *étoiles* et des jeunes *premières*.

Mais, si le fouet de la critique a des attrait pour une plume de vingt ans, maniée par une main peu exercée, il a aussi ses dangers, et, quoique la place qu'il occupait dans le journal ne soit pas un poste de combat, elle exigeait beaucoup de circonspection, d'habileté et de bienveillance, comme le dit fort judicieusement J. Janin¹, qui débutait alors lui aussi et qui est devenu un maître en ce genre.

L'heure était à la lutte ; les esprits étaient surexcités par les entraînements de la mêlée², les duels se succédaient avec cette contagiosité de l'exemple, si fatale aux familles, et où l'on vit Armand Carrel tomber sous le

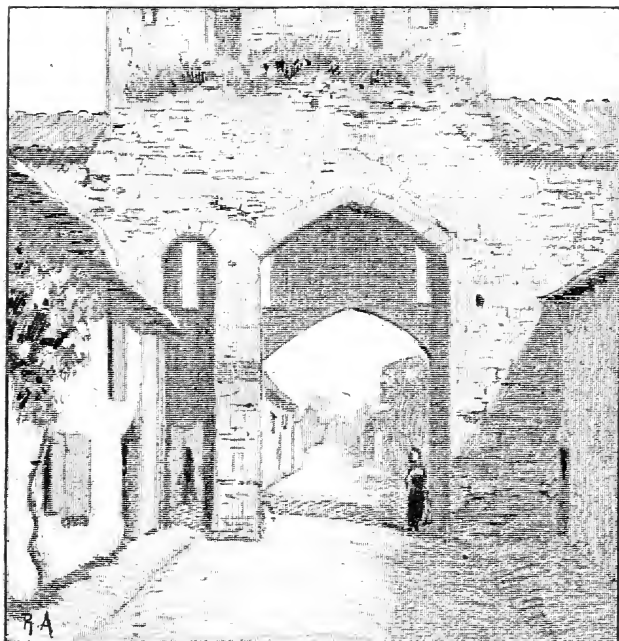
se fit de nombreuses relations et acquit une réelle influence dans le monde littéraire, — avait engagé Eug. Bonnemère à faire du roman. (*Rev. des provinces de l'Ouest*, 1^{er} octobre 1887, t. II, n^o 21, p. 336.)

¹ *Hist. de la littérature dramatique*, t. I, pp. 20-27.

² V. lettre de V. Hugo aux éditeurs des *Poésies de Dovalle*, ci-après, p. xcv, et la préface d'*Hernani*.

coup malheureux d'Émile de Girardin, Dulong sous la balle du maréchal Bugeaud, et l'auteur dramatique Signol tué par un jeune garde du corps¹, à la suite d'une altercation au théâtre.

¹ J. Jamin, *Hist. de la littér. dramat., ibid.*, p. 73.



Montreuil-Bellay — La porte nouvelle

VII

Un soir de novembre que le théâtre des *Variétés* donnait une première représentation, Dovalle se présenta au contrôle avec son coupon de loge ; mais ordre formel avait été donné de lui en refuser l'accès, bien qu'elle ne fût pas louée et de suspendre les entrées gratuites.

Ce théâtre, placé boulevard Montmartre, n'était pas compris parmi les théâtres privilégiés et subventionnés ;

l'administration en avait été confiée à MM. Brunet et Créty qui avaient transporté leurs droits à un directeur plus expérimenté, M. Dartois.

Brunet, dit *Mira*, était le fils de cet acteur célèbre ¹, qui, pendant près d'un demi-siècle, tint tout Paris sous le charme de son naturel désopilant et fit avec Odry la fortune de ce théâtre, où l'on jouait d'ordinaire des pièces d'un genre leste, mêlées de couplets et des paysanneries dans lesquelles Brunet excellait à remplir les rôles de niais.

Mais, depuis sa retraite, ses affaires étaient loin de marcher aussi bien et ses charges étaient probablement très lourdes, car dans une brochure sur la liberté des théâtres qu'il venait de publier (septembre 1830) ², nous trouvons cet aveu : *Ce théâtre a seul échappé à un directeur de la façon de M. Lourdoueix* (ancien chef de division aux Beaux-Arts), *mais il a payé bien cher cette faveur.*

Dovalle insista pour le maintien de son droit et, se croyant victime d'un procédé insolite et vexatoire, il demanda à en référer à l'administrateur du théâtre lui-

¹ Jean-Joseph Brunet, né à Paris le 16 novembre 1766, s'était retiré à Fontainebleau en 1846 et est mort en 1858. C'est lui qui créa les rôles de *Jocrisse* et de *M. Vautour*.

² *Aperçu de la question des théâtres* et projet d'un nouveau système d'organisation présenté à MM. les membres de la Commission dramatique par M. Mira, ancien administrateur du théâtre des *Variétés*, Paris, Alex. Mesnier, septembre 1830.

même. Celui-ci (Mira), loin d'accueillir sa réclamation comme il l'espérait, lui opposa une fin de non-recevoir catégorique et l'éconduisit grossièrement.

Le jeune critique s'était-il montré dans ses appréciations trop sévère pour le personnel de la troupe, ou sa jeunesse, le défaut de notoriété du journal qu'il représentait, quelque accès d'humeur avaient-ils rendu *Mira* intraitable, il serait bien difficile de le dire ; mais Dovalle n'était point de tempérament ni d'âge à laisser tomber l'affront de ce refus ¹.

¹ Les directeurs de théâtre regardent à bon droit comme une faveur les entrées gratuites qu'ils accordent bénévolement à la presse et se font de leur retrait un moyen de représailles contre les critiques peu bienveillants qui manquent d'indulgence vis-à-vis d'eux ou de leurs acteurs. Aussi les incidents sont-ils fréquents. Le journal le *Gaulois* rapportait, il y a quelques années, à propos d'un conflit de cette nature, une anecdote qui prouve que, grâce à la solidarité existant entre les membres de la critique théâtrale, ils n'ont pas toujours une aussi fatale issue.

Dans les premières années de l'Empire, le critique dramatique de l'*Événement*, que dirigeaient alors MM. Paul Meurice et Auguste Vacquerie, était un jeune homme, romantique exalté, M. Adolphe GaiFFE, dont la plume incisive avait fort maltraité l'*Ambigu*. Son directeur, M. de Chilly, ayant voulu supprimer le service de ce critique, raya son nom du registre des entrées ; alors ses camarades, se sentant atteints dans la personne de l'un des leurs, mirent ce théâtre en interdit ; mais un soir de *première* qu'on ne pouvait cependant s'abstenir, Paul de Saint-Victor, qui avait été le témoin du refus opposé à GaiFFE, entra dans la salle seulement pour en ressortir immédiatement suivi de tous ses confrères, parmi lesquels les critiques les plus influents comme Jules Janin, Théophile Gautier, Lireux, etc. En présence de cet exode, les artistes restèrent interloqués et la représentation fut suspendue ; toutefois, après des explications, les critiques rentraient bientôt avec GaiFFE qui, ce soir-là, paya son fauteuil ; mais le lendemain le directeur rétablissait son service des entrées.

Il rentra chez lui et écrivit *ab irato* une lettre assez vive de protestation qui parut dans le *Lutin* du lendemain, 27 novembre, sous le titre : *Spectacle*, où il s'élevait avec la fougue de la jeunesse contre ce qu'il considérait comme un procédé personnel indélicat et un déni de justice ; puis, en écrivain désireux de tirer une petite vengeance de sa plume et d'empoisonner sa lettre par un trait final, il la terminait ainsi : « M. Mira peut être Mira sévère, mais ne sera jamais, à coup sûr, Mira... beau. »

Jeu de mot d'enfant terrible en courroux, à peine capable d'entamer l'épiderme et qu'un homme mûr et sérieux dans la situation de *Mira* aurait pu dédaigner ; mais, bien que dans la maison de Brunet, comme on disait alors, l'on fût habitué aux joyeux calembours, il n'en demeura point ainsi ; son amour-propre s'en montra froissé et il exigea une réparation par les armes.

Rêveur et poète, Dovalle n'avait jamais manié une épée ni tenu un pistolet ; toutefois, en sa qualité de fils d'ancien soldat de la République, il se fit un point d'honneur d'accepter le combat ; il eût cru, étant donné l'esprit chevaleresque de son âge, en le refusant, paraître vouloir échapper à la responsabilité de son article et déchoir dans son estime ou celle de ses amis.

La rencontre fut donc arrêtée, sans qu'il semble s'être

montré très préoccupé des conséquences funestes qu'elle pouvait avoir pour lui. Avec l'inconscience ou le mépris du danger de l'homme qui, en marchant au feu, a fait le sacrifice de sa vie, il allait offrir sa poitrine à la mort pour cette question futile d'amour-propre, plutôt que de retirer une opinion sans valeur et des expressions qui avaient été sans doute trop vives de part et d'autre.

Vainement, Louis Desnoyers, aussitôt prévenu, qui entrevoyait le danger, voulut se substituer à lui et assumer, comme rédacteur en chef, la responsabilité de l'article; habitué à fréquenter les salles d'armes, il avait une réputation de bon tireur qui eût donné à réfléchir à *Mira* et, dans tous les cas, eût rendu le combat plus égal. Il semble même qu'arrivé le premier au rendez-vous, à sa demande, un concert se fût déjà établi entre les témoins et l'offensé, pour donner en ce sens satisfaction à l'honneur, lorsque Dovalle survint à son tour sur le terrain. En apprenant le compromis dont il était l'objet, il déclina l'offre généreuse de son ami et, malgré son insistance, ne voulut rien entendre, déclarant qu'il était venu avec l'intention très arrêtée de se battre lui-même et non d'assister à une parade.

Tout en déplorant cette courageuse témérité de sa part, force fut bien de s'incliner cependant devant la loyale attitude et la volonté de ce jeune imprudent,

aussi prompt à sceller son opinion de son sang que de sa plume.

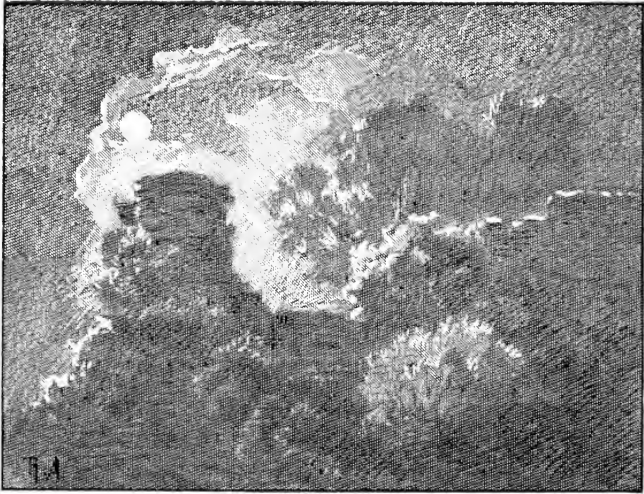
Les témoins avaient choisi pour lieu de combat une ancienne redoute de Clignancourt construite pour la fortification de Paris en 1815. Après les préliminaires habituels de ces rencontres, les adversaires furent mis en présence; *Mira*, qui avait peut-être compté, au dernier moment, sur une rétractation et des excuses, rompit avec violence et fut blessé par l'épée de son adversaire, malgré son inexpérience.

Vexé probablement de cet insuccès, il demanda que le duel continuât au pistolet, arme dont les chances lui paraissaient pour lui plus certaines. L'on ne saurait trop regretter que les témoins, au lieu de condescendre à ce désir n'aient pas arrêté le combat, à ce moment, et qu'une tentative d'arrangement ne soit pas intervenue en vue de rapprocher les deux parties ou d'en rendre l'issue moins dangereuse.

Devant l'exigence de cet homme, que la lutte et le besoin de venger ce premier échec avaient enivré et exaspéré, la reprise fut accordée. Il lui fallait désormais une victime; comme si, dans les conditions d'infériorité évidente qui l'enhardissaient à poursuivre le combat, la

farouche obstination de ce duel impie était autre chose qu'un lâche assassinat !

A la quatrième balle échangée, Dovalle fut atteint en pleine poitrine et tomba mortellement frappé ; le projectile l'avait transpercé de part en part, trouant le portefeuille qu'il avait dans sa poche de côté et qui contenait ses adieux à ses parents !



Montrcuil-Bellay — Vieille tour où travaillait Dovalle

VIII

Clignancourt n'était point encore, à cette époque, le coin de Paris peuplé et habité qu'il est maintenant ; abandonné et nu, il n'offrait à la vue que le triste aspect de terrains déchirés et éventrés.

L'un des compatriotes du poète qui, à ce titre, avait été invité à l'enterrement, poète aussi, Victor Pavie, nous a fait le tableau fidèle de ces lieux désolés et dénués de toutes sortes de ressources :

« Ni la ville, ni les champs ; le désert moins la majesté ;
« la solitude moins la rêverie. Çà et là, de loin en loin,
« un clos ébréché, un chantier en suspens, un hangar
« vermoulu qui s'écroule ; sur la carrière béante une
« roue à profil de gibet. Quelques rares passants, de
« costumes hybrides, moitié paysans, moitié bourgeois,
« cheminaient vaguement dans les décombres de la
« plaine. Tout cela ne s'égayait ni du ciel froid et plu-
« vieux d'une fin de novembre, ni du sol gypseux
« détrempé, qui s'enlevait par plaques sous la semelle
« de nos chaussures.

« Au versant d'un plateau, un rassemblement silen-
« cieux désignait la station funèbre..... ; les yeux, les
« gestes des conviés se portaient sur une ancienne
« redoute, élevée en 1815 pour la défense du pays et
« dont la terre excoriée saignait, mais d'une blessure
« étrangère à ces patriotiques souvenirs.

« *Hic cecidit !*

« Quinze ans plus tôt, c'est d'un mousqueton prus-
« sien que la balle fût venue, car il était de la race des
braves. »

Transporté aussitôt dans une maison voisine de bûche-
ron, il y expira quelques heures après, sans même avoir
reçu le secours immédiat d'un médecin, dont ces impré-

voyants jeunes gens avaient négligé de se faire accompagner. Tous ses soins eussent d'ailleurs été inutiles. Son corps se débattit encore un peu de temps contre la souffrance ; puis, ayant conservé sa connaissance jusqu'au dernier moment, il mourut loin des siens, dans l'isolement de cette misérable cabane, assisté seulement à son chevet des amis qui lui avaient servi de témoins.

Par une ironie du sort qui paraît l'avoir poursuivi depuis sa naissance jusqu'à sa mort, la balle, en traversant le portefeuille, avait déchiré cette strophe d'une pièce de vers qu'il renfermait, *La Jeune Femme délaissée* :

Brillant d'un bonheur ineffable,
Pour moi commençait l'avenir,
Et ma jeunesse était semblable
A la fleur qui vient de s'ouvrir.

Sa dépouille resta déposée sous ce toit inconnu en attendant les obsèques qui furent fixées, pour le jour suivant, au cimetière Montmartre.

Le lendemain, la petite feuille, d'ordinaire si pimpante en sa couleur rose, paraissait à une heure tardive, tout de noir encadrée, bientôt suivie du bruit de la sinistre nouvelle : « Dovalle a été tué en duel par *Mira* !! »

La consternation fut générale parmi ses amis, et chacun déplorait la fin prématurée de ce beau et sympathique jeune homme, de cet esprit délicat, de ce poète

de race dont le talent promettait au groupe *romantique* et à la France une gloire nouvelle.

Mais laissons encore parler notre témoin oculaire et nous donner la triste impression du moment lors de la cérémonie funèbre à laquelle il assistait :

« Cette nouvelle, relevée par tous les échos de la
« presse, nous atterra. L'*alter ego* de Charles Dovalle...
« Charles Louvet, haletant, éperdu, vint dans la soirée
« nous convier aux funérailles du lendemain.

« La tenue et la mise des conviés, adolescents pour la
« plupart, et que nous prenions alors ainsi que nous-
« mêmes pour des hommes, dénotaient des habitudes
« littéraires... Survint un personnage dont l'arrivée fit
« sensation et que des muettes mais vives démonstra-
« tions accueillirent, Louis Desnoyers, qui avait, à la
« place de l'auteur, offert d'accepter jusqu'au sang la
« responsabilité de l'article.

« Il faut noter ici une particularité remarquable, tirée
« de la situation des assistants. Dovalle n'était person-
« nellement connu d'aucun de nous ni de ceux des
« nôtres qui, spontanément, ou sur notre appel, s'étaient
« enrôlés dans le cortège. Étrangers à l'homme, nous
« lui étions unis par l'origine, par les mœurs, par les
« mystérieuses affinités de l'air et du sol, étrangères
« elles-mêmes aux affections comme aux regrets de ses

« amis de Paris, camarades de plume et de presse, nom-
« breux, navrés, frappés au cœur de leur collaboration
« quotidienne.

« Sa représentation était comme scindée en deux
« groupes divers d'attitude, ainsi que le nombre : d'un
« côté la figure, de l'autre le cadre et le fond. D'une
« main, serrant nos mains, de l'autre, celle des autres,
« Louvet reliait les deux groupes par l'expansion de sa
« douleur et les confondait en un.

« A cent pas de la redoute une sinistre lueur, entre-
« vue à travers les rideaux d'une fenêtre, indiquait la
« chambre mortuaire. Un instant la pensée nous vint
« de suivre ceux qui en montaient l'escalier et d'aller
« visiter, pour la première fois, celui qu'ils allaient em-
« brasser pour la dernière ! Nous restâmes. Qu'avions-
« nous à attendre, en cette tardive rencontre, les froides
« et fatales révélations du cercueil ?

.
« Quand tout fut disposé, un chœur de psalmodies se
« fit entendre, et le clergé, la croix en tête, apparut à la
« crête du sentier. A ce bruit et à cette vue, mon cœur
« crispé se dilata. Je n'avais osé compter sur l'assistance
« du prêtre. L'Église qui, sans déshonneur, ne saurait
« imposer ses honneurs à qui les rejette, avait interprété
« avec sa mansuétude de mère les derniers témoignages

« recueillis au chevet du mourant. Nous n'étions donc
« plus seuls, perdus et isolés devant l'expression tout
« humaine d'un regret incompatible avec l'immensité
« de nos espérances. Exilés jusqu'ici, tout à coup
« nous retrouvions l'idiome de la patrie et de la
« famille.

« Le tercet immortel où Dante Alighieri déploie la
« bannière du Christ me revint en mémoire. La présence
« imprévue des insignes de notre foi sur cette arène
« encore sanglante renouvela ciel et terre, hommes et
« choses, autour de moi. Il me sembla que le voile de
« brumes se déchirait et que le soleil se levait enfin sur
« notre tête.

.

Le convoi se mit en marche : Alexandre Dumas représentant la poésie ; Louvet, le pays et le foyer ; Louis Desnoyers et Cartillier, la confraternité littéraire, tenaient les coins du poêle. « A l'entrée dans l'église, le curé, prêtre à cheveux blancs, penché sur la croix du cercueil, en tira des paroles d'oubli et de pardon propres à l'apaisement de cette frémissante jeunesse ¹. »

¹ Charles Dovalle, extrait des *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts d'Angers* (3^e sér., t. XII, p. 193, 1869), l'article paru à l'occasion de la nouvelle édition des *Poésies* de Dovalle, publiée en 1868.

Après ce douloureux devoir accompli et avoir honoré aussi convenablement que possible la mémoire de son ami, en lui faisant des obsèques dignes de son nom, de sa situation et des légitimes espérances que son talent faisait naître, il en restait un dernier et plus pénible à remplir pour Louvet, dans ce dur calvaire où chaque étape marque les déchirements de son cœur meurtri par la séparation : c'était de préparer la famille de Dovalle à la nouvelle de cette terrible catastrophe.

Entre deux reprises d'assaut, il semble que notre poète, rappelé à lui-même par un sentiment plus exact de sa situation et du danger dont le menaçait l'âpreté vindicative de son partenaire, ait eu conscience du sort qui l'attendait ; il s'était éloigné du terrain et, songeant à sa famille, avait tracé à la hâte sur son carnet, ce suprême adieu pour elle que la balle devait lacérer :

« A mes parents !!! 30 novembre 1829. »

Que durent être les dernières pensées de ce jeune homme, dans ces effrayantes angoisses de la mort, à l'heure solennelle où s'effondraient tous ses rêves ambitieux d'avenir et où, près de quitter la vie, son esprit, lucide encore, se reporta vers cette mère adorée et ce père naguère si fier de ses succès ?

Peut-être regretta-t-il alors la vie simple et tranquille

du foyer, les joies calmes et sans mélange de cet intérieur familial qu'avait connues son enfance et qu'évoquait alors son souvenir tout consacré aux siens, nous dit Louvet ; mais pas une parole amère ne tomba de sa bouche contre le malheureux auteur de sa fin qui allait mettre toute cette famille et ses amis en deuil.

Dovalle était venu passer à Montreuil les vacances de septembre 1828, et ce n'était point sans quelque sentiment d'orgueil que ses parents entendaient s'élever les propos flatteurs que suscitait le passage dans la rue de ces heureux père et mère accompagnés de leurs quatre enfants (deux fils et deux filles), et provoqués surtout par les brillantes espérances que faisait concevoir l'intelligence de leur fils aîné, Charles.

La famille s'était réunie, tout entière, cette année-là, dans sa petite propriété des Tonnelles qu'elle possédait au village de Sanziers, près de Montreuil ; aussi quelle joie c'était pour elle de profiter exclusivement et en égoïste de sa présence, combien ses sœurs étaient heureuses de prévenir ses moindres désirs !

Déjà très occupé par le soin de sa renommée et ses divers travaux ¹, il ne revint que durant quelques jours seulement au cours de cette fatale année 1829, qu'à son

¹ Dovalle s'était essayé dans le genre dramatique et venait de lire aux *Nouveautés* une pièce qui avait été refusée ; il songeait à la travail-

début cependant, par un vain souhait qu'il adressait, le 1^{er} janvier, à sa famille, dans une lettre qui nous est restée, il espérait « *être meilleure que celle qui venait de s'écouler* » ; mais, quoique le drame de 1807 fût déjà loin et que la fatalité semblait s'être détournée d'elle, ses vœux devaient rester impuissants à fléchir le destin et à écarter les nouveaux malheurs qui allaient l'atteindre.

Louvet rassembla donc tout son courage pour prévenir cet infortuné père du désastre qui venait de le frapper

ler de nouveau et à la présenter à un autre théâtre où il espérait être plus heureux.

Victor Pavie nous a conservé le récit d'une curieuse anecdote que lui avait contée Louvet et qu'avait fait naître le rappel du souvenir de sa collaboration dramatique avec Dovalle :

« Je me trouvais, dit-il, un jour, rapporteur, dans les bureaux de la « Chambre, d'une commission, laquelle avait pour président M. Cros-
« nier (*) ; mon rapport terminé, j'allai le lui soumettre.

« Monsieur Crosnier, lui dis-je, en tirant le manuscrit de ma poche,
« vous souvient-il du jour — il y a quarante ans de cela — où deux
« jeunes auteurs, pareils d'âge, d'air et de contenance, se présentèrent à
« M. le Directeur de la Porte Saint-Martin ? Ils déposèrent entre ses
« mains, comme je le fais aujourd'hui, à cela près de leur embarras, un
« cahier plus gros que celui-ci, fruit de leur collaboration fraternelle.
« Ce directeur, accessible et encourageant, vous le connaissez. Des deux
« aspirants aux palmes de la scène, l'un est tombé à quelques jours de
« là, frappé d'une balle ; l'autre, dont la vocation refoulée n'a pu sur-
« vivre à cette perte, regardez-le bien, Monsieur le Directeur, c'était
« moi. »

(*) *Crosnier*, François-Louis, député au Corps législatif, sous l'Empire, du département de Loir-et-Cher, avait été, en 1830, Administrateur du théâtre de la *Porte-Saint-Martin*, alors très tombe et qu'il parvint à relever et remit prospère entre les mains d'Harel, en 1832.

dans ses plus chères affections. Voici la lettre touchante et pleine d'effusion qu'il lui écrivit à cette occasion :

Paris, ce 1^{er} décembre 1829.

MONSIEUR,

Préparez vos forces, car vous allez en avoir besoin pour soutenir la nouvelle que j'ai à vous annoncer.

Dovalle, mon bon ami Dovalle, a été blessé dangereusement, en duel, le 29 novembre dernier ; tous les secours de l'art ont été inutiles : quelques heures après il avait cessé de vivre.

Je n'ai point de consolations à vous offrir ; moi, son ami, j'en ai aussi besoin que vous ; il ne vous reste qu'à pleurer la perte affreuse que nous faisons, vous, d'un fils bien aimé ; moi, d'un camarade d'enfance.

Étranger à la fatale querelle dont nous pleurerons à jamais le résultat, j'ai eu la douleur d'apprendre trop tard cet épouvantable accident ; j'ai couru, j'ai volé, mais il n'était plus temps !!!

Sa famille a constamment occupé ses dernières pensées ; un seul nom étranger s'y mêlait et c'était le mien ; permettez-moi, Monsieur, de m'en glorifier à jamais !!

Si quelque chose pouvait adoucir l'amertume de nos regrets, je vous dirais qu'une foule immense d'amis a accompagné sa dépouille mortelle et que nos hommes les plus illustres se sont fait un honneur de lui rendre les derniers devoirs.

Chargé des volontés suprêmes de mon ami, je me suis mis de suite à la tête de ses affaires ; j'ai le dessein de tout arranger et de tout mettre en ordre, et pour cela j'ai besoin d'être autorisé par une lettre spéciale de vous que j'attends dans le plus bref délai.

Il me reste une prière à vous faire : Charles m'avait mis depuis longtemps dans la confiance de son génie ; ses poésies, revues et classées avec soin, étaient déjà sous presse quand le fatal accident est arrivé. J'ai pris, aujourd'hui même, sur la tombe de mon ami, l'engagement sacré de réaliser ses espérances de gloire et de faire vivre son nom ailleurs que dans notre souvenir.

Je sollicite donc de vous l'autorisation de m'emparer de ses œuvres, d'y mettre une notice biographique et de les faire paraître, sous son nom, dans le plus bref délai possible.

Dépenses, soins, travaux, tout cela me regarde, votre autorisation seule est tout ce que je vous demande.

Charles m'a légué le soin de sa gloire, il ne sera pas dit que j'aurai

répudié un pareil héritage. Dans le cas seulement où le succès dépasserait toute espérance et où les profits couvriraient bien au-delà les débours, je ne serais plus que votre mandataire et tout excédent vous serait remboursé.

Adieu, mon cher Monsieur, je n'ose vous dire d'avoir du courage, car je ne puis moi-même vous en donner l'exemple ; pourtant songez que vous avez sa mère à consoler !!

Charles LOUVET.

Les rapports entre Paris et la province étaient loin d'avoir, en ce temps-là, la rapidité qu'ils ont aujourd'hui, et cette lettre mit sans doute plusieurs jours à parvenir à Montreuil, car l'avis de la fatale nouvelle l'y aurait précédée, il paraît, par la voie du journal, le seul sans doute qu'on y reçût alors et qu'on venait lire dans un café¹, rendez-vous habituel des diverses notabilités de la petite ville, dont il formait l'une des principales attractions.

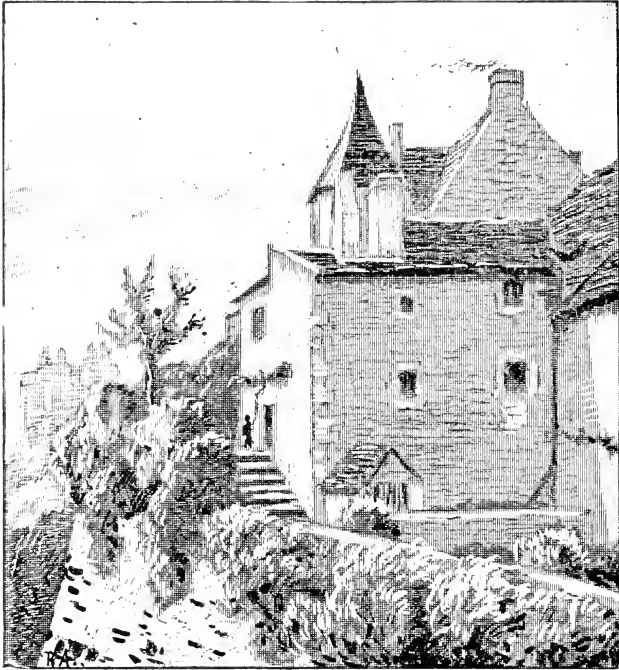
On peut juger facilement de l'effet que produisit dans ce cercle d'intimes, journellement en relations avec le pauvre père, le récit d'un événement aussi tragique et aussi soudain, avec quelle promptitude il se propagea, et de combien de commentaires et de doléances il fut accompagné.

Peu fait pour diminuer l'instinctive méfiance que la bourgeoisie avait pour Paris et que la révolution de

¹ Celui du père de Lucien Arnault, fondateur de l'*Hippodrome* et des *Arènes matinales* ; d'Alphonse Arnault, acteur et auteur dramatique très distingué, et de la mère de M^{me} Réjane.

juillet, qui approchait, ne devait que trop justifier, il était moins propre encore à la réconcilier avec ces carrières où le bruit et l'éclat de la réputation remplaçaient la sécurité des positions modestes, mais exemptes de dangers qui s'exercent à l'ombre du clocher.

Les parents de Dovalle étaient justement estimés, avons-nous dit ; ils reçurent toutes les consolations que la banalité de nos usages sociaux nous oblige à offrir aux familles éplorées ; mais jamais le malheureux père ne put, comme nous le verrons, se relever de ce nouveau et cruel coup du sort.



Montreuil-Bellay — Maison Dovalle (intérieur)

IX

Fidèle exécuteur des derniers vœux de son ami et de la promesse qu'il avait faite à son père, Louvet se mit aussitôt en état de tenir son pieux serment. Dovalle, comme il l'écrivait, avait réuni lui-même ses meilleures poésies et était, lors de sa mort, sur le point de les

publier. Profitant du mouvement de sympathie que cette fin malheureuse avait provoqué autour de son nom et des regrets qu'elle inspirait, ses amis s'efforcèrent de l'entretenir en faveur de l'œuvre et, s'adressant au chef de l'*École romantique* lui-même, V. Hugo, dont la haute autorité, quoique encore discutée, s'affirmait chaque jour avec une autorité croissante, le prièrent de recueillir et de mettre sous son patronage cette chère épave du naufrage de tant d'espérances détruites en un instant. Il accepta avec empressement. Pavie, qui était à cette époque un des familiers de la maison du maître, nous a transmis l'écho de l'inoubliable impression que produisit sur tous la lecture de la *lettre-préface* qu'il écrivit aux éditeurs du recueil des poésies de Dovalle à cette occasion :

« Il nous la lut, dit-il, un soir, veille de l'impression, « au coin de son feu, plus attractif encore par ce terrible hiver de 1829. Je l'entends énumérer avec sa « puissance d'antithèses : « *tout ce que de fleurs, de fêtes, « de printemps, de matin, de jeunesse, renferme ce porte- « feuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet !* »

« Je l'entends identifier, avec une sympathie qui me « troubla, sa cause à lui, sa cause de novateur persé- « cuté, à des causes moins respectables et, de sa voix « profonde et vibrante, redire le mot de Luther : *invideo « quia quiescunt !* »

On était en pleine bataille *romantique*, à la veille de la représentation d'*Hernani*, à la *Comédie-Française*¹ ; le moment était donc bien choisi pour lancer l'œuvre d'un poète de la nouvelle école qui avait combattu à l'avant-garde de son parti.

Il restait à trouver un éditeur qui voulût bien se charger d'offrir au public, sous son nœud de crêpe noir, cette petite gerbe poétique, et n'en fit pas une question de spéculation.

¹ Elle eut lieu le 25 février 1830.



*Montreuil-Bellay — Maison Dovalle
(Ancienne rue des Bancs)*

X

A l'enseigne et sous l'invocation du dieu Mars existait, en ce temps, au Palais-Royal, un éditeur de figure originale que les lettrés et les écrivains connaissaient

bien pour son désintéressement et les services qu'il leur avait rendus : c'était Ladvoat.

Il avait débuté, en qualité de simple libraire vendant des *nouveautés*, dans la galerie de bois, puis s'était installé, comme éditeur, aux n^{os} 197 et 198.

Jules Janin a fait remarquer que c'est lui qui, le premier, en payant aux auteurs la valeur de leurs manuscrits, a permis à l'homme de lettres de vivre du produit de sa plume et de son travail, et M. Ed. Thiéry, l'ancien Administrateur du *Théâtre-Français*, disait que son magasin fut pour beaucoup d'hommes de cette génération-là « le vestibule de l'Académie et de la Chambre des pairs ».

« C'était l'éditeur intelligent et généreux, hardi et « prodigieux, ajoute M. A. Challamel¹ ; il n'avait pas « inventé la réclame, mais elle était venue naturelle- « ment à lui, dans un moment où l'annonce existait à « peine et où la quatrième page des journaux n'était « pas encore affirmée à l'affiche. Ami de tous les publi- « cistes, il avait à sa disposition les meilleures plumes « de la presse. On rendait compte des ouvrages qu'il « publiait. Ses prospectus étaient rédigés par de char- « mants esprits et il payait un bon livre comme on ne « payerait aujourd'hui qu'un scandale. »

¹ *Souvenirs d'un hugolâtre*, p. 337.

Le 18 février 1830, V. Hugo envoyait sa *lettre aux éditeurs* à Ladvoat en l'accompagnant de ce billet : « *Voilà, Monsieur, quelques pages pour grossir le livre de M. Dovalle ; c'est peu de chose, mais je l'offre de bien bon cœur, etc.* » ; toutefois il ne dédaignait pas, un peu plus tard, d'en faire l'*avant-propos* de son drame, lorsque la pièce parut, le 9 mars suivant, en librairie ¹.

Cette *lettre-préface* servit d'introduction et de viatique au livre de Dovalle qui fut publié, le 24 février 1830, sous ce titre : *Le Sylphe*, auquel il aimait à se comparer dans une pièce placée en tête de ses poésies ², que précédait une courte et touchante notice biographique de Ch. Louvet. Il rappelait, avec sa couverture encadrée de filets noirs et son urne funéraire en guise de marque d'imprimeur, le voile de tristesse sous lequel sa muse se présentait dans le monde.

Aussi lui fit-on un chaleureux accueil et le succès dépassa toutes les prévisions ; ce que le temps lui-même et la maturité de son talent n'auraient peut-être pas fait pour sa gloire, l'auréole du malheur l'accomplit en un jour pour sa célébrité momentanée.

¹ V. *Œuvres complètes*, t. III, *Hernani* (édit. Renduel, 1836), l'extrait de cette lettre : « l'auteur de ce drame écrivait, il y a peu de semaines, à propos d'un poète mort avant l'âge, etc... »

² Alex. Dumas, père, a également donné sur le même sujet une poésie, mais très inférieure à celle de Dovalle.

Ses amis songèrent alors à utiliser cet élan d'enthousiasme afin d'organiser une manifestation sur sa tombe. Une souscription fut ouverte pour lui élever, avec le bénéfice du produit de son œuvre, un monument au cimetière Montmartre, et elle réunit promptement la somme nécessaire.

Érigé à deux cents mètres environ de l'entrée principale dans la première allée de gauche ¹, il se compose d'une simple colonne de marbre blanc, entourée d'une grille et surmontée d'une coupe noire, image de celle que, suivant l'heureuse expression de Pavie, « Dovalle « avait effleurée de ses lèvres et où les oiseaux du ciel « viennent boire. »

On a gravé sur le fût de cette colonne deux vers tirés de sa pièce, le *Premier Chagrin*, qui forment un douloureux contraste entre la réalité et le confiant espoir qu'il avait dans la destinée :

L'avenir n'a pour moi qu'un gracieux sourire,
J'ai dix-huit ans ; mon âge est presque le bonheur.

L'inauguration en fut fixée au samedi 8 mai 1830, à 7 heures du matin, et, pour lui donner un caractère plus solennel, on résolut d'y convier non seulement les com-

¹ Aujourd'hui 30^e division, 2^e ligne, n^o 38.

patriotes et les amis qui avaient assisté aux funérailles, mais ceux plus nombreux qui l'avaient connu et ses admirateurs inconnus qu'on n'avait pas eu le temps d'inviter, en novembre, ou qui se laissèrent arrêter par l'éloignement et la saison rigoureuse. Tous vinrent, empressés, cette fois, et ne refusèrent pas, en ce beau mois des feuilles naissantes et des fleurs qui souriait à leur jeunesse, l'aumône d'un peu de pitié à cette tombe si tôt entr'ouverte.

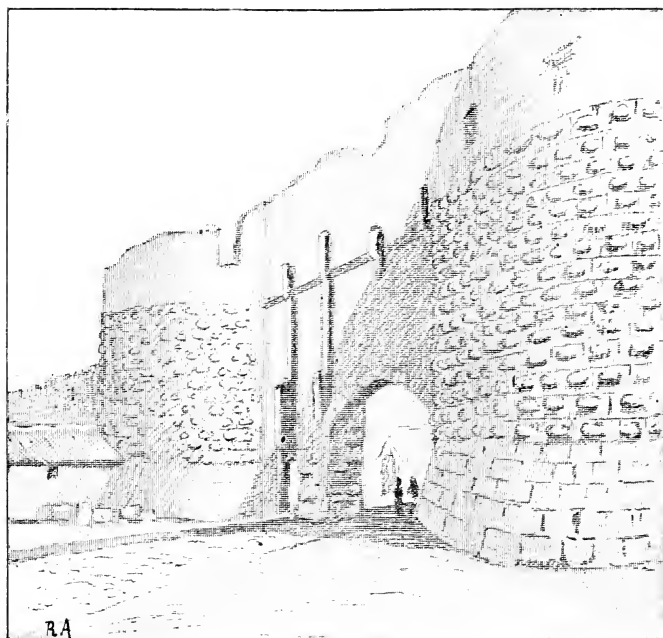
Gustave Drouineau, que le récent et brillant succès de son drame, *Rienzi*¹, avait mis en évidence, traduisit, quoiqu'il ne fût pas en relations personnelles avec Dovalle, en des stances inspirées, les sentiments de toute l'assistance ; Philippe Boucher récita une autre poésie d'une composition non moins heureuse², et Charles Louvet lut, dit le *Sylphe*, dans son numéro du surlendemain, 10 mai³, un discours « empreint d'une « sensibilité profonde et d'une douloureuse éloquence. « Quelques autres personnes, ajoute-t-il, prononcèrent « avec émotion de touchantes paroles ; chaque cœur « était attendri, chaque paupière était humide. »

¹ V. J. Janin, *Littérature dramatique*, t. I, p. 77.

² Nous les publions plus loin avec les autres pièces qui forment son *tombeau*.

³ V. l'extrait du compte-rendu de la cérémonie qu'il en fit et reproduit dans l'édition de 1868, p. 210.

Qu'est devenu depuis lors ce pauvre petit mausolée ? Les amis se sont dispersés ; les graves soucis de la vie ont occupé leur esprit et, lentement mais certainement, sans qu'une main pieuse vint en effacer les traces, se sont produits l'indifférence et... l'oubli qui arrachait à V. Pavie ce cri du cœur : « Il est encore quelque chose « de plus triste que cette mort, c'est l'oubli, c'est le « passé, c'est l'herbe qui, partie d'une tombe, monte, « s'étend, foisonne et recouvre un monde tout entier, « de 1829 à 1869 ! »



Montreuil-Bellay — La porte Saint-Jean

XI

De ces combattants d'un jour rassemblés, il était parti le premier, lui, le plus brillant, devant l'appel, mais depuis, combien d'autres, en effet, l'avaient suivi ?

Parmi les membres mêmes de cette famille unie, il n'avait fait qu'ouvrir la marche, et sa fin ne fut que le prologue d'une série de drames qui commencent, ainsi

que nous l'avons vu, à sa naissance et se continuent avec le suicide du malheureux père, que le poids de sa douleur accable et qui, ne pouvant supporter le fardeau désormais trop lourd de l'existence, va brusquement en briser le cours et se réfugier dans la mort, le 1^{er} janvier 1835, aux environs de Saumur, après avoir mis son service, ainsi que ses affaires personnelles, en ordre et attendu l'époque où son plus jeune fils, Firmin, qu'il avait à cette fin retiré du commerce, fût en âge de le remplacer dans sa perception du Puy-Notre-Dame.

Mais celui-ci s'étant vu, à la suite de démarches infructueuses auprès de Félix Bodin, représentant de Saumur¹, nommé, contre son gré, à la perception de Gennes-sur-Loire, au lieu de celle qu'il postulait, grâce encore seulement à la protection du Receveur particulier qui connaissait la haute probité de son père, qu'il avait coutume d'appeler « le plus honnête homme du département », ne put se résigner à l'idée de se séparer des siens, de son pays natal et peut-être aussi de quelque secrète attache de cœur.

Dans la nuit où il devait quitter sa famille, le 2 juillet 1835, alors que les voitures de déménagement étaient déjà chargées et prêtes à partir, devant les murs

¹ Historien, ancien collaborateur de M. Thiers dans la première édition de son *Histoire de la Révolution*.

nus de cette habitation tant aimée et maintenant vide, poursuivi certainement par le souvenir de la mort de son frère et de son père, il n'eut pas la force non plus de surmonter cet obsédant cauchemar et mit fin à ses jours.

Lorsque les déménageurs arrivent, les lueurs de l'aurore, qui devait marquer l'heure du départ, éclairent un lugubre spectacle ; vainement ils l'appellent, les hurlements plaintifs de sa fidèle chienne de chasse, Flore, répondent seuls à ces cris ; on force la porte et l'intelligent animal conduit les témoins de cette scène jusqu'à la cave où on le trouve baignant dans une mare de sang, son fusil de chasse auprès de sa main et ayant à côté de lui le portefeuille de son frère¹, Charles, sur lequel on lit, à demi effacés par les larmes, ces vers² qui témoignent de l'état de son âme et de quelque amour probablement non partagé :

Comme mon frère, moi, je voulais une femme,
Une femme aux doux yeux, qui promet le bonheur,
Et je vous vis ; alors..., j'ai senti dans mon âme
.
Mais il faudrait de l'or ; l'or est la clef du cœur !

¹ Cette sanglante relique est aujourd'hui déposée à la bibliothèque de Saumur.

² Toute la famille, peu ou prou, s'était adonnée à la poésie.

Les deux sœurs n'échappèrent pas à l'étrange fatalité qui semblait s'être attachée à cette famille : l'une d'elles, Clara, mariée à un médecin, M. Édouard Chaillery, en 1832, perdit successivement tous ses enfants ; l'autre, après avoir épousé un jeune et intelligent avocat d'Angers ¹, resta veuve au bout de onze mois de ménage et eut la douleur de voir mourir, à 29 ans, un fils né de cette union.

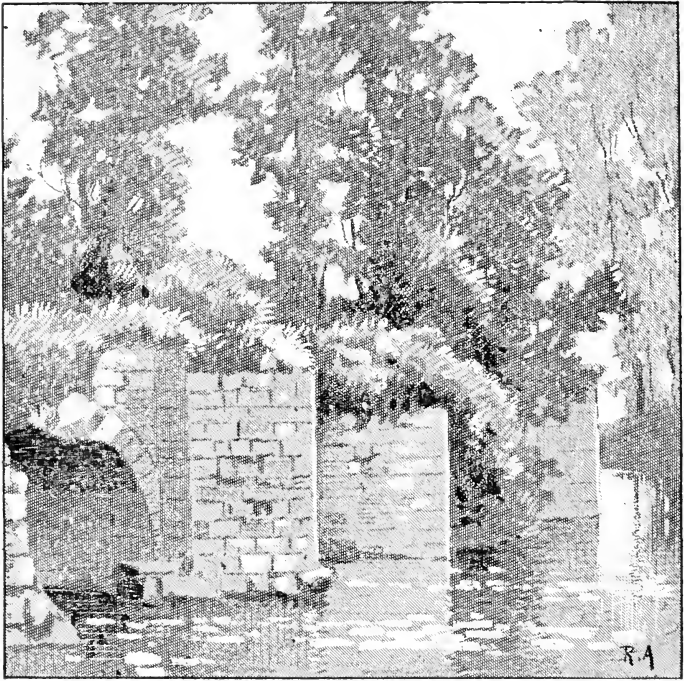
Remariée, en 1842, à un conducteur des ponts et chaussées, elle semblait avoir trouvé le port, quand un soir de 1878, revenant de tournée, en voiture publique, celui-ci cède sa place d'intérieur à un pauvre père de famille tenant un enfant malade dans ses bras et monte sur l'impériale ; la voiture verse, il est précipité sous les pieds des chevaux, tandis que les voyageurs de l'intérieur n'ont aucun mal, et meurt des suites de ses blessures peu de temps après.

Seule, l'aînée des sœurs du poète, Clara, survécut à tous ces désastres et, dans sa vieillesse solitaire, sa pensée, remontant le cours tourmenté de la vie, conservait, à côté de ces pâles figures de spectres, le religieux souvenir de l'étoile matinale qui avait brillé dans sa famille à l'aube de 1830 et dont un rayon avait glissé sur elle en

¹ Aimé Guilbault, qui avait fondé dans cette ville un journal d'opposition libérale.

semblant, un moment, lui promettre des reflets de gloire et non ces sombres deuils.

Elle se reportait souvent vers cette douce image des jeunes années écoulées au milieu du calme et du bonheur, qui lui apparaissait comme une éclaircie à travers les nuages et, dans son idolâtre affection pour son frère bien aimé, Charles, se demandait, dit M. Claretie, devenu son confident, « si le poète du *Sylphe* et de la *Bergeronnette* était oublié ».



Montreuil-Bellay — Ruines du vieux pont

XII

Mais la mort, en portant autour d'elle ses ravages dans cette famille, loin d'effacer le nom de Dovalle, l'avait, par son malheur même, rendu populaire dans le pays qu'elle avait habité et où son histoire était restée à l'état d'effrayante légende.

Le livre du poète était d'ailleurs devenu rare, ses poésies n'étaient guère connues que d'un petit nombre de

bibliophiles, privilégiés de la fortune, assez riches ou assez heureux pour les posséder, et l'on n'en parlait que d'après divers morceaux reproduits dans toutes les anthologies.

Malgré l'attachement de ses compatriotes et l'admiration de quelques fervents de lettres, épris de poésie ou de *romantisme*, son œuvre, ébauche d'un jour qui n'avait pas eu de lendemain, menaçait donc de sombrer dans le flot montant des productions littéraires sans cesse grandissantes de notre époque, lorsque cette sœur et Louvet, parvenu au faite de la fortune, qui avaient voué à sa mémoire un culte pieux, résolurent de la faire revivre parmi nous en en donnant une nouvelle et plus complète édition de ses poésies, à laquelle l'intelligent éditeur Charpentier prêta le concours de sa bonne volonté et de sa réputation.

Elle parut en 1868¹ et reçut dans le monde littéraire qui attendait cette réimpression avec impatience, et particulièrement en Anjou, parmi ceux qui s'enorgueillissent des gloires de la petite patrie, l'accueil le plus chaleureux.

La presse parisienne lui accorda de flatteurs éloges dans des comptes rendus dus à la plume d'éminents critiques : MM. le comte H. de Vielcastel dans la *France* ;

¹ Un vol. in-16, Paris, 1868, 221 pp.

Louis Esnault dans le *Constitutionnel* ; Jules Levallois dans l'*Opinion nationale*, et Cuvillier-Fleury dans les *Débats*.

La presse locale ne lui fut pas moins favorable ; la *Revue de l'Anjou*¹, le *Journal de Maine-et-Loire* (article de M. Biéchy, reproduit par la *Loire illustrée* de Tours), rendirent hommage à l'heureuse idée qui avait inspiré cette réédition.

Quant à l'auteur de tous ces maux, *Mira*, pas une parole haineuse, avons-nous dit, n'avait échappé aux lèvres mourantes de Dovalle contre lui, car il n'avait jamais connu ce sentiment, et Louvet, imitant sa résignation, écrivait : « Et nous aussi, nous serons généreux
« à son exemple. Puisse-t-il, celui-là, avoir une vie pleine
« de jours, des paroles de paix à son lit de mort, une
« famille pour lui fermer les yeux et des amis pour
« pleurer sur sa tombe ! »

Hélas ! ce vœu ne s'est pas réalisé et, malgré la pensée de charité chrétienne qui l'a dicté, il sonne pour la postérité comme le ton prophétique d'une malédiction ; car, depuis ce jour-là, il semble avoir porté le triste châtiment de l'homme qui n'a su ni respecter le talent et la jeunesse dans sa fleur, ni se montrer indulgent aux écarts de son effervescente ardeur.

¹ 4^e série, t. III, 1868, p. 187.

Rien plus ne lui réussit et l'étrange fatalité qui poursuivait Dovalle et sa famille s'attacha également à ses pas, dit M. Jules Janin ¹ :

Il passait dans la rue et, bien que le combat ait été loyal en toutes choses, à peine si ses amis lui tendaient une main dédaigneuse. Il avait une place, il la perdit ; une fortune, il perdit sa fortune ² et il ne fit plus que mener une vie errante et vagabonde, vivant à grand'peine et entraînant dans sa misère une jeune femme aimée et honorée de tous.

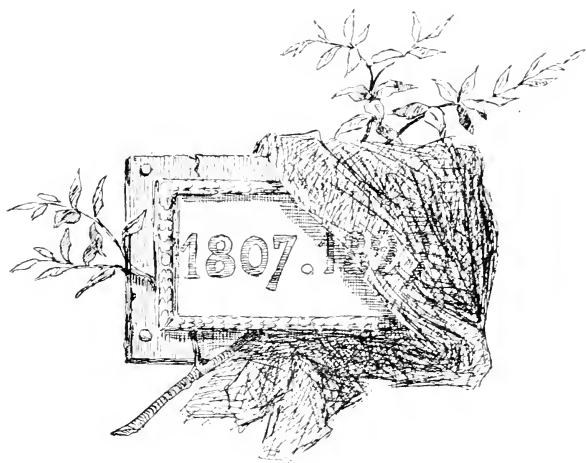
Enfin, il est mort obscurément et chacun disait : Pauvre Dovalle !

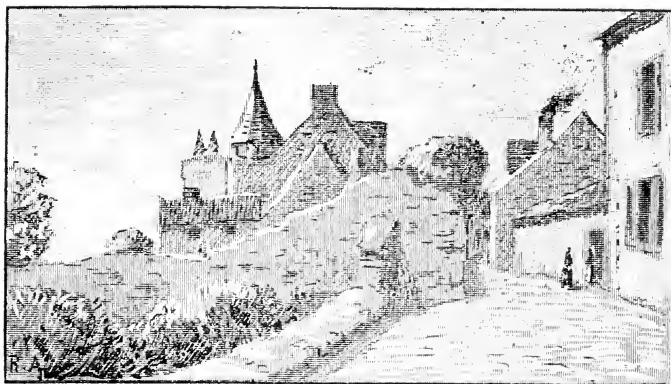
Il n'est pas bon d'avoir ses mains tachées de sang ; il n'est pas bon d'entendre sans cesse à son oreille déchirée le râle d'un malheureux qu'on aura tué pour un mot, pour un coup d'œil, pour un rien !

C. BALLU.

¹ *Littérature dramatique*, t. I, p. 74.

² Son père avait amassé une petite fortune qu'il dut employer à désintéresser ses créanciers, ainsi qu'à liquider ses affaires embarrassées, et, ruiné, il dut à 75 ans rentrer au théâtre où le succès désormais l'abandonna.





*Montreuil-Bellay — Ancienne rue des Bancs
Maison où est né Dovalle*

LETTRE AUX ÉDITEURS

Vous me demandez, Messieurs, ce que je pense des poésies de M. Dovalle dont vous avez bien voulu m'envoyer le manuscrit, et vous paraissez croire que l'expression de mon opinion personnelle ajouterait quelque intérêt à cette publication déjà si intéressante par elle-même. C'est de votre part, Messieurs, une erreur obligeante pour moi, mais c'est une erreur. Ma voix est loin d'avoir l'autorité que vous semblez lui supposer. Il faut,

pour agir puissamment sur les intelligences, deux choses : génie et conviction. Je sais qu'une de ces deux choses me manque, et, en conscience, ce n'est pas la conviction. Ce n'est donc pas ma parole qui, par son influence ou son retentissement, pourra contribuer en rien au succès de ces poésies. D'ailleurs, malheureusement pour vous qui l'avez connu, et pour moi qui aurais pu le connaître, M. Dovalle n'a besoin maintenant de qui que ce soit pour réussir. En littérature, le plus sûr moyen d'avoir raison, c'est d'être mort.

N'insistez donc pas, Messieurs, pour avoir de moi, sur les poésies de M. Dovalle, une opinion qui vaille la peine d'être controversée. Et puis, ce manuscrit du poète tué à vingt ans réveille de si douloureux souvenirs ! Tant d'émotions se soulèvent en foule sous chacune de ces pages inachevées ! On est saisi d'une si profonde pitié au milieu de ces odes, de ces ballades orphelines, de ces chansons toutes saignantes encore ! Quelle critique faire, après une si poignante lecture ? Comment raisonner ce qu'on a senti ! Quelle tâche impossible pour nous autres surtout, critiques peu déterminés, simples hommes d'art et de poésie ! Aussi, Messieurs, après avoir lu ce manuscrit, n'est-ce pas de l'opinion, mais de l'impression qui m'en reste que je vous entretiendrais volontiers.

Et d'abord, Messieurs, ce qui frappe en commençant

cette lecture, ce qui frappe en la terminant, c'est que tout, dans ce livre d'un poète si fatalement prédestiné, tout est grâce, tendresse, fraîcheur, douceur harmonieuse, suave et molle rêverie. En y réfléchissant, la chose semble plus singulière encore. Un grand mouvement, un vaste progrès avec lequel sympathisait complètement M. Dovalle, s'accomplit dans l'art. Ce mouvement n'est qu'une conséquence naturelle, qu'un corollaire immédiat de notre grand mouvement social de 1789. C'est le principe de liberté qui, après s'être établi dans l'État et y avoir changé la face de toute chose, poursuit sa marche, passe du monde matériel au monde intellectuel et vient renouveler l'art comme il a renouvelé la société. Cette régénération, comme l'autre, est générale, universelle, irrésistible. Elle s'adresse à tout, réédifie tout, refait à la fois l'ensemble et le détail, rayonne en tous sens et chemine en toutes voies. Or (pour n'envisager ici que cette particularité), par cela même qu'elle est complète, la révolution de l'art a ses cauchemars, comme la révolution politique a eu ses échafauds. Cela est fatal. Il faut les uns après les madrigaux de Dorat, comme il fallait les autres après les petits soupers de Louis XV. Les esprits, affadis par la comédie en paniers et l'élégie en pleureuses, avaient besoin de secousses, et de secousses fortes. Cette soif d'émotions violentes, de

beaux et sombres génies sont venus de nos jours la satisfaire. Et il ne faut pas leur en vouloir d'avoir jeté dans vos âmes tant de sinistres imaginations, tant de rêves horribles, tant de visions sanglantes. Qu'y pouvaient-ils faire ? Ces hommes, qui vous paraissent si fantasques et si désordonnés, ont obéi à une loi de leur nature et de leur siècle. Leur littérature, si capricieuse qu'elle semble et qu'elle soit, n'est pas un des résultats les moins nécessaires du principe de liberté qui désormais gouverne et régit tout d'en haut, même le génie. C'est de la fantaisie, soit ; mais il y a une logique dans cette fantaisie.

Et puis, le grand malheur après tout ! Bonnes gens, soyons tranquilles. Pour avoir vu 93, ne nous effrayons pas tant de *la terreur* en fait de révolution littéraire. En conscience, tout *satanique* qu'est le premier, et tout *frénétique* qu'est le second, Byron et Maturin me font moins peur que Marat et Robespierre.

Si sérieux que l'on soit, Messieurs, il est difficile de ne pas sourire quelquefois, en répondant aux objections que l'ancien régime littéraire emprunte à l'ancien régime politique, pour combattre toutes les tentatives de la liberté dans l'art. Certes, après les catastrophes qui, depuis quarante ans, ont ensanglanté la société et décimé la famille, après une puissante révolution qui a fait des places de Grève dans toutes nos villes, et des champs de

bataille dans toute l'Europe, ce qu'il y a de triste, d'amer, de sanglant dans les esprits, et par conséquent dans la poésie, n'a besoin ni d'être expliqué ni d'être justifié. Sans doute la contemplation des quarante dernières années de notre histoire, la liberté d'un grand peuple qui éclot géante et écrase une bastille à son premier pas, la marche de cette haute république qui va les pieds dans le sang et la tête dans la gloire, sans doute ce spectacle, quand la raison nous montre qu'après tout et enfin c'est un progrès et un bien, ne doit pas inspirer moins de joie que de tristesse ; mais, s'il nous réjouit par notre côté divin, il nous déchire par notre côté humain, et notre joie même y est triste. De là, pour longtemps, de sombres visions dans les imaginations et un deuil profond mêlé de fierté et d'orgueil, dans la poésie.

Heureux pour lui-même le poète qui, né avec le goût des choses fraîches et douces, aura su isoler son âme de toutes ces impressions douloureuses, et, dans cette atmosphère flamboyante et sombre qui rougit l'horizon longtemps encore après une révolution, aura conservé rayonnant et pur son petit monde de fleurs, de rosée et de soleil !

M. Dovalle a eu ce bonheur d'autant plus remarquable, d'autant plus étrange chez lui, qui devait finir d'une telle fin et interrompre si tôt sa chanson à peine

commencée ! Il semblerait d'abord qu'à défaut de douloureux souvenirs, on rencontrera dans son livre quelque pressentiment vague et sinistre. Non : rien de sombre, rien d'amer, rien de fatal. Bien au contraire : une poésie toute jeune, enfantine parfois ; tantôt les désirs de Chérubin, tantôt une sorte de nonchalance créole ; un vers à gracieuse allure, trop peu métrique, trop peu rythmique, il est vrai, mais toujours plein d'une harmonie plutôt naturelle que musicale ; la joie, la volupté, l'amour ; la femme surtout, la femme divinisée, la femme faite muse ; et puis partout des fleurs, des fêtes, le printemps, le matin, la jeunesse ; voilà ce qu'on trouve dans ce portefeuille d'élégies déchirées par une balle de pistolet.

Ou, si quelquefois cette douce muse se voile de mélancolie, c'est, comme dans le *Premier Chagrin*, un accent confus, indistinct, presque inarticulé, à peine un soupir dans les feuilles de l'arbre, à peine une ride à la face transparente du lac, à peine une blanche nuée dans le ciel bleu. Si même, comme dans la touchante personification du *Sylphe*, l'idée de la mort se présente au poète, elle est si charmante encore et si suave, si loin de ce que sera la réalité, que les larmes en viennent aux yeux.

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur !
Oh ! laissez-moi pour unique richesse
De l'eau dans une fleur ;

L'air frais du soir ; au bois une humble couche ;
Un arbre vert pour me garder du jour...
Le Sylphe, après, ne voudra qu'une bouche
Pour y mourir d'amour !

Certes, cela ne ressemble guère à un pressentiment.

Il me semble, Messieurs, que cette grâce, cette harmonie, cette joie qui s'épanouit à tous les vers de M. Dovalle, donne à cette lecture un charme et un intérêt singuliers. André Chénier, qui est mort bien jeune également, et qui pourtant avait dix ans de plus que votre poète, André Chénier a laissé aussi un livre de douces et folles élégies, comme il dit lui-même, où se rencontrent bien çà et là quelques iambes ardents, fruit de ses trente ans, et tout rouges des réverbérations de la lave révolutionnaire ; mais dans lequel dominant, ainsi que dans le livre charmant de votre ami, la grâce, l'amour, la volupté. Aussi, quiconque lira le recueil de M. Dovalle sera-t-il longtemps poursuivi par la jeune et pâle figure de ce poète, souriant comme André Chénier, et sanglant comme lui.

Et puis, Messieurs, cette réflexion me vient en terminant : dans ce moment de mêlée et de tourmente littéraire, qui faut-il plaindre, ceux qui meurent ou ceux qui combattent ? Sans doute, c'est pitié de voir un poète de vingt ans qui s'en va, une lyre qui se brise, un avenir qui s'évanouit ; mais n'est-ce pas quelque chose aussi

que le repos? N'est-il pas permis à ceux autour desquels s'amassent incessamment calomnies, injures, haines, jalousies, sourdes menées, basses trahisons; hommes loyaux auxquels on fait une guerre déloyale; hommes dévoués qui ne voudraient enfin que doter le pays d'une liberté de plus, celle de l'art, celle de l'intelligence; hommes laborieux qui poursuivent paisiblement leur œuvre de conscience, en proie d'un côté à de viles machinations de censure et de police; en butte de l'autre, trop souvent, à l'ingratitude des esprits mêmes pour lesquels ils travaillent; ne leur est-il pas permis de retourner quelquefois la tête avec envie vers ceux qui sont tombés derrière eux et qui dorment dans le tombeau? *Invideo*, disait Luther, dans le cimetière de Worms, *invideo, quia quiescunt*.

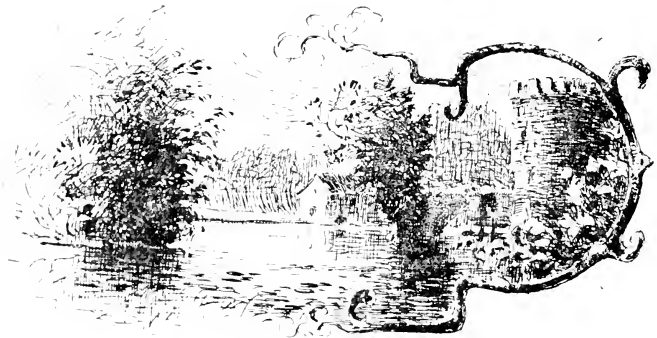
Qu'importe toutefois? Jeunes gens, ayons bon courage! Si rude qu'on nous veuille faire le présent, l'avenir sera beau. Le romantisme, tant de fois mal défini, n'est, à tout prendre, et c'est là sa définition réelle, que le *libéralisme* en littérature. Cette vérité est déjà comprise à peu près de tous les bons esprits, et le nombre en est grand; et bientôt, car l'œuvre est déjà bien avancée, le libéralisme littéraire ne sera pas moins populaire que le libéralisme politique. La liberté dans l'art, la liberté dans la société, voilà le double but auquel doivent

tendre d'un même pas tous les esprits conséquents et logiques, voilà la double bannière qui rallie, à bien peu d'intelligences près (lesquelles s'éclaireront), toute la jeunesse si forte et si patiente d'aujourd'hui, puis avec la jeunesse et à sa tête l'élite de la génération qui nous a précédés, tous ces sages vieillards qui, après le premier moment de défiance et d'examen, ont reconnu que ce que font leurs fils est une conséquence de ce qu'ils ont fait eux-mêmes, et que la liberté littéraire est fille de la liberté politique. Ce principe est celui du siècle et prévaudra. Les *ultras* de tout genre, classiques ou monarchiques, auront beau se prêter secours pour refaire l'ancien régime de toutes pièces, société et littérature, chaque progrès du pays, chaque développement des intelligences, chaque pas de la liberté fera crouler tout ce qu'ils auront échafaudé. Et, en définitive, leurs efforts de réaction auront été utiles. En révolution, tout mouvement fait avancer. La vérité et la liberté ont cela d'excellent que tout ce qu'on fait pour elles et tout ce qu'on fait contre elles les sert également. Or, après tant de grandes choses que nos pères ont faites et que nous avons vues, nous voilà sortis de la vieille forme sociale, comment ne sortirions-nous pas de la vieille forme poétique ? A peuple nouveau, art nouveau. Tout en admirant la littérature de Louis XIV si bien adaptée à sa

monarchie, elle saura bien avoir sa littérature propre, et personnelle, et nationale, cette France actuelle, cette France du dix-neuvième siècle, à qui Mirabeau a fait sa liberté et Napoléon sa puissance.

J'ai l'honneur d'être bien parfaitement,
Messieurs,
Votre très humble et très obéissant serviteur,

VICTOR HUGO.



BOUQUET DE FLEURS

Bretonnes - Angevines

Offert à Dovalle

par MM. Dominique CAILLÉ, Olivier DE GOURCUFF,
Émile GRIMAUD, Paul MOUSTIER,
Paul PIONIS, Eugène ROUSSEL et Paul SONNIÈS.

Poésies-Hommages

I

Il est mort dans sa fleur ; le terrestre séjour
N'a point flétri l'Enfant de la Muse, idolâtre,
Dont l'esprit, familier comme un grillon dans l'âtre,
Voltigeait comme un sylphe à la chute du jour.

Loin de ses chers parents et loin de son vieux bourg,
Il est mort pour avoir, lui, poète folâtre,
Froissé la vanité d'un homme de théâtre,
En affublant son nom d'un joyeux calembour.

Il est mort à vingt ans ; son cœur aimable, honnête,
Avait l'élan sans fin de la bergeronnette
Qui sautille, sautille en effleurant le sol.

Ses préludes légers que, triste, l'on exhume,
Font regretter les chants que ce doux rossignol
Rêvait, lorsqu'une balle ensanglanta sa plume !

Dominique CAILLÉ.

II

Heureux ceux que la Mort frappe au seuil de la vie !
Ils étaient autrefois les favoris des dieux.
Dovalle fit trop vite aux lettres ses adieux,
Mais son sanglant destin le rend digne d'envie.

Les coteaux, les prés verts, la terre des aïeux,
Parent ingénument sa jeune poésie ;
Comme l'oiseau qu'il a chanté, sa fantaisie
Rase le sol et d'un coup d'aile monte aux cieux.

Riche, car il eut mieux que les trésors du monde,
Sage, car il connut l'illusion féconde,
Il vécut dans la joie et mourut sans souffrir.

Près de l'arbre puissant, à la sève divine,
De Du Bellay, son humble arbrisseau peut fleurir :
Tous deux ont exprimé la douceur angevine.

III

*A M^{me} ***, sœur aînée de Dovalle.*

... Jeune ami que je n'ai pas connu.

J. LEFÈVRE.

(Épît. à André Chénier.)

Des songes d'avenir quand mon cœur est lassé,
Quand, lassé du présent, je regarde en arrière,
Je me plais aux tombeaux qui bordent la carrière
Où les pauvres humains en souffrant ont passé.

Mais je cherche toujours, pour prier sur leur cendre,
Ceux où vint se briser un luth aux doux accords ;
Je cherche les tombeaux qui recouvrent les corps
Des chantres qu'au trépas on vit trop tôt descendre.

Frappés par la misère ou la main du bourreau,
Jeunes hommes, je plains vos courtes destinées
Et je relis vos vers qui vaincront les années,
Gilbert, André Chénier, Hégésippe Moreau !

Moreau ! son souvenir bien souvent m'accompagne ;
Si le myosotis, au revers des buissons,
M'apparaît, ou parmi les flottantes moissons,
Je ne vois plus que lui dans toute la campagne.

— Voici les jours d'automne : ouvrant les durs sillons,
Le laboureur penché poursuit sa tâche austère,
Et le ver, qui vivait enfoui sous la terre,
Attire autour des bœufs les hardis oisillons.

L'un d'eux surtout me porte à la mélancolie,
L'un d'eux qui va, qui vient, qui n'est jamais troublé :
C'est la bergeronnette au corsage effilé,
C'est la bergeronnette à la plume jolie.

— Arrête-toi, lui dis-je, au bord de mon chemin ;
Suspends tes gais ébats, oiseau, ma voix est tendre,
Tous les deux nous chantons ; sans peur reste à m'entendre :
Le Poète aux oiseaux peut-il être inhumain ?

Un jour — depuis ce jour que de fois les prairies
Livrèrent aux faucheurs leur suave gazon,
Et des épais brouillards que de fois la saison
Aux troncs nus arracha leurs parures flétries ! —

Un jour, par les prés verts, pâle et baissant les yeux,
Un jeune homme s'en va, loin des routes tracées ;
Son large front renferme un essaim de pensées ;
Quoiqu'il n'ait que vingt ans, il marche soucieux.

Il veut gagner un nom, la gloire le tourmente,
Sa bouche a le secret des sons mélodieux ;
Solitaire, il va donc s'égarant en tous lieux,
Et demandant aux bois la Muse, son amante.

Un oiseau tout-à-coup, un oiseau, son pareil,
Une bergeronnette et pimpante et volage,
Saute devant ses pas et court sous le feuillage
Boire au ruisseau prochain qui scintille au soleil.

Et le rêveur se sent inondé de tendresse ;
A ce charmant lutin qui semble s'animer
Et dire : — Je possède un cœur qui peut t'aimer ! —
A l'oiseau sémillant le poète s'adresse ;

Et dans des vers touchants il lui jure amitié,
Sa main le défendra de la serre cruelle...
Mais toi-même, pourquoi t'enfuir à tire-d'aile ?
— Un coup de feu, là-bas, retentit ! — O pitié !

Oui, c'est grande pitié de voir une espérance
Ravagée en un germe et si vert et si beau ;
Lorsqu'un plomb détesté met Dovalle au tombeau,
Oui, c'est une pitié, c'est un deuil pour la France !

— La rose se formait, chef-d'œuvre du printemps ;
Son calice était plein d'une essence odorante,
Et du vent parfumait déjà l'haleine errante...
Mais la voilà brisée, hélas ! par les autans !

Au sein de la campagne attentive et ravie,
Le jeune rossignol préludait à son chant
De soir en soir plus pur... Et voilà qu'un méchant
Sur la terre a jeté le rossignol sans vie ! —

Ah ! je pleure ton sort, pauvre barde expirant ;
Dovalle ! je te pleure, et je ne me console
Qu'en regardant ton front où brille une auréole :
Parmi nos doux chanteurs nous te gardons un rang !

Émile GRIMAUD.

IV

Vive, gaie et pimpante, et frétilant sans trêve,
Dans les grands prés ombreux où dorment les bœufs blancs,
Le long des gais ruisseaux et de la blonde grève
Et sur les nénuphars des paisibles étangs,
Tout le jour babillant sa douce chansonnette,
D'un pas lesté et joli court la bergeronnette !

N'est-il pas de ta Muse une fidèle image,
L'oiseau dont tu peignis les ébats gracieux ?
Muse alerte et coquette, au charmant gazouillage,
Qui traduisait ton rêve en vers mélodieux,
Et, dans le frais matin que le soleil caresse,
Chantait, belle d'amour, de joie et de jeunesse.

De la bergeronnette elle eut toute la grâce,
Hélas ! comme elle aussi, la fragile beauté.
Elle mourut soudain, comme l'oiseau trépassé,
Qui n'a pu du chasseur fuir la brutalité :
Il tombe, blessé, sur l'herbe qu'il ensanglante,
Et, plaintif, chante encor d'une voix expirante !

Triste mère, l'Anjou garde la souvenance
De l'enfant qui, jadis, excita son orgueil,
Et du jour où la mort brisa son espérance,
A son front elle a mis le noir bandeau de deuil :
A ce monde oublieux rappelant ta mémoire,
Fière, elle dit ton nom et célèbre ta gloire !

Paul Moustier.

V

La jeune alouette a quitté,
Depuis quelques heures à peine,
Son nid, au milieu de la plaine,
Entre deux sillons abrité.

Bien faible est encore son aile
Que le moindre vent fait ployer ;
Qu'importe ? Elle veut l'essayer.
L'infini bleu déjà l'appelle.

Vers le soleil, cette fleur d'or
Large ouverte au fond de l'espace,
Sans souci de l'autour rapace,
Elle tente un premier essor.

Elle croit qu'en fuyant la terre
Elle va s'enivrer d'air pur
Et que pour elle tout l'azur
Bientôt n'aura plus un mystère.

Et chantant la vie et l'espoir,
Et de l'aile rythmant son rêve,
Joyeusement elle s'élève...
Un coup de feu ! Tout devient noir...

Plus d'essor ! Plus de chansonnette !
L'oiseau tombe et meurt sur le sol,
Sans avoir pu porter son vol
Plus haut qu'une bergeronnette.

Paul PRONIS.

VI

Dovalle, le regret de ta chère voix frêle
Monte comme un parfum de notre Anjou fleuri,
Et sur les verts coteaux où ton enfance a ri
Ton âme en se jouant nous taquine de l'aile.

La nature t'a pris, mais tu revis en elle,
Immortellement beau malgré ton cœur meurtri,
Et nos campagnes d'or sont le pieux abri
Où vient ton souvenir, ainsi qu'une hirondelle.

Parfois, nous entendons voltiger tes chansons
Au-dessus des raisins et parmi les buissons
Où tu menais Chrysa d'une main enfantine,

Et nous sentons dans l'air imprégné de ta voix
Passer le faible écho d'un aveu d'autrefois
— Léger comme un pétale envolé d'églantine !...

VII

Hélas ! s'il avait pu rompre le noir destin,
Si la mort avait eu pitié de son matin,
Peut-être il eût conquis les rivages de gloire !
Il dort dans le pays natal. O blonde Loire,
O douceur du beau ciel angevin, vert coteau,
Redites quelquefois le nom écrit si tôt
Sur la pierre qui couvre une tombe sanglante ;
Quand l'ombre lamentable erre dans la nuit lente,
Élevez, pour répondre à son anxiété,
Un murmure d'amour et d'immortalité !...

Paul SONNIÈS.

POÉSIES COMPLÈTES

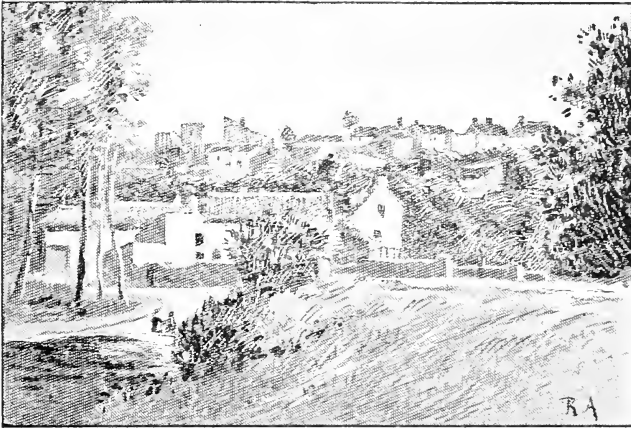
DE

Charles Doyalle



THE SYLPH

LE SYLPHE



Montreuil-Bellay — L'Ardenne

Le Sylphe

Lenis aura....

OVID.

L'aile ternie et de rosée humide,
Sylphe inconnu, parmi les fleurs couché,
Sous une feuille, invisible et timide,
J'aime à rester caché.

Le vent du soir me berce dans les roses ;
Mais quand la nuit abandonne les cieux,
Au jour ardent mes paupières sont closes :
Le jour blesse mes yeux.

Pauvre lutin, papillon éphémère,
Ma vie, à moi, c'est mon obscurité.
Moi, bien souvent, je dis : « C'est le mystère
« Qui fait la volupté ! »

Et je m'endors dans les palais magiques,
Que ma baguette élève au fond des bois,
Et dans l'azur des pâles véroniques
Je laisse errer mes doigts.

Quant tout-à-coup l'éclatante fanfare
A mon oreille annonce le chasseur,
Dans les rameaux mon faible vol s'égare,
Et je tremble de peur.

Mais, si parfois, jeune, rêveuse et belle,
Vient une femme, à l'heure où le jour fuit,
Avec la brise, amoureux, autour d'elle
Je voltige sans bruit.

J'aime à glisser, aux rayons d'une étoile,
Entre les cils qui bordent ses doux yeux ;
J'aime à jouer dans les plis de son voile
Et dans ses longs cheveux.

Sur son beau sein quand son bouquet s'effeuille,
Quand à la tige elle arrache un bouton,
J'aime surtout à voler une feuille
Pour y tracer mon nom...

Oh ! respectez mes jeux et ma faiblesse,
Vous qui savez le secret de mon cœur !
Oh ! laissez-moi, pour unique richesse,
De l'eau dans une fleur.

L'air frais du soir ; au bois, une humble couche ;
Un arbre vert pour me garder du jour...
Le sylphe, après, ne voudra qu'une bouche
Pour y mourir d'amour !

Soupeon

*Purpureus veluti cum flos succisus aratro
Languescit moriens...*

VIRG.

Que le soc imprudent ait blessé sa racine,
Le lis ne soutient plus son front qui se flétrit ;
Son calice fermé languissamment s'incline,
Perd son dernier parfum, se dessèche et périt.

Aux jours de ton printemps, ainsi, triste et pensive,
Tu laisses le chagrin se glisser dans ton cœur :
Tu souffres, tu gémiss, et ta bouche craintive
N'a jamais dans mon sein épanché ta douleur.

Hier, tu me disais : « Va, crois en ma tendresse :
Le jour qui va venir chassera mon chagrin ! »
Il est venu ce jour, ô ma jeune maîtresse !...
Où sont ces yeux plus purs et ce front plus serein ?...

Du soleil matinal quand un rayon timide
Traversait, en tremblant, les volets entr'ouverts,
Suspendue aux longs cils de ta paupière humide,
Une larme mouilla tes charmes découverts.

— Le pâtre attend en paix le retour de l'aurore ;
Sous le feuillage obscur l'oiseau vient se cacher :
Regarde, tout est calme... Et le soir trouve encore
Sur ta joue embrasée une larme à sécher !...

D'un éclair de gaieté qui sur ton front expire,
O ma Zélie, en vain tu voudrais te parer ;
Dis-moi : pourquoi forcer tes lèvres à sourire ?...
Cela fait tant de mal !... — et tu voudrais pleurer !...

Pleure !... pleure ! — Mais, quoi !... tu détournes la vue !...
Ma présence te pèse et semble t'alarmer !...
Un mot, Zélie, un mot de ta bouche ingénue !...
Non ?... — Je comprends... un autre a su se faire aimer !

Avec les jolis riens, avec les doux murmures
Dont tu semais, tout bas, des entretiens charmans,
Un autre plus heureux, de tes lèvres parjures,
D'un éternel amour a reçu les sermens.

De ma trompeuse amante un autre a la tendresse ;
Un autre sourira, si, vers la fin du jour,
Je vois son bras tremblant presser l'enchanteresse,
Rouge encor de pudeur, de plaisir et d'amour...

— Ciel !... un triste soupir... une voix affaiblie...
Un reproche timide... Ah ! garde tes secrets ;
Je dois les respecter ; je le veux... — mais, Zélie,
Si j'avais des chagrins, moi, je te les dirais.

Les deux Muses



La Muse Classique

Tranquille amant des jeunes immortelles,
Qui, sur le Pinde, ont proclamé ton nom,
Sois-leur dévot : fuis les routes nouvelles,
Point de salut hors de mon Hélicon !
De ton encens montre-toi plus avare :
Crains d'invoquer un dieu capricieux :
Tu volerais sur les ailes d'Icare...
Fuis le soleil ! n'approche pas des cieux !

La Muse Romantique

Brûlant d'amour, palpitant d'harmonie,
Jeune, laissant jaillir tes vers brûlans,
Libre, fougueux, demande à ton génie
Des chants nouveaux, indépendans.
Du feu sacré, si le ciel est avare,
Va l'y ravir d'un vol audacieux ;
Vole, jeune homme !... oui, souviens-toi d'Icare :
Il est tombé, mais il a vu les cieux !

Premier Chagrin

Le bassin est uni : sur son onde limpide
Pas un souffle de vent ne soulève une ride :
Au lever du soleil, chaque flot argenté
Court, par un autre flot sans cesse reflété :
Il répète ses fleurs, comme un miroir fidèle ;
Mais la pointe des joncs sur la rive a tremblé,
Près du bord, qu'elle rase, a crié l'hirondelle...
Et l'azur du lac s'est troublé.

Au sein du bois humide, où chaque feuille est verte,
Où le gazon touffu boit la rosée en pleurs,
Où l'espoir des beaux jours rit dans toutes les fleurs,
Aux baisers du printemps la rose s'est ouverte :
Mais au fond du calice un insecte caché
Vit, déchirant la fleur de sa dent acérée,
Et la rose languit, pâle et décolorée,
Sur son calice desséché.

Un passé tout rempli de chastes jouissances,
Des baisers maternels, du calme dans le port :
Un présent embelli de vagues espérances
Et de frais souvenirs... amis, voilà mon sort !
L'avenir n'a pour moi qu'un gracieux sourire ;
J'ai dix-huit ans : mon âge est presque mon bonheur...
Je devrais être heureux... non !... mon âme désire,
Et j'ai du chagrin dans le cœur.

Premier Désir

Une femme !!! Jamais une bouche de femme
N'a soufflé sur mon front !... ne m'a baisé d'amour !...
Jamais je n'ai senti, sous deux lèvres de flamme,
Mes deux yeux se fermer et s'ouvrir tour à tour !...
Et jamais un bras nu, jamais deux mains croisées,
Comme un double lien, autour de moi passées,
N'ont attiré mon corps vers un bien inconnu !...
Jamais un œil de femme au mien n'a répondu !...
Une femme !... une femme !... Oh ! qui pourra me dire
Si jamais une femme, avec son doux sourire,
Avec son sein qui bat, et qui fait palpiter,
Avec sa douce voix qu'il est doux d'écouter,
Si jamais une femme, aimable et prévenante,
Amie, aux mauvais jours ; aux jours heureux, amante ;
Si cet ange du ciel un jour me sourira !...
Si sa main à ma main quelquefois répondra !...
Je suis jeune, et pourtant la gaieté m'est ravie.
Et pourtant sans plaisir je dépense la vie ;

Et souvent, quand, pour moi, les heures de la nuit
S'écoulaient sans sommeil, sans songes et sans bruit,
Il passe dans mon cœur de brûlantes pensées,
D'invincibles désirs, des fougues insensées...
Je ne respire plus !... c'est alors que ma voix
Murmure un nom, tout bas... C'est alors que je vois
M'apparaître à demi, jeune, voluptueuse,
Sur ma couche penchée, une femme amoureuse,
Une image de femme, une femme... Oh ! pourquoi,
Quand mes bras étendus vont l'attirer sur moi,
Fuit-elle tout d'un coup, ainsi qu'une ombre vaine ?...
Sur sa trace parfois le délire m'entraîne :
Je m'élançai, j'appelle... Au silence profond,
A l'ombre où je m'égare, à l'air qui m'environne,
Au sommeil qui me fuit, au lit que j'abandonne
Je demande une femme... et rien ne me répond !...
Rien !... rien autour de moi !... Comme arraché d'un songe,
Je m'arrête soudain... Je m'étonne... Je songe
Que je suis seul, tout seul... tout seul !... et j'ai vingt ans !
Tout seul !... et mon cœur brûle !... O toi que j'ai rêvée,
Femme, à mes longs baisers si souvent enlevée,
Ne viendras-tu jamais !... Viens... Oh ! viens !... je t'attends !

L'Inconnue

C'était un soir que tout brillait de feux ;
Un soir qu'éclatant de lumières,
Tivoli lassait les paupières
De mille curieux.

Là, des bosquets blanchis ; là, des masses plus sombres ;
Des soleils de cristal, des jours brusques, des ombres
Qui s'allongent sur le gazon ;
Aux branches des ormeaux des lampes suspendues ;
Des nacelles dans l'air ; d'innombrables statues
Et des chœurs qui dansent en rond !

O jardins enchantés ! scènes éblouissantes !
Brises du soir ! zéphirs ! haleines caressantes !
Air brûlant, imprégné de désirs et d'amour !
Femmes, qu'on suit de l'œil de détour en détour !

Tumulte ! bals confus, aux amans si propices !
Tourbillon entraînant ! Tivoli !... — Quand mon cœur,
Froissé par le dégoût, mais ardent au bonheur,
Voudra du souvenir savourer les délices,
J'irai sous tes arceaux, à la place où brilla,
Comme un astre d'argent, comme un blanc météore,
Comme un premier éclat d'une naissante aurore,
Cette belle inconnue... Et je dirai : « C'est là ! »

C'est là qu'elle s'assit, rêveuse
Et fermant ses yeux à demi :
Là qu'elle demeura, pâle et silencieuse,
Près d'un vieil époux endormi.

Malheureuse peut-être au sein de la richesse !
Malheureuse peut-être avec tant de jeunesse !...
Comme elle était belle, grand Dieu !
Et je l'oublirais, moi !... j'oublirais sa tristesse
Et son regard qui semblait un adieu !...
Non !... non, jamais ! — Un jour, dans les fêtes bruyantes,
De plaisir, de beauté, des femmes rayonnantes,
Pourront étaler à mes yeux
De leurs dix-huit printemps les grâces orgueilleuses,
Et tracer, en riant, dans leurs danses joyeuses,
Des pas voluptueux.

Quand je verrai leurs rangs s'ouvrir à mon passage,

Quand j'aurai vu rougir leur gracieux visage,

 Peut-être alors mon cœur palpitera ;

 A mes regards une autre sera belle :

 Mais je dirai : Ce n'est pas elle...

 Et mon bonheur s'envolera.

Le Pacte

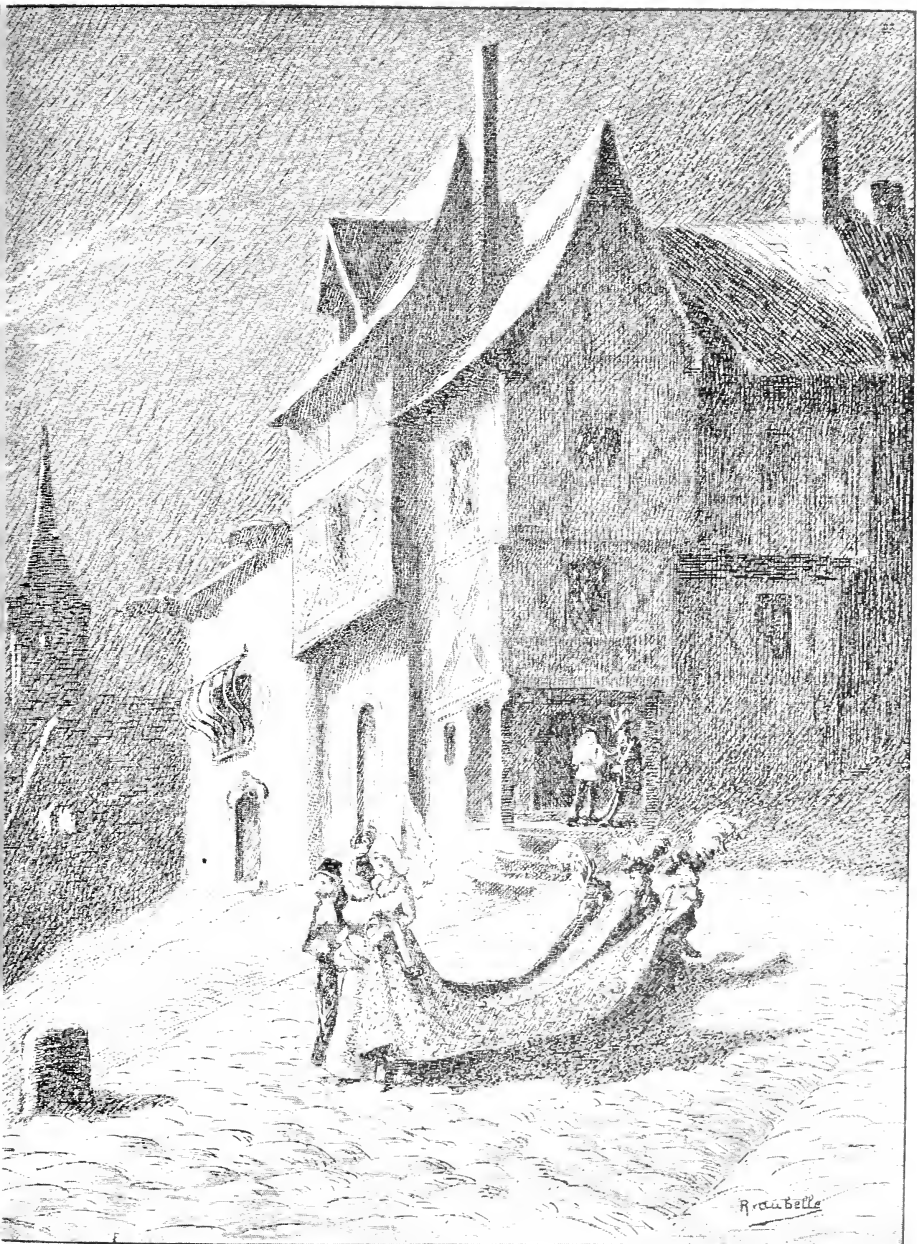
ou les trois Femmes

— « Toutes les trois à toi !... » — murmure à son oreille
Une voix inconnue, au bruit du vent pareille.

— « Tu me trompes !... s'écrie en frissonnant d'émoi
Le jeune homme étonné... Toutes les trois à moi !... »
— « A toi, toutes les trois !... Écoute : Il en est une
« Douce et mélancolique, avec des yeux d'azur
« Et de longs cheveux bruns sur un front blanc et pur ;
« Des bals éblouissants le fracas l'importune ;
« La tête entre ses mains, lorsque le ciel est noir,
« Aux champs, elle aimerait à méditer, le soir. »

LE PACTE
OU LES TROIS FEMMES

THE PACTS
OF THE THREE EMPIRES



A. de Belle

Le jeune homme rêva. — La voix dit : « La seconde,
« La coquette, qui joue avec sa tresse blonde,
« Et de son œil distrait laisse, comme au hasard,
« Vers ce groupe amoureux échapper un regard,
« Celle-là, folle enfant à la bouche rieuse,
« Chaque jour plus jolie et plus capricieuse,
« Ajoute à sa parure un nouvel ornement,
« Irrite les désirs et lutine un amant. »

— Le jeune homme sentit du feu sous sa paupière.
La voix continua : — « Celle-ci, la dernière,
« La plus belle des trois... cette femme aux grands yeux,
« Dont le regard est doux comme un rayon des cieus ;
« Qui, sur de blancs coussins, avec tant de souplesse,
« Penche son corps brûlant d'amour et de mollesse,
« Elle est à toi !... — Génie !... infernal ou divin,
« Qui que tu sois, merci !... Tu ne m'as point en vain
« Fait de tant de bonheur savourer l'espérance !
« Parle, que te faut-il ? — Avec quelle assurance
« Tu t'engages ici !... Sais-tu, jeune imprudent,
« Ce que peut, quelque jour, te coûter un serment ?...
« Si... je voulais... de toi... si... j'exigeais... — Achève !
« Achève... Chaque instant peut dissiper mon rêve !...
« — Eh bien ! s'il me fallait... du sang ? — Prends tout le mien,
« Voilà mon sein... mon bras... ouvre ma veine ! — Bien !
« Et si je demandais plus que du sang... ta vie ?...
« — Ma vie !... — Oui ! — Que demain elle me soit ravie !

« Mais pas avant demain !... — Je veux encore un jour !
« Un seul jour, la garder pour connaître l'amour ! »

— « Par les quatre éléments, par l'enfer que j'adjure,
« Mon pouvoir t'appartient !... prends cette bague !... Jure
« De ne la point quitter !... A présent, que ta main
« De ton sang, ençor chaud, signe ce blanc vélin :
« Signe donc ! sans trembler, bien !... Désormais ordonne,
« Epuise les souhaits... demande une couronne,
« Un palais, des trésors... tout ce que tu pourras
« Rêver de plus exquis... demande, tu l'auras. »

— « Toutes les trois à moi !... » s'écria le jeune homme.

— « A toi toutes les trois !... lui répondit le gnôme :

« Mais, songe à me payer le prix du talisman ! »

Ajouta-t-il avec un long ricanement.

— « Ne crains rien, je suis prêt. — Que ton audace est folle !

« Combien de temps veux-tu ?... — N'as-tu pas ma parole ?

— « Je viendrai dans trois mois. — Dans trois mois jet'attends...

— « Au revoir ! — Au revoir ! — Tu me suivras ?... — J'entends ! »

Vous

Comme une douce erreur,
Comme un riant mensonge...

(M^{me} DESBORDES V...)

Dans tous mes rêves c'était vous !
Vous étiez belle,
Et je tombais à vos genoux :

Ou si, rebelle,
Quand vous me donniez un doux nom,
Je disais : « Non !... »

Je vous voyais, vive et boudeuse,
Belle grondeuse,
Sous vos mains cacher vos grands yeux ;

Puis après, avec un sourire
Presque joyeux,
Vous pencher sur mon front, et dire :

« Je vais pleurer... »
Et je sentais alors mon âme
Se déchirer.

« O jeune femme,
« Reviens me tendre encor les bras...
« Ne pleure pas !

« Ton sourire est doux ; mais des larmes
« Sur tant de charmes,
« Sont un filtre mystérieux...

« Ne pleure pas, ange aux doux yeux !... »
Vive et légère,
Soudain vous regardiez les cieux ;

Et votre douleur mensongère,
Flot par un autre flot heurté
Et rejeté,

S'effaçait pour ne plus paraître :
Comme un éclair,
Comme une larme dans la mer.

A l'heure où l'aurore va naître,
Oh ! que de fois,
Tenant une rose dans vos doigts,

Le sein nu, la paupière humide,
Le front timide,
Les sens accablés de langueur,

Rouge et brûlante,
D'amour tremblante,
Posant une main sur mon cœur,

Oh ! que de fois, belle des belles !
Vous m'avez couvert de vos ailes
En frémissant,

Moi, caressant,
Moi, palpitant avec délire,
Et n'osant dire :

« Pourquoi viens-tu de m'embraser ?

« Femme, un baiser !...

« Je veux un baiser de ta bouche... »

Vous devinez :

Et sur le duvet de ma couche

Vous incliniez...

Tout-à-coup, l'aurore jalouse

De mon épouse

Venait annoncer le départ :

Elle fuyait !... mais un sourire,

Mais un regard,

Mais une bouche qui soupire,

Pleins de regrets, venaient me dire :

« Enivre-toi,

« Jeune homme !... Le bonheur, c'est moi !... »

Volupté

*.... Hominum divumque voluptas,
Alma Venus !...*

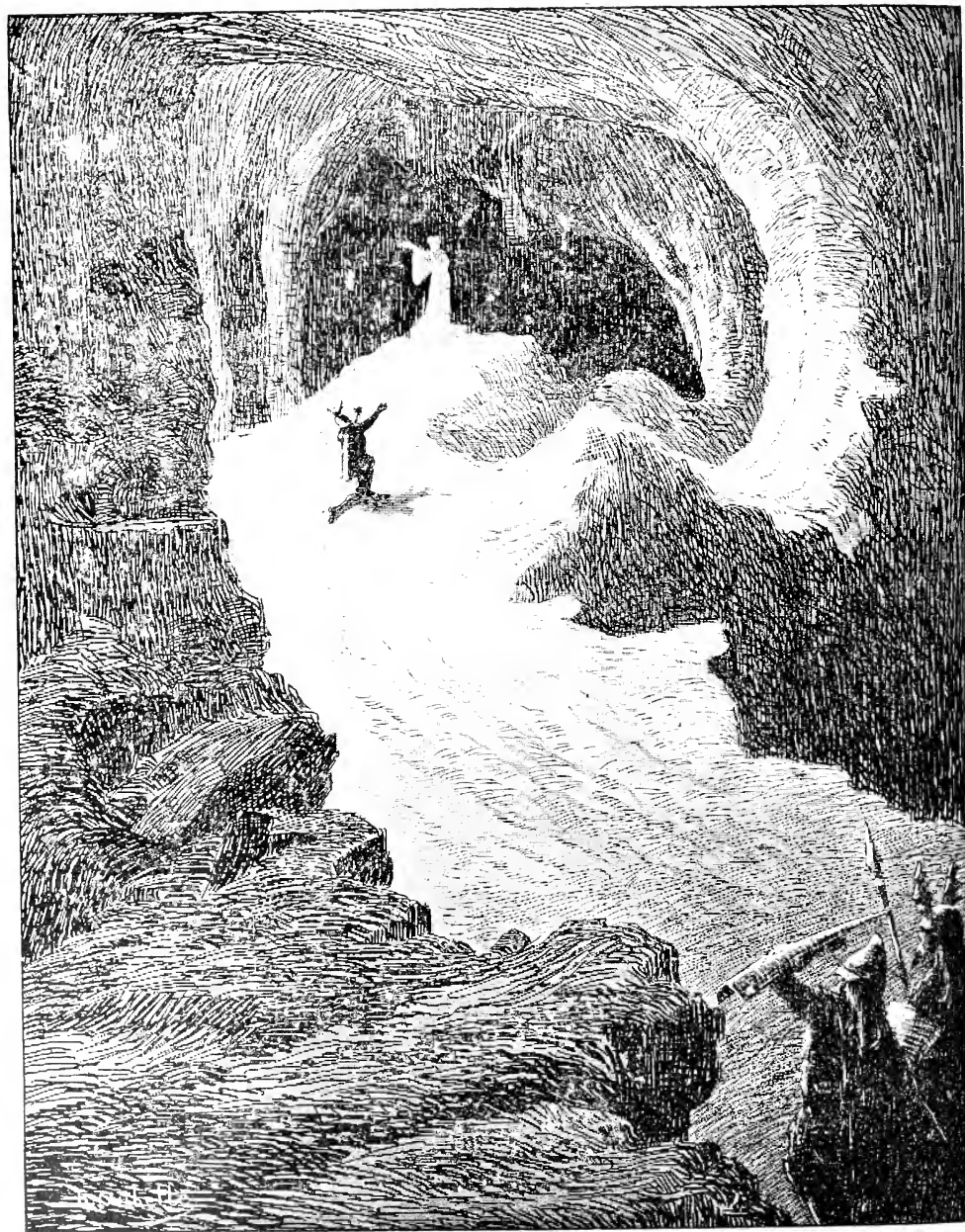
LUCR...

Comme de leurs rameaux s'enveloppent les saules
Dont l'humble tronc se dérobe aux regards,
Dénoués dans nos jeux, laisse tomber, épars,
Tes noirs cheveux sur tes blanches épaules.

Autour de moi jette un bras nonchalant ;
Par un charme invincible à ma bouche attachée,
Sur mes genoux reste couchée,
Comme un capricieux enfant.

Et pour mourir tous deux dans une même extase,
Que sur mon sein ton sein se soulève éperdu !
Que dans mon souffle ardent ton souffle confondu
Des mêmes flammes nous embrase !

Ainsi deux sons de harpe ensemble vont mourir,
Ainsi deux échos se répondent
Ainsi deux baisers se confondent,
Ainsi deux longs soupirs ne forment qu'un soupir.



ALFEDA

VELLÉDA

Velléda ¹

Vierge aux yeux noirs, aux longs cheveux d'ébène,
Sous ses rochers, Velléda, l'œil en pleurs,
La lyre en main, le front ceint de verveine,
Aux vents ainsi confiait ses douleurs.

¹ Velléda appartenait à une tribu chrétienne de la Gaule. Très jeune encore, elle fut enlevée par des Gaulois idolâtres et consacrée par eux au culte de Teutatès. — Les souvenirs de son premier amour la poursuivaient sans cesse. Marcomir, son jeune fiancé, et presque tous ses compatriotes furent faits prisonniers dans une seconde bataille : ils étaient enchaînés dans la forêt, et Velléda, dans son temple de rochers, devait les immoler de sa main. Marcomir se dégagea de ses liens et brisa ceux de ses compagnons. Il a reconnu son amante... Il se jette dans le temple pour la délivrer, mais Velléda, dans un horrible délire, éclate en imprécations contre ses libérateurs, qu'elle ne reconnaît pas...

(Nouvelle inédite.)

CHANT

Doux souvenirs de mon enfance,
Instants si courts, où l'espérance
Semait de fleurs mon avenir,
Rappelez-moi le ciel de ma patrie,
Rappelez-moi ma liberté chérie,
Et les baisers de Marcomir !

Pleurez, ô mes jeunes compagnes :
Du faon léger, sur les montagnes,
Je n'irai plus suivre les pas.
Près d'un amant, le soir, sous la feuillée,
Vous danserez aux jeux de la veillée,
Et Velléda n'y sera pas ! . . .
Après la saison des tempêtes,
O mes sœurs ! dans nos belles fêtes,
Dites les chants accoutumés ;
Peut-être alors le féroce Druide
Dirigera mon poignard homicide
Dans les flancs de vos bien-aimés !

SILENCE

Vierge aux yeux noirs, aux longs cheveux d'ébène,
O Velléda ! laisse couler tes pleurs.
De ton beau front détache la verveine . . .
Ces rocs sont sourds au cri de tes douleurs.

RÉCITATIF

La Druidesse, un instant abattue,
En frémissant fixait la serpe d'or,
Quand, tout à coup, égarée, éperdue,
Elle s'écrie, après un long effort :

DÉLIRE

« J'entends au loin la foudre ;
Le fer frappe le fer ;
En tourbillons de poudre
Le sol vomit l'enfer ;
Les ouragans mugissent . . .
Les fantômes gémissent . . .
Leurs cris troublent les airs . . .
La lune s'est voilée ;
La forêt ébranlée
Étincelle d'éclairs ! . . . »

(Les Gaulois se précipitent dans le temple, Marcomir à leur tête)

Spectres ! . . . rentrez dans l'asile du crime !
Mais quoi ! . . . ce sang . . . ces traits . . . ces boucliers . . .
C'est lui ! . . . Soldats, éloignez la victime ! . . .
Où fuir ? . . . grands dieux ! ce sont des meurtriers ! . . .
Ne l'entends-je pas qui soupire ? . . .
Son cœur ne bat-il pas encor ? . . .

Cruels ! est-il bien vrai que mon amant respire ?...
Oui !... je comprends votre sourire...
Vous l'avez sauvé de la mort !...

LE DÉLIRE REDOUBLE

Monstres ! vous voulez que moi-même,
Dans le sein du héros que j'aime,
De l'affreux Teutatès j'enfonce le couteau !
Que Velléda soit son bourreau !...
Que sur la pierre où le prêtre s'incline
J'attache Marcomir !
Que je lui dise, à son dernier soupir :
« C'est Velléda qui t'assassine !... »
Tigres !... vous n'aurez pas ce barbare plaisir !!!...

IMPRÉCATIONS

Terre, ouvre-toi !... Dieu sanguinaire,
Contre nous lance ton tonnerre !
Ceux que tu dois frapper sont là !
Aidez-nous, ombres magnanimes,
A renverser l'autel où votre sang coula ;
Et vous, rocs, pour toujours cachez dans vos abîmes
Et Marcomir et Velléda !

Le premier Papillon

« Pourquoi, mouche dorée,
« Étaler à mes yeux
« De ta riche livrée
« Les reflets orgueilleux ?
« Oh ! crains, disait un sage,
« Crains le froid menaçant,
« Papillon, qu'un orage
« Peut glacer en passant ! »

« Papillon qui voltiges
« Et bondis triomphant,
« Quand verdiront ces tiges ? »
Disait un jeune enfant :

« Dis si des fleurs nouvelles
« Naîtront sous un ciel pur,
« Papillon, dont les ailes
« Portent des yeux d'azur ! »

« Le voilà !... comme il brille !...
« Beau papillon, dis-moi,
« Dis à la jeune fille
« D'où lui vient son émoi :
« Je sens rougir mes joues,
« Dis-moi si c'est d'amour,
« Beau papillon qui joues
« Dans un rayon du jour ! »

L'Ennui

... Sicut passer solus in tecto.

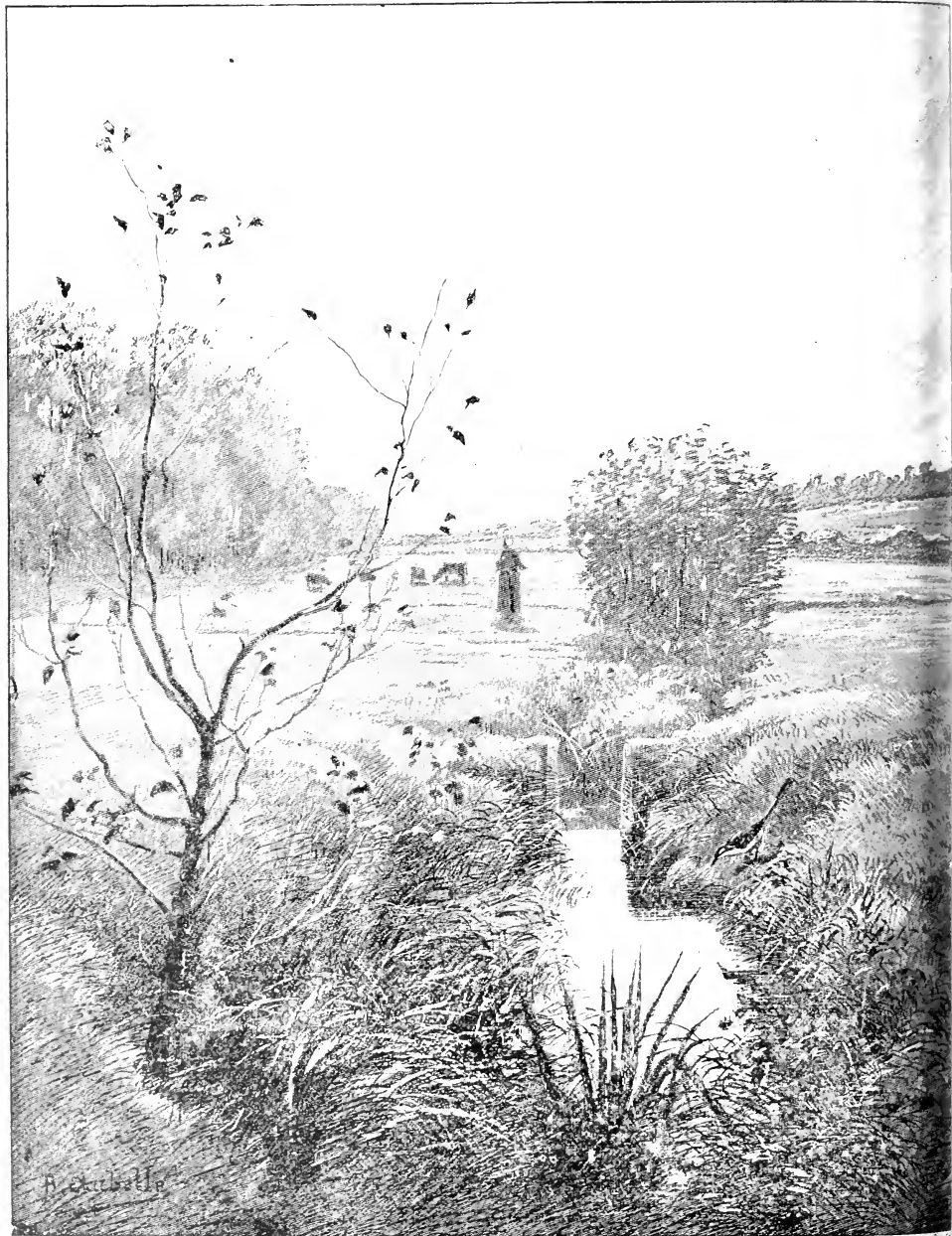
PSALM.

Mon cœur est froid, ma tête est vide,
Je suis triste, et ne sais pourquoi :
Toujours, comme un spectre livide,
L'ennui se dresse devant moi.

Sous un poids mortel abattue,
Ma jeunesse va se flétrir ;
Le dégoût m'accable et me tue ;
Je ne puis vivre ni mourir.

Mon âme, en proie à l'amertume,
S'acharne à rêver des tourmens,
Et tout mon soleil se consume
Sans pouvoir me faire un printemps.

Au bonheur suis-je donc rebelle ?
Non ! je l'ai connu plus d'un jour :
Mais, à présent, en vain j'appelle...
— Plus de maîtresse !... et plus d'amour !...



H. G. S. 1861

J. H. S. 1861

LA BERGERONNETTE

LA BERGERONNETTE

Bergeronnette

Pauvre petit oiseau des champs,
Inconstante Bergeronnette,
Qui voltiges, vive et coquette,
Et qui siffles tes jolis chants ;

Bergeronnette si gentille,
Qui tournes autour du troupeau,
Par les prés sautille, sautille,
Et mire-toi dans le ruisseau !

Va, dans tes gracieux caprices ;
Béqueter la pointe des fleurs,
Ou poursuivre, aux pieds des génisses,
Les mouches aux vives couleurs.

Reprends tes jeux, Bergeronnette,
Bergeronnette au vol léger ;
Nargue l'épervier qui te guette !...
Je suis là pour te protéger.

Si haut qu'il soit, je puis l'abattre...
Petit oiseau, chante !... et demain,
Quand je marcherai, viens t'ébattre,
Près de moi, le long du chemin.

Moi, qui voyage sans compagne,
Moi, pauvre amant, triste et rêveur,
Errant dans la verte campagne,
Quand je suis seul avec mon cœur,

C'est ton doux chant qui me console :
Je n'ai point d'autre ami que toi !
Bergeronnette, vole, vole,
Bergeronnette, devant moi !...

Mon Rêve

A Béranger.

« Jeune imprudent, ne brave pas l'orage,
« L'indépendance est un mot oublié !
« Courbe ton front ! » me disait un vieux sage
Qu'au char des grands la crainte avait lié.
« Que le bandeau qui couvre nos misères,
« Lui dis-je alors, par vous soit écarté :
« Mais moi, qui suis dans l'âge des chimères,
« Ah ! laissez-moi rêver la liberté !

« Si votre cœur, lassé de trop de haines,
« A soixante ans, ne peut plus s'émouvoir ;
« Si, sans frémir, vous contemplez nos chaînes...
« Moi, j'ai vingt ans, je ne veux pas les voir !

« D'illusions j'ai bercé ma jeunesse,
« Je crains encor la triste vérité...
« Gardez, gardez votre froide sagesse,
« Et laissez-moi rêver la liberté !...

« Quand les bourreaux, sous d'injustes entraves,
« Des nobles cœurs ont comprimé l'essor,
« Serfs indolens, que des milliers d'esclaves
« Pour s'affranchir n'osent faire un effort !
« Moi, du soleil je sens les étincelles,
« Du champ des airs, aiglon déshérité,
« Moi, vers les cieux, je tends encor mes ailes...
« Ah ! laissez-moi rêver la liberté !

« Je sais qu'au sein même des républiques,
« La liberté craint les ambitieux...
« Je sais qu'il est des prêtres fanatiques
« Qui se sont mis à la place des dieux.
« Mais je caresse un séduisant mensonge,
« Je suis amant !... Rois, pontifes, beauté,
« Puisque pour nous elle n'est plus qu'un songe,
« Ah ! laissez-moi rêver la liberté ! »



UN SOIR DE MAI
AU BOIS DE BOULOGNE

Un Soir de Mai

au bois de Boulogne

Roulez, élégantes calèches !...
En avant, coursiers, en avant !...
Ceintures légères et fraîches,
Flottez au vent !

Du jour qui meurt la lumière abaissée
Joue entre les rameaux,
Dore les troncs, et serpente, brisée,
Sur l'herbe, en longs réseaux.

Silence ! amans, silence !
Le vent du soir balance
Le chèvrefeuille en fleur :

Le bois est déjà sombre ;
Ne confiez qu'à l'ombre
Vos soupirs de bonheur !...

— Voyez-vous par ici des corolles fermées,
Qui d'un nouveau soleil attendent les rayons ?...
Prenons à l'ébénier ses grappes embaumées,
A l'aubépine, ses boutons.

Oh ! la belle amazone !...
Son jeune front rayonne
D'orgueil et de plaisir :
Son cheval d'Angleterre
Brûle du pied la terre...
Quel bonheur de courir !...

La poussière s'élève... Ici l'air frais caresse,
Flatte, ravive tous les sens ;
C'est comme un doux parfum de vie et de jeunesse,
Comme une haleine de printemps.

— « Petit jockey, cours vite
« Sous ces arbres : invite
« Ces dames à venir...

« Ou plutôt... non!... arrête...
« Ma jument?... — Elle est prête,
« Madame peut partir ! »

— Deux cavaliers franchissent les allées,
Et se tendent la main ;
Un autre passe, et deux femmes voilées
Lui disent : « A demain ! »

Roulez, élégantes calèches !...
En avant, coursiers, en avant !...
Ceintures légères et fraîches,
Flottez au vent !

— Si j'avais un équipage,
Des chevaux, beaucoup d'argent,
Amoureux et négligent,
Je viendrais sous cet ombrage
A toute heure changeant.

Sous la voûte obscure et verte
Où le jour disparaît,
Ma voiture découverte
Le soir nous conduirait.

Tous deux seuls, elle et moi, l'amant et la maîtresse ;
Elle, avec son sourire et ses grands yeux si doux ;
Moi, brûlant, et tous deux serrant avec ivresse
Nos mains jointes sur nos genoux.

Sous un large chapeau, lors du départ, cachée,
Sa joue appellerait alors un long baiser,
Un long baiser d'amour, que sa tête penchée
Ne saurait pas me refuser.

Et la roue, en glissant sur le sable mobile,
Comme en un songe heureux nous bercerait sans bruit,
Et je dirais enfin lentement : « A la ville !..... »
Mais il serait bien nuit.

Chimères !... Du bonheur riche et brillante aurore,
Si tu ne viens jamais,
Comme un sommeil de mai, du moins réchauffe et dore
Les rêves que je fais !

Roulez, élégantes calèches !...
En avant, coursiers, en avant !...
Ceintures légères et fraîches,
Flottez au vent !

Néala ou la Fuite

Souvenir d'une Nouvelle Américaine

... Mort par le poison.

HAMLET.

TÉLASCO

- « Ils dorment !... la pirogue est prête,
- « Les flots sont calmes... je t'attends...
- « Partons, ô mon amie...

NÉALA

Arrête ?

- « Écoute ces longs sifflements !...

TÉLASCO

- « C'est le vent qui gonfle nos voiles...

NÉALA

« Télasco, consultons les cieux :
« Vois-tu briller quelques étoiles ? . . .

TÉLASCO

« Le ciel est pur comme tes yeux ;
« Viens, Néala ! . . .

NÉALA

J'ai peur . . .

TÉLASCO

Silence !...

« Nous serons libres...

NÉALA

Quand ?

TÉLASCO

Demain :

« Ouvre ta case avec prudence . . .

NÉALA

« Télasco, donne-moi ta main ! »

Ils ont retenu leur haleine :
Leurs bras se sont entrelacés ;
Leur pied suspendu touche à peine
Le sable, où des pas sont tracés.
Tout se tait . . . et sur le rivage
On n'entend que le cri sauvage
Du timide oiseau qui s'enfuit . . .
On n'entend près des flots tranquilles
Que le bruit des roseaux mobiles
Cédant aux brises de la nuit ;
Le murmure, plus doux encore,
Du long voile de Néala ;
Et vers les lieux où naît l'aurore,
Sur le roc lointain et sonore,
Le choc des eaux du Niagara.
La nuit, qui couvre les savanes,
A favorisé leurs projets :
Ils suivent des détours secrets,
Et déjà, bien loin des cabanes,
Comme deux oiseaux voyageurs,
Comme deux blanches tourterelles,
Ils ont semblé trouver des ailes
Pour fuir le toit des oppresseurs.
Ici, faons légers, ils bondissent
Sur des sables nus et brûlans ;
Là, sous des arbres qui frémissent,
Sous des rameaux longs et pendans,
Ils sont couchés, rampent et glissent

Avec l'adresse des serpens.
Enfin, se déploie à leur vue
Le lac dont l'onde est inconnue
Aux vaisseaux du navigateur :
Sur les bords de la baie obscure,
Ils écoutent . . . Le flot murmure
Sous le canot libérateur ;
La lune un instant s'est cachée ;
Et le plus frêle des esquifs
Sur un peu d'herbe desséchée
Reçoit les amans fugitifs.
Tandis qu'au milieu du silence,
La rame, agitée en cadence,
Sillonne au loin l'Ontario,
Du sourire de l'innocence
Néala charme Télasco.

NÉALA

« O toi, sage et puissant génie,
« Par qui les bons sont consolés,
« Toi, qui pousses vers la patrie
« La nacelle des exilés ;
« Fils de Brama, si tu présides
« Aux flots qui portent leur destin,
« Si c'est toi, dont ces flots rapides
« Semblent reconnaître la main,

« Contemple leur barque qui vogue,
« Souris à leur témérité :
« Protège-les . . . Dans la pirogue
« Sont l'amour et la liberté! »

Mais, écoutons ! . . . Quel son magique
Là-bas frémit si doucement ? . . .
C'est Télasco, le jeune amant,
Qui, dans un chant mélancolique,
Demande à des dieux protecteurs,
Pour celle qui porte des chaînes,
Un doux sommeil, l'oubli des peines
Et des songes consolateurs.

TÉLASCO

« Noble orgueil, fragile espérance
« De la terre de nos aïeux,
« Ton cœur a connu la souffrance :
« O Néala ! ferme tes yeux !

« Dans ma case avec soin fermée
« Mon présent était préparé :
« Les parens de ma bien-aimée
« Contre leur cœur m'avaient serré.

« Déjà nos mains s'étaient unies,
« Déjà nous avions, au carbet,
« Pressé de nos lèvres amies
« Le tuyau du long calumet.

« Noble orgueil, fragile espérance
« De la terre de nos aïeux,
« Ton cœur a connu la souffrance :
« O Néala, ferme tes yeux !

« Quand elle vint, qu'elle était belle !
« Qu'elle brillait parmi ses sœurs !
« C'était l'élégance des fleurs,
« Et les grâces de la gazelle !...
« Le plus vieux sachem lui sourit,
« La tribu lui rendit hommage,
« Et l'on dansa sur le rivage,
« En invoquant le grand esprit.

« Noble orgueil, fragile espérance
« De la terre de nos aïeux,
« Ton cœur a connu la souffrance :
« O Néala, ferme tes yeux !

« Soudain un cri se fit entendre ;
« Des étrangers viennent à nous...

« Le carbet fut réduit en cendre :
« Le sachem périt sous leurs coups ;
« Dans leurs mains était le tonnerre,
« Il éclata... Les Indiens,
« Bientôt, sous la hutte étrangère,
« Maudirent des maîtres chrétiens...

« Noble orgueil, fragile espérance
« De la terre de nos aïeux,
« Ton cœur a connu la souffrance :
« O Néala, ferme tes yeux !

« Et moi !... moi je n'avais point d'armes
« Pour venger notre déshonneur !...
« La rage m'arrache des larmes...
« Je frémis de haine et d'horreur...
« Dieux !... mon amante prisonnière !
« La fièvre consumant ses jours !
« Un maître élevant la barrière.
« Qui devait rompre nos amours !...
« C'en était trop !... L'indépendance
« Était le bien de mes aïeux ;
« Elle est à nous !... plus de souffrance !
« Ma Néala, ferme tes yeux ! »

Empreint de sa longue tristesse,
Tel fut le chant de Télasco :

Mais par degrés sa voix s'abaisse,
Expirant, comme un faible écho.
Sur le front de sa jeune amie
Il imprime un baiser de feu,
Et la bien-aimée endormie
Semble lui murmurer : Adieu !

Cependant, prompte à disparaître,
La nuit précipite son cours ;
Avant-courrière des beaux jours,
L'aube vermeille va paraître :
La cime des rochers blanchit,
L'horizon vaporeux s'éclaire,
Et le lac trahit le mystère
De la barque qu'il réfléchit.
Néala, ton beau sein s'agite,
Un rayon du jour l'a touché :
Télasco, dont le cœur palpite,
Sur ses genoux reste penché.
Dans sa main ta main caressante
Semble fuir le froid du tombeau,
Et de ta tête languissante
Son bras porte le doux fardeau !

Écoute !... il soupire... il t'appelle...
Tu trembles... tu ne réponds pas...
Néala !...

NÉALA

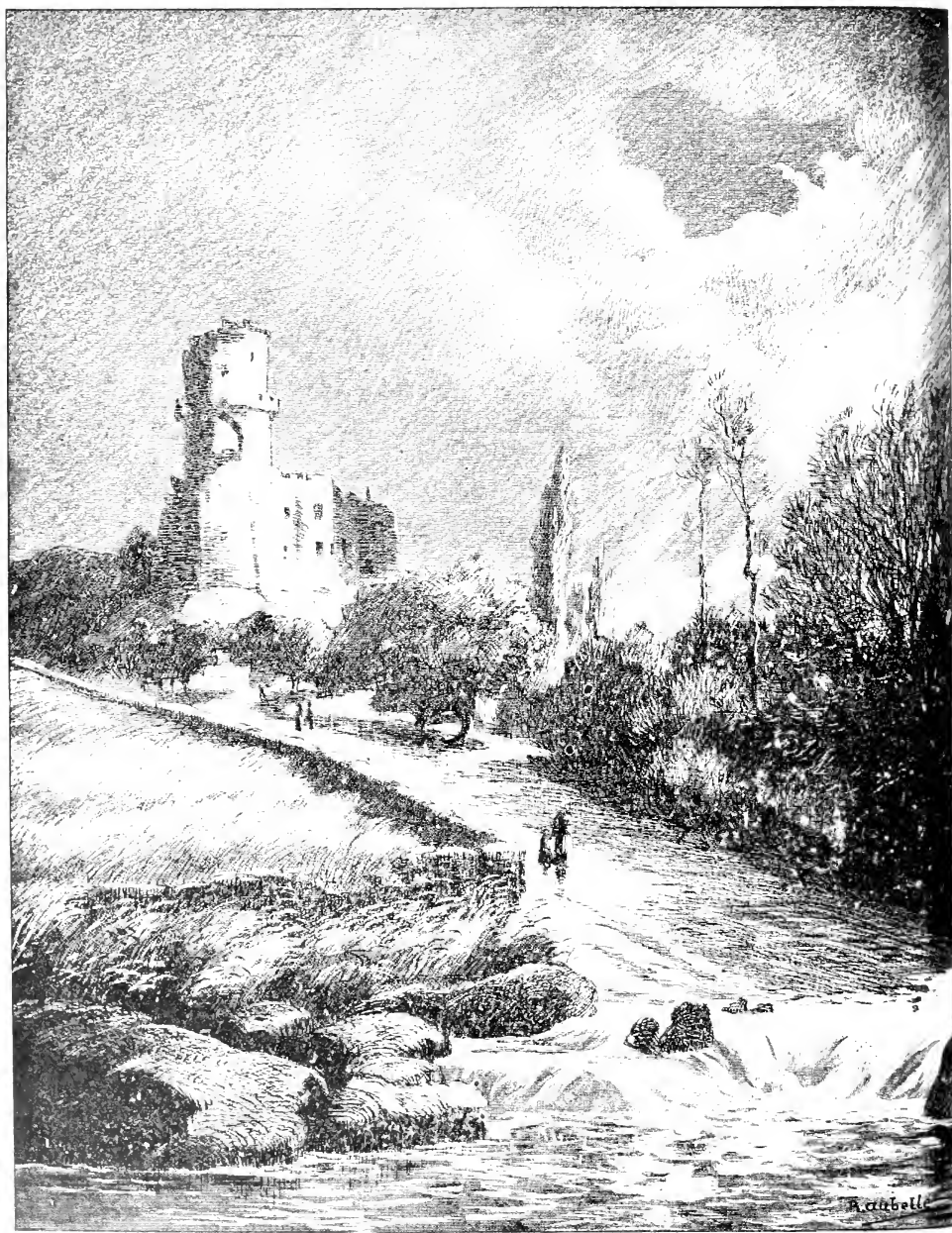
- « Vois-tu la cruelle ?
« Mon doux ami... parlons plus bas !
« Elle est là !... sa bouche menace...
« Ah ! son regard me fait trembler !
« Télasco ! tout mon sang se glace...
« L'étrangère va m'immoler :
« Notre tyran l'a méprisée,
« Il l'a chassée avec dédain,
« Il a dit : « Ta chaîne est brisée,
« Néala, je t'offre ma main... »
« Moi j'ai dit : « Je garde ma chaîne... »
« Et l'étrangère, avec horreur,
« S'éloigna, méditant la haine
« Dans le silence de son cœur.
« Le soir... j'eus soif... j'étais bien lasse !...
« Elle enleva mon lourd panier...
« Puis, elle m'offrit dans sa tasse
« Le doux breuvage du palmier...

TÉLASCO

- « Quel voile affreux ta main soulève !...
« Néala !... mon amie... achève... »

Mais sa langue qui la trahit
S'arrête muette et glacée :

Son œil s'éteint, son front pâlit,
Sa main est vainement pressée :
Une affreuse immobilité
Engourdit ses membres débiles ;
Son ami pleure à son côté :
Vain désespoir ! pleurs inutiles !...
Un cri plaintif, un long soupir
Entr'ouvrit sa bouche mourante...
Télasco n'avait plus d'amante :
Elle avait cessé de souffrir !...



LA CAMPAGNE
APRÈS UNE PLUIE D'ORAGE

La Campagne

après une pluie d'orage

De l'eau qui tombe goutte à goutte,
Chrysa, je n'entends plus le bruit :
Le ciel est clair, l'ouragan fuit ;
L'oiseau joue au bord de la route.

Entre les sentiers tortueux,
Sous les verts buissons d'aubépines,
Parmi les touffes d'églantines,
Chrysa, veux-tu venir tous deux ?

Les papillons du crépuscule
De nouveau brillent étalés,
Sous le vent la prairie ondule,
La caille chante dans les blés...

Viens, avant que le jour finisse,
Viens, Chrysa, donne-moi la main ;
Du vallon prenons le chemin :
L'heure aux doux songes est propice !...

L'Indifférente

Ah ! qu'elle est belle !... qu'elle est belle !...
Oh ! qu'il doit avoir de bonheur
Celui qui respire près d'elle,
Celui qui fait battre son cœur !

Et l'on m'a dit : « Non !... cette femme
Que tant d'amour semble entourer,
Froide et rêveuse, n'a point d'âme
Qu'un jeune époux puisse enivrer ! »

Jamais sa paupière brûlante
Dans ses yeux n'a caché de feu ;
Jamais à sa lèvre tremblante
Nul n'a surpris un tendre aveu.

Comme la brise qui soupire
Après une longue chaleur,
Arrache un murmure à la lyre,
Arrache une feuille à la fleur :

Mille amans cherchent à lui plaire,
Mais elle n'en prèrère aucun.
Sur une tige solitaire
C'est une rose sans parfum . . .

Blasphème ! . . . au fond de sa pensée
Si jamais œil mortel n'a lu ;
A la main qui l'avait pressée
Si sa main n'a point répondu,

C'est qu'à cette âme encore muette,
Pour qu'elle rende un premier son,
Il faut une âme de poète,
Comme du soleil à Memnon ! . . .

Le Poète méconnu

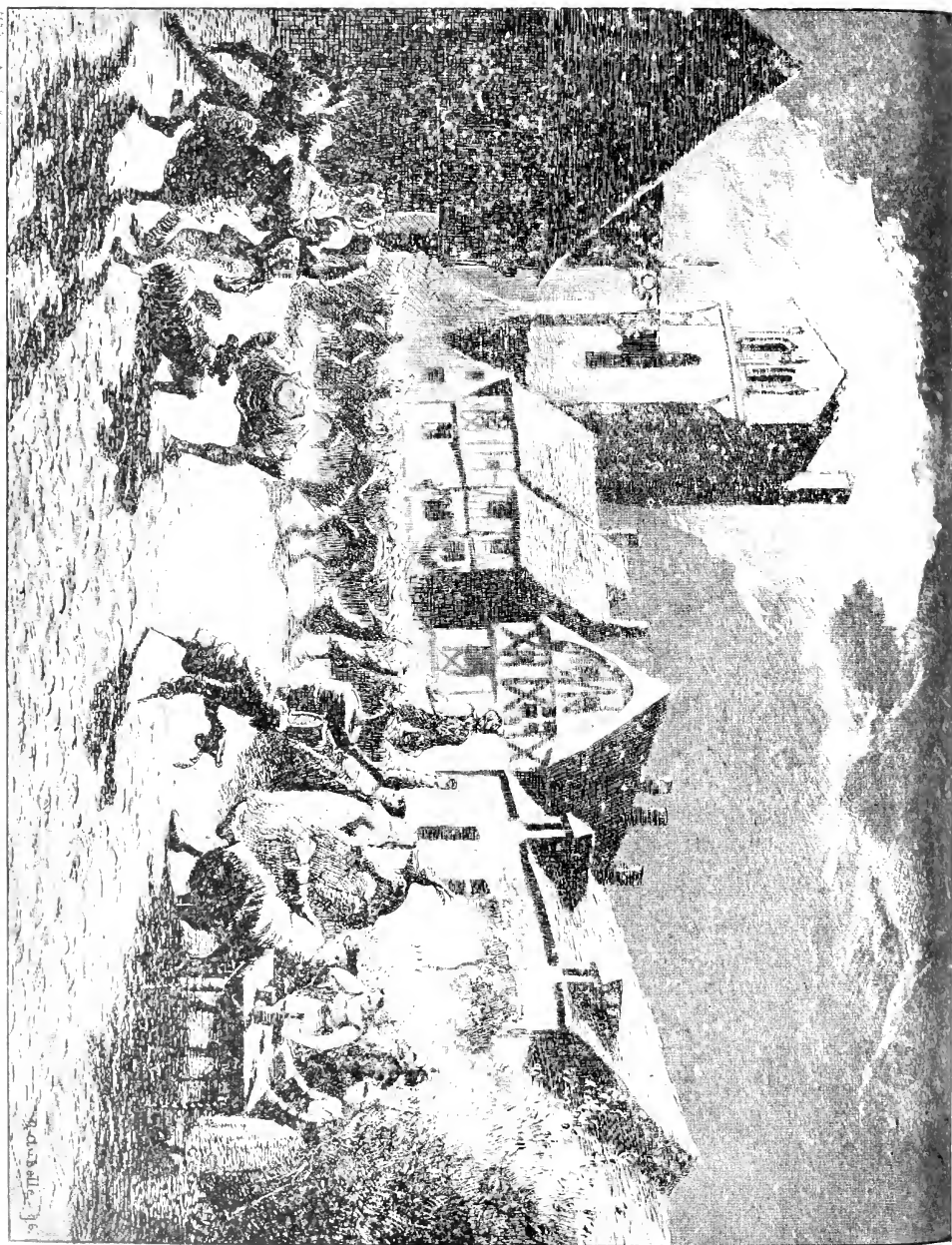
Enfant, sa jeune âme a des ailes,
A des ailes de papillon :
Tantôt errant sur un sillon
Et rasant les moissons nouvelles,
Tantôt empressée à s'asseoir,
Rêveuse, au sein des églantines,
Ou, sous les blanches aubépines,
Respirant les parfums du soir.

Jeune homme, à ses ailes accrues
Il se fie, ainsi qu'un aiglon,
Qui, dédaignant l'humble vallon,
Bâtit son aire dans les nues :
Son œil va fixer l'astre-Dieu,
Dont un rayon donne la vie ;
Et la flamme, au soleil ravie,
Lui trace une route de feu.

Quand les réalités sévères,
Plus tard, apportant la douleur,
L'une après l'autre de son cœur
Arrachent les douces chimères,
L'âme du poète attristé
S'abat, pareille à la tempête,
Et poursuit d'une aile inquiète
Un avenir désenchanté.

Bientôt il trouve la vieillesse :
C'est en vain qu'il s'est efforcé
De soustraire son front glacé
A la main du Temps qui le presse :
Alcyon flottant sur l'écueil,
Il appelle son âme errante,
Ouvre encore une aile mourante...
Et va tomber dans un cercueil !

Là seulement, pour le génie,
Commence la postérité :
Radieux d'immortalité,
Ressaisis ta gloire ternie,
Poète ! . . . on t'abreuva de fiel,
Ton lit de mort fut solitaire,
Mais ton dernier pas sur la terre
Est ton premier pas vers le ciel !



LE CURÉ DE MEUDON

Le Curé de Meudon¹

Chanson

Air du Carnaval de Béranger

J'ai lu jadis, dans une vieille histoire,
Que, gai pasteur d'un docile troupeau,
Certain curé, d'égrillarde mémoire,
Avec son vin ne buvait jamais d'eau.
Or, un beau jour que son âme attendrie
Parmi les saints avait mis Cupidon,
Il s'écria : « Dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

¹ Rabelais.

« Pour commencer, sous ces vertes charmilles,
Mes bons amis, roulez-moi mon tonneau,
Et puis courez... amenez-moi des filles...
J'ai fait venir l'orchestre du hameau.
Il vous jouera votre valse chérie...
Mais... je l'entends... tenez... écoutez donc !...
Oui, c'est bien lui !... dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« Filles des champs, vous êtes bien jolies...
De rire un peu n'allez pas refuser ;
Le jour s'éteint, les vêpres sont finies,
C'est un péché de ne pas s'amuser.
Que votre main au danseur qui vous prie
Soit confiée avec plus d'abandon.
Ne craignez rien... dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« C'est aujourd'hui la fête des bergères,
Mes chers enfants, il faut en profiter :
Tout près de moi placez les plus légères,
Et, sans façon, faites-les bien sauter.
Bon ! c'est cela... Quoique le diable en rie,
Les jupons courts me semblent de bon ton.
O mes amis, dansez dans la prairie,
Et bénissez le curé de Meudon ! »

« Pourquoi rougir, jeune et timide Isnelle ?...
Près d'un amant tu soupîres tout bas :
Va donc causer derrière ma tonnelle...
Mais que surtout je ne m'en doute pas !...
Jamais, je crois, pourvu qu'on se marie,
Ces péchés-là n'ont besoin de pardon... »
— Il dit, s'endort et la foule s'écrie :
« O Dieu, bénis le curé de Meudon ! »

Jeune Fille

Loquentem dulce, dulce ridentem.

L'une était blanche et rose...

V. HUGO.

La jeune fille est blanche et rose,
Son beau sein jamais ne repose ;
Elle a sur son cou des cheveux
 Blonds et soyeux ;
Des yeux bleus où l'amour pétille,
Et de longs regards enflammés,
 Pour dire : « Aimez
 « La jeune fille ! »

Pendant les heures du sommeil
La jeune fille fait des songes
Tout pleins de séduisants mensonges ;
 Puis, au réveil,
Elle sourit, comme pour dire
Au doux soleil un doux bonjour,
 Et ce sourire,
 C'est de l'amour.

L'amour sur sa bouche vermeille
Parfois se berce ; mais tremblant,
Et timide encore, il sommeille,
 Ou fait semblant ;
Et souvent l'haleine enfantine
De la jeune fille aux yeux bleus
 Souffle et badine
 Dans ses cheveux.

La jeune fille, vive et folle,
Oublieuse du temps qui fuit,
Se désespère et se console
 En une nuit.
On voit tour à tour sur sa joue
La pâleur et le vermillon.
 — Tel vole et joue
 Un papillon.

Elle donnerait ses parures,
Ses tissus brodés, ses rubans,
Ses colliers d'or et ses ceintures
 De diamans,
Pour une robe de bergère,
Pour voltiger en liberté,
 Blanche et légère,
 Un soir d'été.

La jeune fille se couronne
De fleurs qui vivent un matin ;
La jeune fille s'abandonne
 A son destin :
Un souvenir, une espérance,
Des jeux passés, des jeux présents,
 L'insouciance,
 Et puis quinze ans !



J. G. B. B.

L'ORATOIRE DE FABRIZ

L'ORATOIRE DU JARDIN

L'Oratoire du Jardin

— Enfans, la nuit est déjà noire,
Rentrons. — Ce soir, l'air est si doux !
Mère Saint-Ange, oh ! contez-nous,
Contez-nous encore une histoire !
— Non, non, il ne m'est pas permis . . .
— Une seule ! . . . — C'est inutile ! . . .
— Rien que le conte de Cécile
Qu'hier vous nous avez promis . . .
Nous allons bien faire silence !
Oh ! nous n'en perdrons pas un mot.
Demain, nous rentrerons plus tôt . . .
— Bien sûr ? allons, chut ! je commence.

Le cercle des sœurs se pressa,
On fit trêve aux discours frivoles,
La conteuse trois fois toussa,
Et l'on entendit ces paroles :

« C'était un beau soir de printemps...
Dieu ! que les hommes sont méchans !
Pour tromper de pauvres novices,
Qu'ils ont de ruses !... d'artifices !
Soupirs par ci, billets par là ;
L'art de tromper est si facile !...
— Et l'histoire de sœur Cécile !...
— Allons, écoutez, m'y voilà :

« Sœur Cécile était bien simplette ;
Elle n'avait rien de mondain ;
Tous les soirs, elle allait seulette
A l'oratoire du jardin.
Or, vous saurez que la chapelle
En ce temps-là n'existait pas :
C'était une simple tonnelle,
Où les jasmins et les lilas,
Joignant leur ombre fraternelle,
Protégeaient d'un voile incertain
L'image en marbre d'un grand saint,
De la vertu parfait modèle.

C'est là, quand le jour déclinait,
Qu'au détour de la sombre allée,
Cécile, à pas lents, et voilée,
Paisiblement s'acheminait.

Au fond de la modeste enceinte
S'élevait le marbre sacré ;
Des fleurs, un livre, une croix sainte
Ornaient seuls ce lieu révéral :
C'était l'asile du mystère,
Et Cécile, avec abandon,
Chaque soir, au saint tuteur
De son amour offrait le don.
Mon doux Jésus ! qu'elle était belle,
Lorsqu'elle entr'ouvrait ses grands yeux,
Et que sa timide prunelle
Avec ferveur lisait aux cieux ! . . .
Qu'elle était belle, quand la lune
Venait percer l'ombre importune
D'un feuillage à peine écarté,
Et de sa lumière argentine
Laisait sur sa bouche enfantine
Trembler la mobile clarté !

Un soir, notre pauvre novice . . .
(Voyez jusqu'où va la malice !
Écoutez, frémissiez, mes sœurs.)
Un soir donc, à l'heure ordinaire,
Au fond du réduit solitaire,
Elle avait apporté des fleurs :
Elle commençait sa prière,
Les mains jointes, les yeux baissés,

Et, sous ses doigts, du blanc rosaire
Les grains d'ivoire étaient pressés.

Mais, quand elle eut vers la statue
Relevé son front incliné,
Combien son âme fut émue ! . . .
Ciel ! un bouquet presque fané,
Celui qu'elle portait la veille,
Celui qu'avait touché son sein,
Au lieu de la rose vermeille
Dont elle avait orné le saint ! . . .
Déjà la peur s'est éveillée
Au fond de son cœur innocent :
Sur l'humble pierre agenouillée,
Elle jette un bras caressant
Autour de l'image immobile
Du saint qu'elle invoque tout bas :
« Protégez-moi, disait Cécile,
Mon Dieu, ne m'abandonnez pas ! . . . »
Hélas ! faut-il qu'il m'en souviennne !
Ici redouble mon émoi :
Une main frémit dans la sienne ;
Cécile pousse un cri d'effroi ;
Elle veut fuir, on la console,
Une voix cherche à l'apaiser ;
Puis, mes sœurs, à chaque parole,
On entend le bruit d'un baiser . . .

— « Que cette aventure est étrange !
« Elle en mourut, mère Saint-Ange,
« Sans doute elle en mourut de peur ?
— « Non, mes enfans ; mais à la ville
La belle et crédule Cécile
Fut épouser son ravisseur.
On lui prodigua les caresses ;
Elle eut plaisirs, honneurs, richesses ;
Mais elle regretta souvent,
Dans le faste de l'opulence,
Les plaisirs simples, l'innocence,
Et la douce paix du couvent. »

Le Convoi d'un Enfant

Un jour que j'étais en voyage
Près de ce clos qu'un mur défend,
Je vis deux hommes du village
Qui portaient un cercueil d'enfant.

Une femme marchait derrière,
Qui pleurait, et disait tout bas
Une lente et triste prière,
Celle qu'on dit lors d'un trépas.

Point de parens, point de famille !
Je ne vis, le long du chemin,
Qu'une pauvre petite fille
Cachant des larmes sous sa main.

Elle suivait la longue allée
Qui conduit au champ du repos,
Et paraissait bien désolée,
Et dévorait bien des sanglots ! . . .

Ainsi marchant, quand ils passèrent
Au pied de ce grand peuplier,
Ceux qui travaillaient s'arrêtèrent,
Et je les vis s'agenouiller,

Prier le ciel pour la jeune âme,
Faire le signe de la croix,
Et, quand passa la pauvre femme,
Se détourner tous à la fois ! . . .

Cependant, inclinant la tête,
Au cimetière on arriva.
Une fosse ouverte était prête ;
Alors un homme dit : « C'est là ! »

Et, la fosse n'étant plus vide,
On y poussa la terre . . . et puis
Je ne vis plus qu'un tertre humide,
Avec une branche de buis.

Et comme la petite fille,
S'en allant, passa près de moi,
Je l'arrêtai par sa mantille :
« Tu pleures, mon enfant, pourquoi ? . . . »

— « Monsieur, c'est que Julien, dit-elle,
Mon petit camarade, est mort ! . . . »
Et, voilant sa noire prunelle,
La pauvrete pleura plus fort.

Fragment

Au grand désert de sable, ardent, brûlé du jour,
Où la raffale tourbillonne,
J'ai cru voir quelquefois une jeune lionne
Bondir en rugissant d'amour.
Les crins dressés, la prunelle enflammée,
Haletante, battant ses flancs,
Et, de sa gueule enfin, dans des flots de fumée,
Vomissant des soupirs avec des hurlemens.

Sur l'arène embrasée elle appelle, elle appelle
Le lion qui frémit . . . Le lion auprès d'elle,
Comme le roc fumant par un volcan lancé,
Tombe, rugit, se roule, enlaçant, enlacé,

De sueur et d'écume inondant sa crinière
Et souillant la poussière,
Superbe, sans rivaux, conquérant orgueilleux,
Épouvantant les bois du fracas de ses jeux . . .

.
.

Conte Fantastique

I

La Route

« Courage, mon coursier ! courage !... voici l'heure :
« Devançons les instans promis au rendez-vous !
« Entre au bois !... vole ! vole !... à sa riche demeure,
 « Vole, mon andaloux !
« Franchissons le grand parc !... Courage ! tourne, évite
« Ce tronc tombé d'hier au milieu du chemin...
« De l'ardeur !... de l'ardeur ! Plus vite encor !... Plus vite !...
« Toujours !... vole !... toujours !... Je vois le but... Enfin !

« Halte !... » Les flancs poudreux, laissant tomber sa tête,
Ruisselant de sueur, le noir cheval s'arrête.
Le jeune homme s'élançe à terre, et, souriant,
Sous le blanc vestibule arrive impatient.

II

L'Indiscrétion

« Et je ne puis la voir ! . . . et je devrais encore
« Attendre !... Attendre ? Non !... Au feu qui me dévore
« Je ne résiste plus ! . . . Amour, protège-moi !
« Écarte de son cœur et la haine et l'effroi :

« Qu'elle ne sache pas que du bain solitaire
« Mon œil ose épier le pudique mystère...
« Qu'elle n'entende rien, si, vers elle penché,
« Je froisse les rosiers où je serai caché ! . . . »

III

La Salle de Bain

Flots parfumés, dans le bassin d'agate,
De son corps nonchalant poursuivez les trésors ;
Flots caressans, dont le toucher la flatte,
Baisez, baisez son beau corps !

LA SALLE DE BAIN

(CONTE FANTASTIQUE)

LA PAÏE DE BAIN

— CONTRE L'AZOTURIE —



Ainsi qu'un hamac de soie
Qui se balance et qui ploie,
Par un vent frais agité,
Sur votre croupe écumeuse
Bercez, vague paresseuse,
Bercez, bercez la beauté !

Et les ondes abaissées,
Par le doux fardeau pressées,
Frémissent de volupté ;
Et, de loin, le jour projète
Un doux rayon que répète
L'eau du bassin argenté.

Et sur la voûte de marbre,
Comme les feuilles d'un arbre,
S'agite un mouvant réseau :
Réseau d'ombre et de lumière,
Qui fatigue la paupière
Et glisse, en tremblant, sur l'eau ;

Et la baigneuse ingénue
Va folâtrant toute nue ;
Et, de moment en moment,

De la belle inattentive
Un faible soupir arrive
A l'oreille de l'amant.

Flots parfumés dans le bassin d'agate,
De son corps nonchalant poursuivez les trésors ;
Flots caressans, dont le toucher la flatte,
Baisez, baisez son beau corps !

IV

Les Frayeurs

— La peureuse !... oh ! la peureuse !...
Tu trembles et tu rougis !...
« Est-ce la brise amoureuse
« Qui vient d'agiter ces lis ?... »
Dit la baigneuse.

Elle écoute et sourit : « Rien..., dit-elle, tant mieux !
« Tant mieux...j'avais eu peur !... » — Elle reprend ses jeux.

Pourquoi vers cette colonne
 Toujours tourner ton regard ?...
 « Je ne sais... mais je frissonne...
 « Dit-elle ; ici, par hasard,
 « N'est-il personne ?... »

Elle écoute et sourit : « Je me trompais... tant mieux !...
 « Tant mieux... j'avais eu peur ! » — Elle reprend ses jeux.

Sous tes blanches mains, ma belle,
 Pourquoi voiler tes appas ?
 — « Il me semble qu'on m'appelle...
 « J'entends soupirer là-bas ;
 « J'ai peur... » dit-elle :

Et sur la dalle humide appuyant son pied blanc,
 A ses habits épars elle court en tremblant.

V

La Toilette

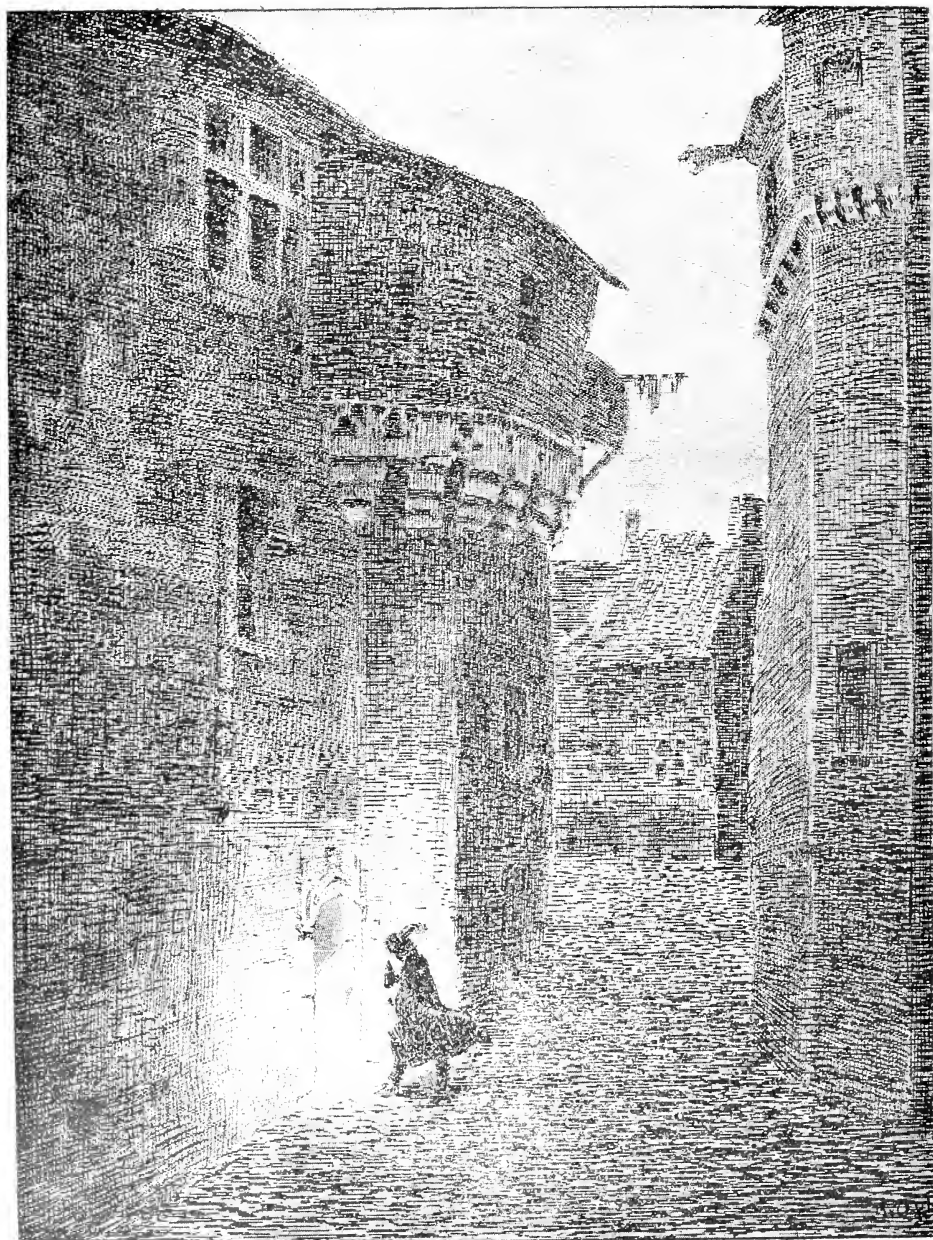
De ses cheveux les mèches débouclées
 Tombaient mouillées
 Sur l'albâtre de son cou ;

Ses yeux brillaient, et, sur la froide pierre,
Comme en prière,
Elle ployait un genou.

Ainsi penchée, elle écoute, inquiète,
Rouge, muette,
Et tremblant au moindre bruit.
Mais, à la fin, s'évanouit sa crainte,
Et la contrainte
Avec la frayeur s'enfuit.

Puis, sur son corps, comme inondé de pluie,
La gaze essuie
De liquides diamans ;
Puis, en jouant avec mollesse et grâce,
Sa main replace
Ses frivoles ornemens.

Un fin tissu couvre sa gorge ronde
Et pudibonde,
Qui se soulève toujours :
Lin ondoyant, l'obstacle de sa robe
Cache et dérobe
Ses plus séduisants contours.



CELARI VULT SUA FACTA VENUS

Et cependant, pour charmer sa toilette,
Elle répète,
En déroulant ses cheveux,
Comme une vierge, aux beaux jours de l'Attique,
Un hymne antique
Sur un chant voluptueux.

VI

Léda

CHANT

« Vénus est la fille de l'onde ;
« Jupiter est le roi des cieux ;
« Les Dieux sont les maîtres du monde :
« L'Amour est le maître des Dieux ! »

« Léda, Léda, que fais-tu sur la rive ?
« De l'Éurotas fends les flots caressans :
« Léda, Léda, de ta pudeur craintive
« Laisse mourir les timides accens. »

— Léda, qui sait combien la vague est douce,
Au fleuve ami livre ses charmes nus ;
Et de son pied, en badinant, repousse
Et bat les flots mollement combattus . . .

« Vénus est la fille de l'onde ;
« Jupiter est le roi des cieux ;
« Les Dieux sont les maîtres du monde :
« L'Amour est le maître des Dieux ! »

Léda disait : « Ta grâce te protège ;
« Jusqu'à mes pieds arrive en te plongeant ;
« Viens sans frayeur, cygne aux ailes de neige,
« A mes baisers livrer ton cou d'argent . . . »

A cette voix, le beau cygne s'empresse.
Léda succombe, en un lit de roseaux,
Sous le duvet qui chatouille et caresse
Son sein brûlant, où bouillonnent les eaux...

« Vénus est la fille de l'onde ;
« Jupiter est le roi des cieux ;
« Les Dieux sont les maîtres du monde :
« L'Amour est le maître des Dieux ! »

VII

Volupté

La chanteuse avait dit : l'œil baissé vers la terre,
Elle rougit et ne veut plus chanter :
 Mais un sourire involontaire
 A révélé le doux mystère
Dont l'image la trouble et la fait palpiter.

Sous le mouvant feuillage où s'égare sa vue,
L'illusion guide ses pas errans.
 De désir à moitié vaincue,
 Elle chancelle, demi-nue,
Abandonnant son âme aux songes enivrans. . .

Et comme une Odalisque, en sa couche embaumée,
Tombe d'amour et de douce langueur,
 Belle houri, la bien-aimée
 Sur la mousse glisse, enflammée,
Aux images de feu qui dévorent son cœur.

Et l'amant élançé, pareil au cerf rapide,
 Impétueux, altéré de plaisir,
 Presse contre sa lèvre avide
 De l'amante la bouche humide...
Et, si l'on meurt d'amour, peut-il ne pas mourir !...

Qu'aimez-Vous ?

J'aime un œil noir sous un sourcil d'ébène,
Sur un front blanc j'aime de noirs cheveux :
Et vous avez de longs cheveux d'ébène
Sur un front blanc, et le jais est à peine
Aussi noir que vos yeux.

J'aime un beau corps, qui se penche avec grâce
Sur un sofa négligemment porté ;
Et savez-vous avec combien de grâce
Sur un sofa vous vous inclinez, lasse
Et brûlante de volupté !

Et puis, quand, là, plaintive et paresseuse,
Le cœur ému, l'œil à moitié fermé,
Vous soupirez !... j'aime une paresseuse
Un long soupir, une voix langoureuse,
Un regard enflammé.

J'aime à trouver un mélange de joie,
De rêverie et de douce langueur :
Pourquoi chez vous ces chagrins, cette joie,
Ce sein qui bat contre un fichu de soie,
Ce sourire triste et moqueur !

Parfois un mot, un songe, une pensée,
De votre joue efface la pâleur :
Souvent un songe, un mot, une pensée,
Une pâleur lentement effacée
Me fait battre le cœur.

Vienne un caprice, une idée indécise
Comme un oiseau loin de moi vous volez...
J'aime un caprice, une idée indécise,
J'aime la place où vous étiez assise,
J'aime la place où vous allez...

Un ange... un ange aussi beau que vous-même,
Dont le parler comme le vôtre est doux...
Qui rit aussi... dont le nom est le même
Que votre nom... Oui, voilà ce que j'aime,
Tout ce que j'aime ! — Et vous ?

Insomnie

Du sommeil ! du sommeil ! Que je voudrais dormir !
Impossible !... Mes yeux sont secs, ma tête brûle...
Sous l'horrible insomnie, il faut encor gémir !...
Le tourment qui, la nuit, dans mes veines circule,
Qu'est-ce ?... du sang ? du feu ?... Je ne sais pas !... Mon corps
S'épuise à se tourner, se consume en efforts...
Des efforts !... et pourquoi ?... C'est en vain que je lutte...
O mon Dieu ! je t'en prie !... une heure, une minute,
Un instant de sommeil !!! je suis si malheureux !
Mon Dieu ! dis au sommeil qu'il close enfin mes yeux.

.
Deux heures !!!... Quel enfer !... l'horloge impitoyable
Semble allonger la nuit !... Il va falloir compter
Trois, quatre heures encore... et leur voix redoutable,
Comme un sarcasme amer, va venir m'irriter !...
Oh ! quand donc viendra l'aube, et le jour pâle, encore,
Et le frais du matin !... et tout ce que j'implore,

Le sommeil ! le sommeil !... Peut-être qu'un moment
Mon front appesanti tombera lourdement ;
Peut-être qu'à la fin, bienfaisante rosée,
Le calme descendra dans mon âme embrasée !
.....

Non !... J'ai beau tourmenter ma couche et me rouler,
Haletant de fatigue, aux deux bords que j'affaisse,
La nuit n'avance point !... Toujours lente à couler !...
Si du moins, quand mon lit en gémissant s'abaisse,
Quelques bruits inconnus, quelques illusions
Me berçaient dans le vague, avec des visions
Du ciel ou de l'enfer !... — Rien !!! une vitre obscure,
Des reflets égarés sur la pâle tenture,
Des formes sans couleur, de l'ombre autour de moi,
Du silence... et puis rien, pas même de l'effroi !...
.....

Que l'aube matinale est lente à m'apparaître !...
Mais en un air nouveau je me sens tout frémir ;
Est-ce un rayon du jour qui blanchit ma fenêtre ?
Le jour... voici le jour !... Si je pouvais dormir !

—————

Tes Yeux

Noirs et brûlans, jeune femme,
Noirs et brûlans, qu'ils sont beaux !!!
Ils ont troublé mon repos,
Tes yeux, où je lis ton âme,
Tes yeux noirs, qui sont si beaux !...

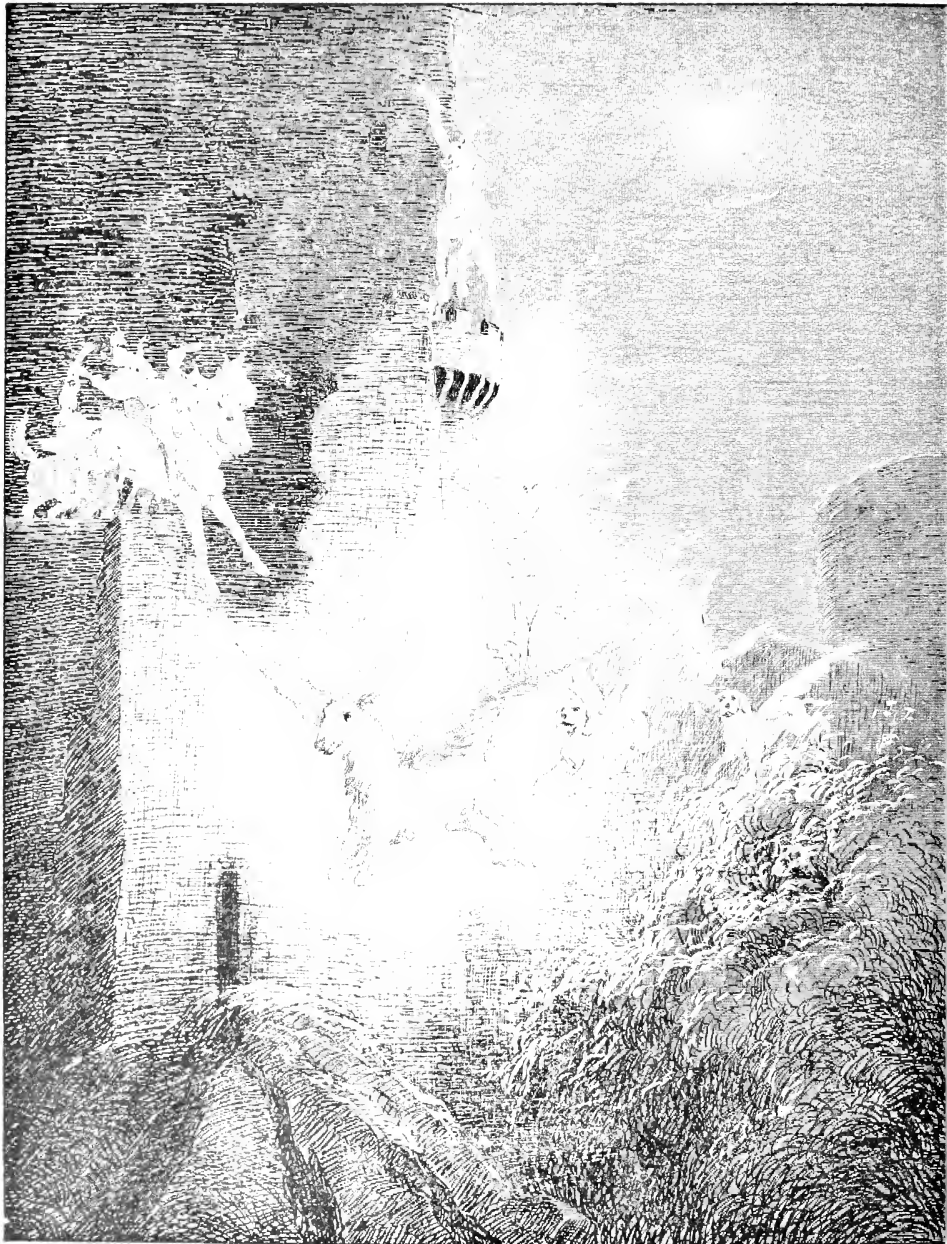
J'ai vu des yeux d'Espagnole
Qui faisaient rêver d'amour :
D'où s'échappaient tour à tour
Et le regard qui console,
Et celui d'où naît l'amour ;

J'ai vu les blondes Anglaises
Et l'azur de leurs grands yeux :
Le regard des Milanaises
M'a brûlé de tous ses feux ;

Ni les filles d'Italie,
Ni les filles d'Ibérie,
Qui pourtant sont tout ardeur !
Ni les femmes d'Angleterre,
Ni personne sur la terre
N'a ton coup d'œil enchanteur.

Je te fais une prière :
Que j'aie un regard de toi !
Soulève encor ta paupière,
En fixant tes yeux sur moi.

Assez ! c'est assez !... mon âme
Se fond sous des yeux si beaux...
J'y perdrais tout mon repos...
Noirs et brûlans, jeune femme,
Noirs et brûlans, qu'ils sont beaux !



LA CHASSE INVISIBLE

LA CHASSE INVISIBLE

La Chasse invisible

Ballade

— « Loys, Loys, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?...
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix.

— « Un cor, lorsque la nuit est close !
« Des voix, quand tout dort à l'entour !
« Des limiers, quand le chien repose
« En attendant le point du jour !
« Des voix, des limiers, une trompe,
« Cela ne s'entend à minuit ;
« Beau Loys !... la frayeur vous trompe...
« Pourtant... quel peut être ce bruit ?...

« Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?...
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix.

— « Bel enfant, on dit que dans l'ombre
« D'horribles fantômes en deuil,
« Des larves, des esprits sans nombre,
« En hurlant sortent du cercueil.
« De sons confus ô quel mélange !...
« Mon Dieu ! comme le ciel est noir !... »
Et le bruit était plus étrange,
Et la peur entraît au manoir.

— « Loys, Loys, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix. »

Et tout-à-coup une fanfare,
De longs et rauques aboïmens,

Un bruit de meute qui s'égare,
Des ris, des pleurs, des hurlemens,
Ainsi qu'une horrible tempête,
Roulèrent au-dessus des cours
Et firent trembler jusqu'au faite
Les donjons et les vieilles tours.

— « Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?...
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix. »

Les chiens ont retrouvé la voie
Du gibier qui fuit devant eux,
Et, vers leur invisible proie,
Se précipitent plus joyeux ;
Et déjà leur rumeur lointaine
Se perd en d'immenses déserts,
Et ne trouble plus qu'incertaine
Le calme renaissant des airs.

— « Loys, Loys, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage

« Qui gronde en passant sur les bois ?
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix.

— « Pauvre Loys, ta voix tremblante
« Arrive à peine jusqu'à moi :
« J'ai peur !... Ma lampe vacillante
« Ajoute encor à mon effroi.
« Sais-tu que mon seigneur et maître
« Au camp marche avec tous les preux ?
« Si je t'ouvrais, Loys ?... peut-être
« On a moins frayeur, étant deux.

« Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?...
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix.

— « Allons donc, enfant, entrez vite,
« Asseyez-vous près du foyer :
« C'est moi, Loys, qui vous invite,
« Pourquoi rougir et bégayer ?...

« Là, bien, là !... sur cette escabelle,
« Près de moi... Non, jamais ne vis
« Aussi timide jouvencelle
« Qu'est peureux ce pauvre Loys !

« Loys, Loys, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?...
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix. »

Et la fanfare plus bruyante
Revient, roule sous les arceaux,
Et soudain la meute aboyante
Fait trembler le plomb des vitraux.
— « Sainte Vierge ! le bruit redouble...
« Que je voudrais être à demain !...
« Je meurs !... la nuit, un rien me trouble...
« Approche !... donne-moi ta main !...

« Dis-moi, dis-moi, mon petit page,
« Ce que que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois ?...
— « Me semble, dame châtelaine,

« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix. »

La lampe est éteinte, et dans l'âtre
S'efface un reste de clarté
Que la cendre chaude et rougeâtre
Sur le mur noir avait jeté.
Puis, il se fait un grand silence ;
Puis, la nuit achève son cours,
Et puis enfin, le jour commence
Et du castel blanchit les tours.

— « Loys, Loys, mon petit page,
« Ce que j'entends, est-ce l'orage
« Qui gronde en passant sur les bois?...
— « Me semble, dame châtelaine,
« Que j'ouïs, là-bas, dans la plaine,
« Un cor, des limiers et des voix. »

Lors, autour du foyer paisible,
Les varlets, en propos divers,
Parlaient du chasseur invisible
Qui la nuit chasse dans les airs :
— « C'est vrai!... » leur dit la noble dame ;
Loys souriant à demi :

— « C'est bien vrai, dit-il, sur mon âme...
« Si vrai... que je n'en ai dormi !...

— « Loys, Loys, mon petit page,
« On doit sommeiller à votre âge :
« Soyez plus sage une autre fois.
— « Oui, jeune et belle châtelaine,
« Si je n'entends plus dans la plaine
« Un cor, des limiers et des voix. »

Un jour de Mars

... D'un jour de mars les brusques giboulées
Se mêlent aux rayons d'un soleil incertain.

(M^{me} AM. TASTU. *Chron.*)

Où fait-il du soleil?... j'ai froid !... Faites-moi voir
Un vieux pan de muraille où tombe la lumière,
Ou quelque large vitre ou quelque blanche pierre
Qu'un rayon de midi fait brûler jusqu'au soir.

Ici !... Dieu ! qu'on est bien !... C'est presque une autre vie
Qu'une douce chaleur, après un long hiver !
La chaleur vient du ciel !... comme elle vivifie
L'âme que les frimas engourdisaient hier !

UN JOUR DE MARS

UN JOUR DE MARS



R. Aubelle

A présent tout me rit : et la mouche brillante,
Qui se balance là sur ses ailes d'azur,
Et ces touffes de mousse, et l'herbe verdoyante
Qui point timidement dans les fentes du mur.

Les arbres vont fleurir ; ils ont des boutons roses :
J'ai vu des papillons qui volaient alentour ;
Dans un mois, ce sera le premier temps des roses...
J'aime le temps des fleurs ; les fleurs parlent d'amour.

Oui, les fleurs ; puis bientôt, les belles matinées ;
Puis les grands fils d'argent qui courent sur les prés ;
Puis, sous des gouttes d'eau les plantes inclinées
Qui cachent dans les foins leurs disques bigarrés.

Puis après, les longs jours d'accablante mollesse,
Où l'on cherche le frais, où l'on dort à midi ;
Où, parmi les coussins, le Luxe et la Paresse
Ont un bras nonchalant sous leur tête arrondi.

Puis après, les beaux soirs, les tièdes crépuscules,
L'heure où l'on court aux champs avec ses jeunes sœurs ;
Où les petits enfans tressent des renoncules,
Et des frères pavots mélangent les couleurs.

Les beaux soirs, les beaux jours, les matins sans orage,
Le printemps embaumé, l'été resplendissant,
Tout cela rend joyeux !... — Je sens comme un nuage
Qui s'étend sur ma tête et me glace en passant...

Où fait-il du soleil?... j'ai froid !... Si la lumière
Chauffe encor quelque vitre, ou quelque blanche pierre
Qu'un rayon de midi fait brûler jusqu'au soir,
Dites-le moi ; c'est là que je voudrais m'asseoir.

La Halte au Marais

Triste comme l'attente
Quand on n'espère plus ! .

Madame TASTU.

J'ai perdu la meute et la chasse.
Je jette ma voix dans l'espace...
Nul ne répond... j'appelle en vain !...
Je vais attendre sous les aulnes,
Près de ces joncs plians et jaunes,
Mon fusil couché sous ma main.

Après les stériles fougères,
Après les arides bruyères,
Après l'épaisseur des forêts,
Quand un air frais vient me surprendre,
Sous mes yeux j'aime à voir s'étendre
Le morne aspect d'un grand marais,

J'aime ces herbes qui s'enlacent,
Et ces roseaux qui s'embarrassent,
Courbés sous le poids d'un oiseau ;
Et ces débris tachés de rouille,
Où saute la verte grenouille,
Dont chaque bond s'entend dans l'eau.

J'aime les corsets bleus et frêles
Des innombrables demoiselles
Qui vont bourdonnant sur les fleurs,
Et qui mêlent au vert des plantes
Leurs paillettes étincelantes
Et leurs diaphanes couleurs.

Souvent, alors, mon front se penche,
Docile au vent, comme la branche
Du saule qui frémit là-bas ;
Et, las des plaisirs éphémères,
Je rêve de douces chimères
Que l'avenir ne verra pas.

Là, nul bruit ne vient me distraire ;
Mélancolique et solitaire,
Je me hâte de sommeiller ;

Là, je peux rêver tout mon rêve,
Sans craindre qu'avant qu'il s'achève
La raison vienne m'éveiller.

Là, quand je relève ma tête,
Que j'entends siffler la tempête
Au front des arbres agités ;
Pendant que des lueurs livides
Tombent du ciel, éclairs rapides
Dans l'eau dormante répétés ;

J'aime à sentir, bientôt chassées,
D'errantes et tristes pensées
Sur mon cœur passer en glissant,
Comme de noires hirondelles
Qui frappent du bout de leurs ailes
Les flots paisibles de l'étang.

Là, par des routes inconnues,
Qu'un héron, perdu dans les nues,
Vienne s'offrir à mes regards :
Si son vol, lent et monotone,
S'égare sous un ciel d'automne,
Parmi la brume et les brouillards ;

Par un temps nébuleux et sombre,
Toujours errant, ainsi qu'une ombre,
S'il semble fuir un long ennui ;
Mon œil terne, dans son voyage,
Le suit de nuage en nuage,
Et mon âme vole vers lui :

Mon âme, qui gémit sans cesse,
Et qu'une invincible tristesse
Engourdit dans un froid sommeil ;
Mon âme toujours déchirée,
Et qui languit décolorée,
Comme une plante sans soleil.

Garde-le bien !

Ballade

Amors vivant n'est rien que tromperie...

THIBAULT DE CHAMPAGNE.

Ne sois trompeuse, ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Point ne crois les femmes traîtresses :
Pourtant quelque chose me dit
Que la plus chère des maîtresses
En riant souvent nous trahit.

Ne suis jaloux, mon Aloïse,
Ne suis jaloux, mais t'aime tant !...
Tiens, écoute encor ma devise ;
Malgré moi dis à chaque instant :

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Tes grands yeux, ton gentil sourire,
Pour moi sont plus doux qu'un beau jour.
Oh ! combien me plait ton délire !...
Comme suis fier de ton amour !...
Mon Aloïse est douce et sage,
Et son serment n'est point trompeur...
Mais... Monseigneur a plus d'un page...
Mais... il est charmant, Monseigneur !...

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Loin de moi, sombre défiance !...
Veux toujours croire à mon bonheur ;

Sais bien qu'aux grâces de l'enfance
Aloïse en joint la candeur.
Mais sais aussi de la constance
Ce que m'a conté dame Alix :
Sais que m'ont fait huit jours d'absence
Abandonner de Béatrix...

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Béatrix était jeune et belle,
Et l'aimais presque autant que toi ;
Comme toi se disait fidèle,
Et moi, me fais à sa foi.
Un soir, près de la châtelaine,
Point ne vins aux jeux de l'ormel :
Mon maître et moi courions la plaine
Ne songeant guère au ménestrel !...

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

Montrant d'assez tristes figures
Aux enchanteurs, aux chevaliers,
Cheminions, cherchant aventures,
Montés sur de noirs destriers.
Bien malheureux fut le voyage !
Las ! quand nous fûmes de retour,
La châtelaine aimait un page...
Et Béatrix, un troubadour !

Ne sois trompeuse ni légère ;
Tendre amour s'alarme de rien :
Garde bien ton cœur, ma bergère,
Garde bien ton cœur et le mien !

L'Aveu de Loïse

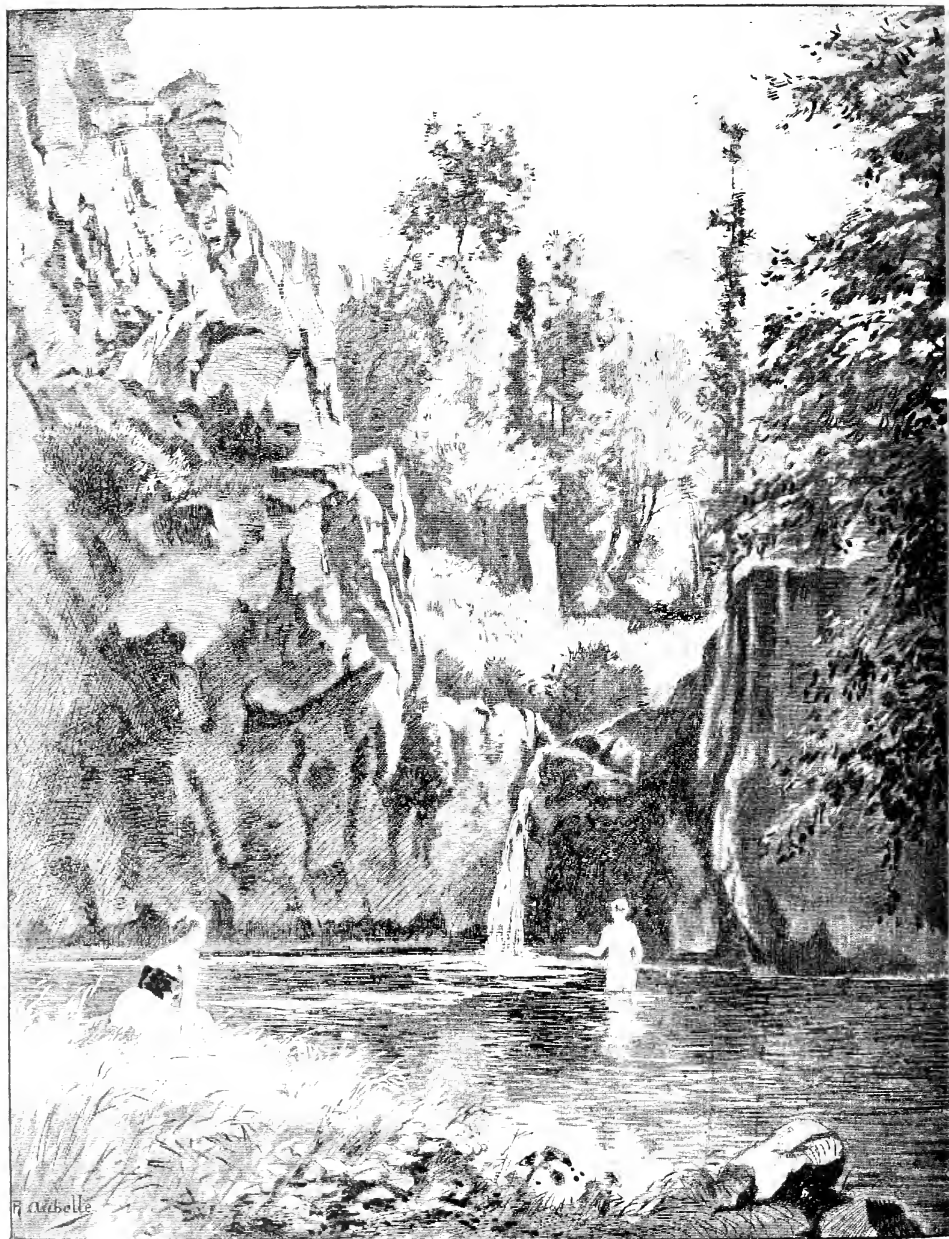
Fabliau

M'avez conté si gentilles fleurettes,
Qu'en ai perdu le somme et le repos :
Ah ! Monseigneur, tant doux et jolis mots
Font soupirer le cœur des bergerettes !
Toute la nuit, le mien en a rêvé ;
Vous ai cru voir, ainsi qu'étiez naguère,
Dans ma chaumière en secret arrivé,
A mes genoux, réciter la prière
 Qui fait aimer ;
Puis, me narrer, après, les amourettes
Des hauts barons avec les bachelettes,
 Pour m'enflammer.

Lors, en courroux : « Nenni, disais-je, sire,
« Nenni toujours. » — Mais avec un sourire,
Vous, Monseigneur, vous approchiez de moi ;
Et vos cheveux, en boucles vagabondes,
Roulaient parfois avec mes tresses blondes
Sur mon blanc col ; dont rougissais d'émoi.
Ce que voyant : « N'ayez frayeur, Loïse,
« N'ayez frayeur, me dites-vous tout bas,
« Ne vous veux mal. » — Et près de vous assise
Ne bougeais pas.

Lors à mon doigt vis briller une pierre ;
Mon chaperon avait des diamans,
Et de nouveau murmuriez la prière
Que font amans.

Comme disiez : « Loïse que j'adore,
« Ai trop d'amour, prenez-en la moitié ;
« Le voulez-vous?... » — Allais répondre encore :
« Nenni toujours... » mais l'avais oublié.



IA CASCADE

LA CASCADE

Souvenir des environs de Thouars

La Cascade

Là, sur les blancs tapis d'une mousse argentée,
Parmi de hauts rochers et d'arides sommets,
Tremblent à tous les vens la scabieuse agitée
Et les rouges œillets.

Gravissez, à midi, ces pointes inégales ;
Du courage ! écarterez ces églantiers pendans :
Troublez, sous leurs buissons, les criardes cigales,
Dans ces granits ardents.

Comme un jeune chamois, franchissez les abîmes ;
Qu'autour de ces cailloux s'attachent vos deux mains ;
Allez ! bientôt vos pieds marcheront sur des cimes
Vierges de pas humains !

Oh ! comme l'air, ici, semble exhaler la joie !
Le ciel, comme un cristal, s'étend immense et pur ;
Et le vaste horizon autour de vous déploie
Sa couronne d'azur.

Maintenant, moi, j'irais m'asseoir sous les vieux chênes,
Calme, tranquille, heureux, pour respirer le frais,
Au murmure confus des cascades prochaines :
Et là, je rêverais.

Car là rien ne viendrait distraire mes pensées ;
Qui ?... peut-être un lézard, au soleil endormi,
Qui court, en s'éveillant, sur des herbes froissées
Et se cache à demi ;

Dans l'humble serpolet, sur les fleurs odorantes,
Peut-être un papillon de la couleur du ciel ;
Peut-être, autour de moi, des abeilles errantes,
Qui butinent leur miel ;

Ou bien peut-être encore, une bergeronnette,
Capricieux oiseau qui voltige toujours,
Et chante, par les prés, ainsi qu'une fillette
Heureuse en ses amours.

Et je dirais alors à l'abeille distraite,
Qui dans la poudre d'or cache son aiguillon,
Je dirais au lézard, à la bergeronnette,
Au joli papillon :

« Hôtes de ces rochers, vagabonde famille,
« Si jamais elle vient, oh ! parlez-lui de moi,
« Et dites-lui : « C'est là qu'il s'assit, jeune fille,
« Pour mieux songer à toi ! »

A une Jeune Fille

Sicut liliun in vallis.

Ps.

Ta joue est pâle, jeune fille,
Est pâle comme un lis en fleur ;
Dans tes yeux une larme brille ;
Tous les jours tu dis à ton cœur :
« O mon cœur, ne bats pas si vite,
« Sommeille, mon cœur, si tu peux ! »
Et tu souffres, pauvre petite,
Et tu ne sais ce que tu veux !...

Mon Avenir

*A Madame ***.*

AIR : A soixante ans

Vous m'avez dit, avec un doux sourire :
« J'ai des secrets aux mortels inconnus.
« De la magie éternisant l'empire,
« Les mots sacrés jusqu'à moi sont venus,
« Et sans effort je les ai retenus. »
Moi, pauvre enfant, qui me fie aux étoiles,
Qui des sorciers redoute le courroux,
Je viens, crédule, embrasser vos genoux :
De l'avenir si vous percez les voiles,
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?

Sous le rocher, ma nacelle enchaînée
D'un vain roulis tourmente son repos.
Au port banal est-elle condamnée ?
S'usera-t-elle, esquif sans matelots,
A repousser toujours les mêmes flots ?...
Moi, je voudrais voguer loin de la terre !
Mais, prisonnier du sort qui rit de nous,
Je sens les fers qui nous retiennent tous...
Qu'ils soient brisés !... fût-ce par le tonnerre !...
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?

A quels destins a-t-on voué ma vie ?
De ma jeunesse ai-je perdu les fleurs ?
De jours plus beaux doit-elle être suivie ?
Ou, dévorant de muettes douleurs,
Le soir encor, dois-je verser des pleurs ?
Dites-moi tout ! j'ai soif de tout connaître ;
Sans murmurer, je me résigne aux coups
Que sur ma tête amasse un sort jaloux...
— Mais dans vos yeux un souris vient de naître...
Ah ! dites-moi, dites, que voyez-vous ?

Les Pâquerettes ¹

Charles Dovalle à son ami D...

« Cueillez les blanches pâquerettes
L'amour aime la fleur des prés :
Courez avec les bergerettes,
Courez, jeunes filles, courez ! »

Et loin du vieux château, trois vierges de la ville,
Toutes les trois dans leur printemps,
Effleuraient d'une course agile
Le sommet des gazons naissants ;
Des légers papillons, rivales élégantes,
Toutes les trois au zéphire amoureux
Avaient livré les ceintures flottantes
Et les boucles de leurs cheveux.

¹ Cette poésie, qui ne figure pas dans les éditions de Dovalle, a été publiée pour la première fois par M. Tornezy dans la *Revue des Provinces de l'Ouest* du 1^{er} juillet 1890.

Fragile ornement du rivage,
Et le pâle narcisse et la rose sauvage
S'amoncelaient entre leurs bras.
Et quand des guirlandes fleuries,
Assemblage confus de l'émail des prairies,
Un instant arrêtaient leurs pas,
Elles chantaient d'une voix enfantine,
Et puis leur main qui courbait un berceau
Abandonnait les feuilles d'églantine
Aux caprices du doux ruisseau.

Cependant, timide et pensive,
Nelly s'éloigna de ses sœurs ;
La tendre Nelly sur la rive
Disait en contemplant les fleurs :
« O ma mère, quelle est la cause
De ce vague mais doux tourment !...
« L'amour... ce n'est pas lui !... tu me l'as dit souvent,
L'amour est la feuille de rose
Que l'on jette sur le torrent... »
Soudain des chants joyeux partirent du bocage,
Ils firent tressaillir la vierge qui rêvait ;
Sa main entr'ouvrit le feuillage :
Ses sœurs dansaient, et l'écho répétait :

« Cueillez les blanches pâquerettes,
L'amour aime la fleur des prés :

Courez avec les bergerettes,
Courez, jeunes filles, courez. »

Mais loin du bruit, deux gentes pastourelles
Sous un saule éloigné portant des pas discrets,
Ont en chemin cueilli des fleurs nouvelles
Qui vont leur dire des secrets.
D'abord, en un profond silence,
Les bergères ont comparé
La forme des bouquets, leur couleur, leur nuance,
Et de bonheur la plus jeune a pleuré :
O fleurs ! elle bénit votre douce magie !
Puis elle presse entre ses doigts charmants
La pâquerette épanouie,
Trompeur oracle des amants.

A sa compagne qui se cache
Elle sourit avec gaité,
Puis, sa main, sans trembler, arrache
Au disque d'or le rayon argenté,
Un peu fait rougir son amie,
Elle dit tout bas *point du tout*,
Arrache encore, enfin s'écrie,
Beaucoup, ma chère, il t'aimera *beaucoup* !

Nelly les avait entendues,
Un doux sourire embellissait ses yeux

Et vers les jeunes inconnues
Elle marchait d'un pied mystérieux.
Son cœur palpitait d'espérance,
Son sein battait avec timidité,
Elle était belle d'innocence,
De pudeur et de volupté.

Mais sous le chêne séculaire,
Elle découvre un tertre gazonné,
Une croix noire, un tombeau solitaire,
Et sur la tombe un jeune homme incliné :
Elle approche, il entend sa robe
Frémir d'un léger mouvement...
Le jeune étranger se dérobe
A l'œil indiscret du passant.

A la croix était attachée
Une couronne desséchée
Puis des myrtes entrelacés,
Et sur la pierre funéraire,
Avec le nom de la bergère,
Ces tristes mots étaient tracés :
« Repose en paix, ô mon amie,
Nous aurons dans les cieus d'éternelles amours
Rappelle-toi les fleurs de la prairie :
Elles disaient : *Beaucoup!* Et moi je dis : *Toujours.* »

Nelly récita la prière
Que pour les morts on dit aux champs,
Et quelques pleurs mouillèrent sa paupière,
Quand les zéphyrès apportèrent ces chants :

« Cueillez les blanches pâquerettes,
L'amour aime la fleur des prés !
Courez avec les bergerettes,
Courez, jeunes filles, courez ! »

Décembre 1827.

La Jeune Femme délaissée¹

Et noluit consolari...

La souffrance a creusé mes joues ;
Les larmes ont terni mes yeux...
Toi, pauvre enfant, tu ris et joues
Dans mes bras, crédule et joyeux !...

Oh ! que j'envie à ton enfance,
Cher petit, son charme ingénu,
Et sa tranquille insouciance,
Et son cœur qui se confie !...

¹ Cette pièce inachevée a été retirée du portefeuille traversé par la balle, et nous la donnons ici avec les traces de mutilation que cette balle y a laissées.

Faible oiseau, battu par l'orage,
Moi, j'ai vécu... moi, j'ai souffert...
Moi, j'ai tant pleuré, qu'avant l'âge
Mon front de rides s'est couvert...

Et pourtant, la vie était douce
Autrefois à mon cœur aimant !
Comme un flot qu'un autre flot pousse,
Mes jo coulaient paisiblement !

J'ét lors une humble fille,
Heureu e, en son obscurité,
D'avoir l'amour de sa famille,
La paix de l'âme et la gaité.

Brillant d'u nheur ineffable,
Pour moi co ençait l'avenir,
Et ma jeunesse était semblable
A la fleur qui vient de s'ouvrir :

.



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
PRÉFACE.	VII
NOTICE BIOGRAPHIQUE	XVII
LETTRE DE VICTOR HUGO AUX ÉDITEURS	XCIX
POÉSIES-HOMMAGES.	CXI

POÉSIES COMPLÈTES DE CHARLES DOVALLE

Le Sylphe	3
Souçon	6
Les deux Muses :	
La Muse classique	9
La Muse romantique	10
Premier Chagrin	11
Premier Désir	13
L'Inconnue.	15
Le Pacte ou les trois Femmes	18
Vous	23
Volupté	27
Velléda	31
Le premier Papillon.	35
L'Ennui	37
Bergeronnette.	41
Mon Rêve	43
Un Soir de Mai au bois de Boulogne	47
Néala ou la Fuite. Souvenir d'une Nouvelle Américaine	51
La Campagne après une pluie d'orage.	63
L'Indifférente.	65
Le Poète méconnu	67
Le Curé de Meudon.	71
Jeune Fille.	74
L'Oratoire du Jardin	79

Le Convoi d'un Enfant	84
Fragment	87
Conte fantastique :	
I. La Route	89
II. L'Indiscrétion	90
III. La Salle de Bain	90
IV. Les Frayeurs	94
V. La Toilette	95
VI. L'éda	99
VII. Volupté	101
Qu'aimez-vous ?	103
Insomnie	105
Tes Yeux	107
La Chasse invisible	111
Un jour de Mars	118
La Halte au Marais	123
Garde-le bien !	127
L'Aveu de Loïse	131
Souvenir des environs de Thouars (La Cascade)	135
A une jeune Fille	138
Mon Avenir	139
Les Pâquerettes	141
La jeune Femme délaissée	146

TABLE DES GRAVURES

1. Portrait de Charles Dovalle	VI
2. Montreuil-Bellay — Château et Église (côté de la ville).	VII
3. Montreuil-Bellay — Église et Château (côté de la rivière).	XVII
4. Montreuil-Bellay — Ruines de l'Église Saint-Pierre (Bénédictins).	XX
5. Montreuil-Bellay — La tour du Boële.	XXIV
6. Montreuil-Bellay — Église et Hospice	XXIX
7. Montreuil-Bellay — La grand'rue, il y a 30 ans	XXXVI
8. Montreuil-Bellay — Place du Marché.	XLII
9. Montreuil-Bellay — La tour du Guichet	LI
10. Montreuil-Bellay — La porte nouvelle	LXI
11. Montreuil-Bellay — Vieille tour où travaillait Dovalle. .	LXVIII
12. Montreuil-Bellay — Maison Dovalle (Intérieur).	LXXX
13. Montreuil-Bellay — Maison Dovalle (Ancienne rue des Bancs)	LXXXIII
14. Montreuil-Bellay — La porte Saint-Jean	LXXXIX
15. Montreuil-Bellay — Ruines du vieux pont.	XCIV
16. Montreuil-Bellay — Ancienne rue des Bancs (Maison où est né Dovalle).	XCIX
17. Le Sylphe.	2
18. Le Pacte ou les trois femmes	19
19. Velléda	30
20. Bergeronnette	40
21. Un soir de mai au bois de Boulogne	46
22. La Campagne après une pluie d'orage	62
23. Le Curé de Meudon	70
24. L'Oratoire du Jardin	78
25. La Salle de bains.	91
26. Celari vult sua facta Venus	98
27. La Chasse invisible.	110
28. Un jour de mars.	119
29. La Cascade.	134

IMPRIMÉ PAR
GERMAIN & G. GRASSIN
ANGERS

40, rue du Cornet et rue Saint-Laud

—

1898

BINDING SECT. MAR 2 1909

PQ
2220
L34
1898

Dovalle, Charles
Poésies complètes

**PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET**

**UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY**

